ŒUVRES

DE

ANT.-MARIN LE MIERRE,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

DE L'IMPRIMERIE DE MAUGERET FILS.

ŒUVRES

DE

A.-M. LE MIERRE,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

PRÉCÉDÉES D'UNE

NOTICE SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE CET AUTEUR,

PAR RENÉ PERIN.

TOME II.

PARIS,

Chez MAUGERET fils, imprimeur et éditeur, rue S.-Jacques n°. 38.
ARTHUS BERTRAND, rue Haute-Feuille, n.° 23.
Et DELAUNAY, Palais Royal, galerie de bois, n°. 243.

1810.

IDOMÉNÉE,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS PAR LES COMÉDIENS FRANÇAIS ORDINAIRES DU ROI, LE LUNDI 13 FÉVRIER 1764.

PERSONNAGES.

IDOMÉNÉE, roi de Crète.

IDAMANTE, fils du roi.

ÉRIGONE, fille d'un roi de Samos, femme d'Idamante.

SOPHRONIME, confident du roi.

NAUSICRATE, confident d'Idamante.

LE GRAND PRÊTRE.

PRÊTRES.

PEUPLES.

GARDES.

La scène est à Cydon, capitale de la Crète. Le théâtre représente le rivage de la mer : on voit d'un côté un temple, et de l'autre un palais.

IDOMÉNÉE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

IDAMANTE, NAUSICRATE, LE GRAND PRÊTRE DE NEPTUNE, *Prêtres de sa suite. Suite d'Idamante.*

IDAMANTE.

Les vents sont appaisés, ce rivage est tranquille,
La mer qui semblait prête à submerger cette île,
Le ciel qui menaçait d'un déluge nouveau,
De Jupiter enfin respecte le berceau;
Mais qui sait si du sort la rigueur obstinée
Ne poursuit point encor les jours d'Idoménée,
S'il reverra la Crète, où, depuis si long-tems,
Avec ce peuple et vous vainement je l'attends?
Ministres des autels, qui pendant la tempête,
Alarmés pour sa flotte et tremblans pour sa tête,
Imploriez tous les dieux, et souhaitiez alors
Pour la première fois qu'il fût loin de ces bords,
Offrez au dieu des mers un nouveau sacrifice;
Que sur l'onde à mon père il se montre propice,
Et qu'il ramène enfin le plus chéri des rois,
Des bords du Simoïs aux rivages crétois.

(*Les Prêtres se retirent.*)

*

SCÈNE II.

IDAMANTE, NAUSICRATE.

IDAMANTE.

Nausicrate, tu plains ma tendresse inquiète,
Mais plains autant que moi le destin de la Crète;
Quelle est sa perte, ami, si mon père n'est plus!
Tout retrace à nos yeux sa gloire et ses vertus.
De son auguste aïeul tu sais s'il fut l'image;
De Minos dans la Crète il affermit l'ouvrage.
Sous les plus sages lois qu'admira l'univers,
Ce peuple né féroce était resté pervers:
Mon père corrigea, dans ce climat barbare,
Des mœurs avec les lois le contraste bizarre.
A force de bienfaits il sut changer les cœurs,
Et les rendant heureux, il les rendit meilleurs.
Nous jouissions en paix des fruits de sa sagesse;
Fallait-il que troublant le repos de la Grèce,
Hélène tout-à-coup fît armer tant d'états!
Ah! quand mon père ardent à venger Ménélas,
Se joignit, pour lui rendre une épouse perfide,
A la foule des rois assemblés dans l'Aulide,
Pourquoi m'empêcha-t-il d'accompagner ses pas?
Je courais à la gloire et ne le quittais pas.

NAUSICRATE.

Il dut vous arrêter: quel autre eût su conduire
D'une plus sage main les rênes de l'Empire?
Elevé sous ses yeux, par lui-même formé,
Déjà de son esprit vous étiez animé;

Votre zèle tint lieu de son expérience,
Et vous avez rempli la publique espérance.

IDAMANTE.

Je ne me flatte point à vos yeux prévenus
D'avoir su de mon père égaler les vertus;
J'ai fait ce que j'ai pu pour remplir une attente
Qui devait d'un beau zèle enflammer Idamante;
Mais depuis que le roi, par les vents arrêté,
Semble être de ces bords pour jamais écarté,
Je l'avouerai, mon cœur distrait des soins du trône,
A de mortels ennuis tout entier s'abandonne,
Et devant tout ce peuple engagé sous ma loi,
Plus je suis fils sensible, et moins je suis son roi.

NAUSICRATE.

Ainsi donc votre cœur s'inquiète et s'ignore:
Il remplit son devoir, et s'en croit loin encore!
Qu'on vous juge autrement! cet austère coup-d'œil
Que jette sur lui-même un mortel sans orgueil,
Donne un nouvel éclat à sa vertu sublime,
Et ne rend que plus cher le héros qu'elle anime.
Ah! seigneur, de vos soins voyez plutôt les fruits.
On respecte vos lois, nul ne prend vos ennuis
Pour le sommeil de l'âme et l'oubli de l'empire;
On vous aime, on vous craint, c'est l'art de tout conduire.
Que dis-je? si jamais Idamante aux Crétois
A fait chérir son nom, a fait bénir ses lois,
C'est depuis que du roi l'absence se prolonge,
Depuis que dans la crainte où votre amour vous plonge,
Vous vous exagérez les périls de ces jours
Dont vous savez que Troie a respecté le cours;

Eh ! que n'attend-on pas d'une âme tendre et pure ;
Sourde à l'ambition et toute à la nature ?
Votre piété seule, en gagnant les esprits,
Fait adorer en vous et le prince et le fils.

IDAMANTE.

O toi qui méritas par tes vertus suprêmes,
De juger, né mortel, tous les mortels eux-mêmes,
Minos, toi qui du sort tenant l'urne en tes mains,
Aux enfers devant toi fais trembler les humains ;
Ce héros de ton sang et dont la vie entière
N'a rien à redouter de ton regard sévère,
A-t-il passé le Styx et paru devant toi ?
Ami, Troie est tombée et subsiste pour moi ;
Ce n'est pas d'aujourd'hui que mon âme est ouverte
A des pressentimens qui m'annoncent ma perte.
Les dieux s'attachent trop à me la présenter,
Pour que le cœur d'un fils puisse encore en douter.
Dans des songes touchans, sous de douces images,
Plus cruelles pour moi que les plus noirs présages,
Mon père chaque nuit se présente à mes yeux
Au nombre des héros et des rois vertueux,
Qui, sous un ciel serein, dans une paix profonde,
Jouissent du bonheur qu'ils donnèrent au monde.
A ces objets, ami, tous mes sens sont émus ;
Je m'éveille et m'écrie : ah ! mon père n'est plus ;
Il n'est plus sur la terre, il est dans l'Elysée,
Il a rejoint Hercule, et Minos, et Thésée.
Pardonnez-moi, grands dieux, dans mon adversité,
Si je me plains à vous de sa félicité ;
Ce roi, dont d'autres mains ont recueilli la cendre,

Aux champs Elysiens plus tard eût pu descendre.
Mon père à mon amour ne sera point rendu ;
Sans doute il est heureux, mais son fils l'a perdu.

NAUSICRATE.

Mais ce roi, digne objet des regrets d'Idamante,
De tant de rois partis des rivages du Xante,
Seigneur, est-il le seul dont les vents et les eaux
Loin de sa cour encore écartent les vaisseaux ?
Ulysse, dès long-tems attendu dans Itaque,
N'a point revu sa femme et son cher Télémaque,
Et malgré les ennuis dont leur cœur est atteint,
L'espoir de son retour n'est point encore éteint.
Eh ! quelle mer, seigneur, quelle île abandonnée
Aurait enseveli le nom d'Idoménée ?
Votre épouse elle-même, en proie à moins d'effroi,
Sur cette seule idée attend toujours le roi,
Et loin de renoncer......

IDAMANTE, *vivement.*

Elle n'est point sa fille.
Elle en a pris le nom, entrant dans sa famille ;
Mais combien dans les cœurs le sang doit l'emporter
Sur un nom qui ne fait que le représenter !...
Eh ! quelle est l'amitié si sensible et si pure
Dont toute la tendresse égale la nature ?

SCÈNE III.

ÉRIGONE, IDAMANTE, NAUSICRATE.

ÉRIGONE.

Ah ! cher époux ! le ciel est peut-être fléchi,
Au pied de ce rocher par les vagues blanchi,
Sophronime a paru.

IDAMANTE.

Lui ! quel espoir me flatte !
Sophronime, est-il vrai ? Cours vers lui, Nausicrate,
Précipite tes pas, qu'il se hâte avec toi,
Qu'il vienne.... mais quoi ! seul ?

ÉRIGONE.

On n'a point vu le roi;
Sur ces bords cependant poussé par la tempête,
Près de ce temple encor Sophronime s'arrête;
Puisqu'il rend grâce aux dieux, j'espère en leur appui.
Par mon ordre déjà l'on a couru vers lui.
Il a toujours du roi suivi la destinée :
Nous apprendrons de lui le sort d'Idoménée,
Et puisque Sophronime a pu revoir ce bord,
Votre père est vivant et n'est pas loin du port.

IDAMANTE.

Ah ! je frémis encor au moment où j'espère.

SCÈNE IV.

SOPHRONIME, IDAMANTE, ÉRIGONE.

IDAMANTE.

Sophronime, c'est vous! qu'est devenu mon père?
Revenez-vous sans lui, parlez, vais-je le voir?
Arrachez-moi la vie ou comblez mon espoir.

SOPHRONIME.

Seigneur, vous revoyez un serviteur fidèle
Qui sur vous désormais doit tourner tout son zèle.

IDAMANTE.

Sophronime!

ÉRIGONE.

Qu'entends-je?

IDAMANTE.

O dieux! qu'avez-vous dit!

ÉRIGONE.

Sur ce front consterné notre sort est écrit.
Pour nous toute espérance est donc anéantie?

IDAMANTE.

O perte trop funeste, et déjà pressentie!
Dieux cruels! vous étiez jaloux de mon bonheur....
Sophronime, achevez de déchirer mon cœur;
Sans craindre de m'offrir une image accablante,
Enfoncez le poignard dans le cœur d'Idamante.

ÉRIGONE.

Par quels coups les destins ont-ils hâté sa mort?

SOPHRONIME.

Les gouffres de la mer m'ont dérobé son sort.
Oui, Neptune s'est fait une barbare joie
De venger sur nous seuls les désastres de Troie :
Nous n'avons parcouru l'immensité des mers,
Qu'à travers les écueils et qu'au jour des éclairs.
Des Cyclades encor les roches menaçantes,
Etalent les débris de nos poupes fumantes ;
Le seul vaisseau du roi, sur les flots orageux,
Semblait comme un dépôt conservé par les dieux.
Déjà même des vents la fureur satisfaite,
Nous redonnait l'espoir d'arriver dans la Crète :
Mais non loin de cette île et près de ce rocher,
D'où le front de l'Ida se découvre au nocher,
Les vents impétueux rallument les tempêtes,
Le ciel étincelant s'entrouvre sur nos têtes,
Le vaisseau dans les airs s'élance avec les eaux,
Nous touchons jusqu'aux cieux, nous roulons sous les flots.
A ces coups redoublés de Neptune et d'Eole,
L'horreur, le péril croît, l'espoir fuit, la mort vole.
Plus de salut : poussé sur les écueils, hélas !
Notre vaisseau s'entrouvre et se brise en éclats :
Dans la nuit, dans l'effroi, tout périt, tout s'égare,
Je veux suivre le roi, la vague nous sépare,
Et les flots ennemis m'entraînent sur ce bord,
Où, revenu sans lui, j'invoque encor la mort.

IDAMANTE.

Hé bien ! chère Érigone !

ÉRIGONE.

O jour de l'infortune !
O trop grande victime immolée à Neptune !

Des jours sauvés dans Troie il éteint le flambeau :
Idoménée est mort, et l'onde est son tombeau.
Ombre illustre, iras-tu dans la foule plaintive
Des mânes que le Styx laisse errer sur sa rive ?....
C'est toi, perfide Hélène, et tes coupables feux,
Qui de ces maux encor sont le principe affreux :
Le ciel à l'univers doit ta perte en spectacle.
Puissent avoir mes vœux la force d'un oracle!
Meurs, infidèle! meurs, péris, mais d'une mort
Digne de tes forfaits et d'un cœur sans remord;
Venge par ton trépas Sparte qui t'a vu naître,
Tyndare qui rougit de t'avoir donné l'être,
Œnone abandonnée, et Ménélas trahi,
Et la Crète, et ce roi sous les flots englouti,
Et ses mânes privés des soins dus à sa cendre,
Et les pleurs qu'aujourd'hui tu fais encor répandre.

IDAMANTE.

Mon père! ah! quand Neptune, inspirant tant d'effroi,
A brisé ton vaisseau, que n'étais-je avec toi!
J'aurais au sein des mers, de mon bras moins débile
Rompant pour toi les flots, assuré ton asile,
Et ma crainte et mon cœur soutenant tes efforts,
J'aurais su t'entraîner avec moi sur ces bords.
Je n'ai pu recueillir la volonté dernière,
Ni le dernier soupir, ni la cendre d'un père,
Ah! malheureux!

SOPHRONIME.

Seigneur, je lui dois mes regrets;
Il avait sur mes jours répandu les bienfaits,
Et je sentais pour lui, sous sa douce puissance,

Un zèle indépendant de la reconnaissance :
Je souffre de ma perte et de votre malheur,
Je puis abandonner mon âme à sa douleur.
Mais vous que le destin fit naître au rang suprême,
Vous, jeune et souverain d'un peuple qui vous aime,
Vos jours importent trop au bonheur des humains,
Ah ! ne succombez pas sous le poids des chagrins.
Hélas ! le roi brûlait de revoir ce rivage
Pour embrasser un fils, sa gloire et son image;
Les peuples l'attendaient pour jouir avec vous,
Pour jouir avec lui d'un spectacle si doux.
Vous êtes tous trompés dans un espoir si tendre,
La Crète l'a perdu, vivez pour le lui rendre.

IDAMANTE.

Hâtons-nous, Sophronime, allons à ce héros,
A sa mémoire auguste élever des tombeaux.
Infortuné témoin de son destin funeste,
Ami, si dans le fils le père encor te reste,
Au nom de ces regrets qui déchirent mon cœur,
Va, cours, dispose tout pour servir ma douleur.

SCÈNE V.

IDAMANTE, ÉRIGONE.

IDAMANTE.

Et vous qui partagiez avec moi sa tendresse,
Comme vous partagez la douleur qui me presse,
Vous mon unique bien, vous l'amour d'un époux
Qui n'a plus de lien sur la terre que vous,
Allons ensemble aux dieux que je crus plus propices,
Offrir, au lieu d'encens, de tristes sacrifices.

SCÈNE VI.

NAUSICRATE, ÉRIGONE, IDAMANTE.

NAUSICRATE.

Seigneur, je n'ose ici donner à votre cœur
Un espoir qui, peut-être, hélas! n'est qu'une erreur:
Mais d'un de ces rochers avancés sur la rive,
En attachant au loin une vue attentive,
On distingue un mortel flottant sur un débris;
Lentement il approche et mes regards surpris
Ont cru....

IDAMANTE.

Courons, volons, un doux transport m'anime.
Dieux, servez ma tendresse et trompez Sophronime.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

IDOMÉNÉE, *seul, sur le bord de la mer.*

O Crète ! ô mes états ! temple auguste et sacré !
Suis-je enfin sur ce bord que j'ai tant desiré ?
Long-tems jouet des flots, je n'en suis point la proie;
Je vais revoir mon fils, il va faire ma joie,
Mon cœur en ces momens hâtés par mes desirs,
De la nature encor va goûter les plaisirs.
Hélas ! j'arrive seul, ma flotte est sous les ondes,
J'ai vu périr les miens au sein des mers profondes;
Idamante à la Crète aussi cher qu'à mon cœur,
Idamante peut seul adoucir mon malheur....
Cependant quel remords me remplissant d'alarmes,
De l'espoir qui me flatte empoisonne les charmes ?
De la fureur des flots sauvé sur un débris,
Je rentre en mes états; mais, hélas, à quel prix!
Quel serment téméraire et m'accable et m'enchaîne !
Neptune, as-tu reçu ma promesse inhumaine,
Ce vœu que je t'ai fait d'immoler en ces lieux
Le premier que la rive offrirait à mes yeux ?
Ah ! quand je t'implorais pour rentrer dans la Crète,
Quand l'effroi m'a dicté ma prière indiscrète,
J'espérais épargner sur les mers en fureur

La mort à tous les miens, ce spectacle à mon cœur,
Et par l'humanité, dans ce péril extrême,
J'attentais, trop aveugle, à l'humanité même.
De ces dangers pressans qui causaient tant d'effroi,
Malheureux que je suis, n'ai-je sauvé que moi ?...
Nul ne paraît encor, tout a fui la tempête,
Tout à ma cruauté dérobe ici sa tête.
Peuple heureux sous mon fils, un de vous sur ce bord
De mon premier regard recevra donc la mort!
Ah ! montrez-vous en foule, et m'épargnez un crime,
En ne me laissant pas discerner ma victime ;
Hélas ! sur ce rivage où j'apporte le deuil,
Je n'ose faire un pas, ni jeter un coup-d'œil....
Ciel !... un infortuné s'avance sur la rive,
Faut-il !... ton cri redouble, humanité plaintive.
Redoutable serment ! trop malheureux mortel !...
Si j'hésite, il m'échappe, et j'offense le ciel.
Dieu vengeur du parjure et témoin de mes larmes,
Affermis donc ma main, puisque c'est toi qui l'armes.

SCÈNE II.

IDAMANTE, IDOMÉNÉE.

IDAMANTE, *errant sur le bord de la mer.*

Ce n'était point mon père.

IDOMÉNÉE.

O Neptune ! ô destin !

IDAMANTE.

Il détourne les yeux, il paraît incertain.

IDOMÉNÉE.

Grands dieux, vous l'ordonnez !

IDAMANTE.

Secourons sa misère.

IDOMÉNÉE, *tirant un poignard, s'avance vers son fils.*

Obéissons aux dieux, frappons.

IDAMANTE.

C'est vous, mon père !

IDOMÉNÉE, *jetant son poignard et détournant la vue.*

Mon fils !

IDAMANTE.

Je vous revois, je tombe à vos genoux.

IDOMÉNÉE, *éperdu.*

Nul autre sur ce bord !

IDAMANTE.

Seigneur, qu'il m'était doux,
D'être ici le premier à vous montrer ma joie,
Tous les transports d'un fils à qui le ciel renvoie
Un père si chéri, si long-tems attendu !...
Mais quand je vous revois, quand vous m'êtes rendu,
Dans quel trouble êtes-vous ! eh ! qui, sur ce rivage,
Pouvait vous retenir après ce grand naufrage ?
O ciel ! me comptiez-vous parmi vos ennemis ?
Je vous ai vu le fer levé sur votre fils.

IDOMÉNÉE.

Tonnez, grands dieux ! tonnez, ô désespoir ! ô crime !

IDAMANTE.

Que dites-vous, seigneur? quel transport vous anime?
En abordant ces lieux votre bras s'est trompé :
Nommez-moi l'ennemi qui vous est échappé.
Quelle vengeance ici faut-il prendre d'un traître ?
Ce sang que vous alliez verser... sans le connaître,
Ce sang, tout à mon père aussi bien qu'à mon roi,
Va couler devant vous pour vous prouver ma foi.

IDOMÉNÉE.

Fuis, malheureux!

IDAMANTE.

Comment! qui! moi, que je vous fuie!
Vous redoublez l'effroi dont mon âme est saisie.
Quel étrange discours! qu'ai-je donc fait, seigneur?
Vous détournez de moi la vue avec horreur.
Reprochez-vous au ciel, après dix ans d'absence,
Le moment qui vous rend à mon impatience?
Quoi! si cher autrefois à vos yeux attendris,
Idamante, seigneur, n'est-il plus votre fils?

IDOMÉNÉE.

Si je t'aime! Idamante! ah! douleur qui me tue!
Je ne puis te quitter, ni soutenir ta vue.
Si je t'aime! jamais, non jamais à mes yeux
Tu ne parus plus cher, j'en atteste les dieux!
Va, c'est moi que je hais, c'est moi que je déteste,
C'est moi que doit punir la vengeance céleste.
O Neptune! pourquoi prolongeas-tu mon sort?
Tu m'as perdu : rends-moi le naufrage et la mort.

IDAMANTE.

Ah ! vous me remplissez de l'horreur qui vous presse ;
Ce mélange inoui de douleur, de tendresse,
Dont je vois vos esprits agités tour à tour,
Ce remords, cette haine et de vous et du jour....
Ah ! daignez m'éclaircir du secret qui vous pèse.

IDOMÉNÉE.

Si tu savais !... O ciel ! que ma douleur t'appaise !

IDAMANTE.

Quel que soit ce secret, c'est trop me le cacher :
Votre cœur dans le mien craint-il de s'épancher ?
Parlez, mon père.

IDOMÉNÉE.

Hé bien !... Dieux ! qu'allais-je lui dire ?
Non, je me fais horreur.... le trait qui me déchire...
Tu voudrais... je ne puis... ah ! mon fils, laisse-moi
Porter mon désespoir et mes pleurs loin de toi.

IDAMANTE.

Je ne vous quitte point dans le trouble où vous êtes,
Et je saurai du moins quelles peines secrètes....

IDOMÉNÉE.

Ne me suis point, mon fils ; respecte mon malheur,
Respecte mon secret.

IDAMANTE.

Qu'exigez-vous, seigneur ?

IDOMÉNÉE.

Au nom de mon amour, au nom de ma misère,
Ne me suis point, te dis-je, obéis à ton père.

SCÈNE III.

IDAMANTE.

Quel mystère ! Je reste interdit, confondu :
Où porter, où fixer mon esprit éperdu ?
A mes empressemens mon père se refuse ;
Il gémit, il me plaint, il se hait et s'accuse ;
Il allait m'éclaircir, et soudain il s'est tu.
Quel est donc le remords dont il est combattu !
Prêt à suivre un courroux sans doute légitime
Il avait à punir et s'imputait un crime ;
Ah ! faut-il que son cœur soit fermé pour un fils !
Dieux puissans, pour qui seuls notre âme est sans replis,
Que ne nous prêtez-vous la science suprême
De lire dans les cœurs, du moins de ceux qu'on aime !

SCÈNE IV.

ÉRIGONE, IDAMANTE.

ÉRIGONE, *arrivant avec précipitation.*

Cher Idamante, eh quoi ! ton père est dans ces lieux,
Je le vois et j'accours ; il fuit loin de mes yeux !
Quel est donc cet accueil ?

IDAMANTE.

Je l'ai vu, mais j'ignore
Et ne puis concevoir quel chagrin le dévore.
Je me plains, et je sens les maux qu'il a soufferts
Voyant périr les siens engloutis par les mers.
Cette image à son cœur sera long-tems présente :
Mais quelque autre revers le presse et le tourmente.

Sur son front obscurci d'une sombre douleur,
J'ai lu le repentir, le désordre, l'horreur:
Telle est la triste loi que lui-même il s'impose,
De me montrer sa peine en m'en cachant la cause.

ÉRIGONE.

Tu l'as mal observé. Trop plein d'étonnement,
Trop plein de ta tendresse à ce premier moment,
Tu n'as d'abord senti que la volupté pure
Qu'a porté dans ton cœur la voix de la nature:
Mais moi, d'un cœur plus libre et plus maître de soi,
J'aurais étudié son maintien devant toi,
Quel que soit le secret qu'à nous taire il s'attache,
Dans ce qu'il m'aurait dit.... j'aurais vu ce qu'il cache.
Un mot, un mouvement, le moindre signe enfin
Eût peut-être éclairé mon esprit incertain;
Et sur ce qui te touche une épouse qui t'aime,
Dans le cœur de ton père eût mieux lu que toi-même.

SCÈNE V.

SOPHRONIME, ÉRIGONE, IDAMANTE.

IDAMANTE.

Ah! c'est toi, Sophronime: approche, éclaircis-moi.

ÉRIGONE.

Instruis-nous des chagrins où se plonge le roi.

IDAMANTE.

Son vaisseau n'a péri que près de ce rivage.
Compagnon de son sort dans un si long voyage,

Tu ne t'es qu'un instant séparé d'avec lui :
Parle, quels sont ses maux ? que craint-il aujourd'hui ?

SOPHRONIME.

Il m'évite, il me fuit, mais je connais son trouble :
La pitié le produit, chaque instant le redouble.
Vous le plaindrez tous deux lorsque vous apprendrez
A quels remords cuisans ses esprits sont livrés.
Vous le savez, la Crète ainsi que la Tauride
Trop souvent à ses dieux offre un culte homicide,
Et pendant la tempête et les périls certains
Où nous devions cent fois terminer nos destins,
Le roi loin de ses yeux voyant fuir sa patrie,
Court soudain vers la poupe, il y monte, il s'écrie :
« Neptune, écoute-moi, j'invoque ton secours;
» Sauve-nous des dangers assemblés sur nos jours,
» Fais-moi revoir la Crète, et mon bras pour hommage
» T'immole le premier que m'offre le rivage ;
» Je te le jure. » Il dit, et frémit du serment ;
Sa bouche l'a formé, tout son cœur le dément.
A ce funeste prix sauvé de la tempête,
Il aura d'un Crétois déjà proscrit la tête,
Et la religion dans son cœur agité,
Hélas ! combat sans doute avec l'humanité.
Venez le consoler.

IDAMANTE.

Qu'as-tu dit, Sophronime ?

(A part, après avoir regardé sa femme un moment.)

Cachons mon trouble.

ÉRIGONE.

Hélas ! malheureuse victime !....
Tu gémis, cher époux.

IDAMANTE, *à part.*

Quel jour vient m'éclairer !

ÉRIGONE.

Ce récit t'attendrit.

IDAMANTE, *à part.*

Puisse-t-elle ignorer !...

ÉRIGONE.

Tu plains un innocent qui fut heureux peut-être,
Tu pleures la victime avant de la connaître.

IDAMANTE, *d'abord avec un abandon d'attendrissement, puis se remettant.*

Érigone !... il est vrai, je sens avec effroi
Quel doit être le trouble et la douleur du roi.
Plains le mortel proscrit par le décret céleste,
Sur qui va s'accomplir un serment si funeste :
Mais plains surtout le roi, plains mon père aujourd'hui
Plus malheureux encor, plus victime que lui ;
Non, tu ne connais pas, ô ma chère Erigone,
Quel est le désespoir où le roi s'abandonne,
De combien de poignards un devoir inhumain
Va percer dans ce jour et déchirer son sein.
Il n'a plus désormais dans le vœu qui le lie
Que le choix du parjure ou de la barbarie.

ÉRIGONE.

Que tu me deviens cher par tant de piété,
Par cet excès touchant de sensibilité !
Et que, dans le malheur où s'est plongé ton père,
A son cœur affligé tu deviens nécessaire !
Allons vers lui.

IDAMANTE.

Ta vue aigrirait sa douleur,
Il vient de t'éviter, honteux de son malheur;
Modère pour un jour cet intérêt si tendre
Que sa peine t'inspire et qu'il a droit d'attendre,
Quoi que l'ordre du ciel veuille exiger de lui,
Il a besoin de toi, tu seras son appui;
Qu'il doive quelque calme au zèle qui t'anime.
Je retourne vers lui; viens, suis-moi, Sophronime.

SCÈNE VI.

ÉRIGONE.

Ainsi l'homme imprudent jette dans l'avenir
Des vœux précipités que suit le repentir;
Croyant forcer le sort et ces lois éternelles,
Dont le cours inconnu nous entraîne avec elles,
Doutant des dieux, doutant de leur soin paternel,
Sa faiblesse, à genoux, compose avec le ciel.
Mortel, honore mieux la suprême sagesse,
Entouré de devoirs ne fais point de promesse;
Fais le bien chaque jour que t'accordent les cieux,
Attends la destinée et t'abandonne aux dieux.

SCÈNE VII.

NAUSICRATE, ÉRIGONE.

NAUSICRATE.

Madame, on sait partout le vœu d'Idoménée.
Son désespoir aux yeux de sa cour étonnée;
Ses plaintes, son désordre et son saisissement
N'ont que trop divulgué son funeste serment:
Seulement la victime est encore ignorée.
Le roi, les yeux en pleurs, la démarche égarée,
De moment en moment m'a paru se troubler;
Dans un transport soudain il m'a fait appeler:
Cours, dit-il, vers mon fils, qu'il emmène Erigone,
Qu'ils partent pour Samos, dis-leur que je l'ordonne,
Qu'ils s'arrachent l'un l'autre au spectacle cruel
Qu'allait leur préparer un serment criminel.

ÉRIGONE.

Qui! moi, l'abandonner, quand son âme éperdue,
De sa douleur encor veut m'épargner la vue!
Laisser seul à sa peine un cœur si généreux!
Croit-il que loin de lui nous osions être heureux!
Périsse le mortel à qui semble importune
La présence des siens tombés dans l'infortune,
Qui se cherchant sans cesse et toujours plein de lui,
N'a jamais ni vécu ni souffert dans autrui.

NAUSICRATE.

Mais, madame, le roi....

ÉRIGONE.

Je veux le voir, vous dis-je:
Je sens ce que son sort et non son ordre exige;
Je l'aime, je le dois: quoi qu'il puisse ordonner,
J'attends son intérêt pour me déterminer.
Ce n'est pas contre lui que je lui suis soumise,
A ne le point quitter tout enfin m'autorise,
Et mon cœur, qui pour lui ne peut jamais changer,
Veut adoucir ses maux, ou veut les partager.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

IDOMÉNÉE, SOPHRONIME.

SOPHRONIME.

Ou courez-vous, seigneur? souffrez qu'au moins je suive
Vos pas désespérés errans sur cette rive.
Ah! de votre palais prompt à vous arracher,
Loin des vôtres, hélas! que venez-vous chercher?

IDOMÉNÉE.

Eh! comment survivrai-je au serment qui me lie?
Que veux-tu que ton roi fasse encor de la vie?
Parricide serment à ma bouche échappé!
Impitoyable loi d'un vœu qui m'a trompé!
J'ai vu tous mes vaisseaux engloutis par l'orage;
Dieu des mers, c'était peu : tu me vends mon naufrage.
Tu voulais, m'accablant dans mon fils malheureux,
Détruire l'un par l'autre, et nous perdre tous deux.
A ce comble d'horreurs ma vieillesse est en proie;
Et je n'ai pu mourir devant les murs de Troie!
Je vis pour l'infortune et pour le repentir.

SOPHRONIME.

Votre cœur à son vœu ne saurait consentir.

Le ciel le sait, le ciel peut s'appaiser encore,
Il réserve des maux et des biens qu'on ignore.

IDOMÉNÉE.

L'implacable Neptune une fois attesté,
Des dieux que l'on invoque est le plus redouté.

SOPHRONIME.

L'innocence par lui peut-elle être proscrite ?

IDOMÉNÉE.

Il exauça le vœu qui perdit Hippolyte.

SOPHRONIME.

Oui, mais au nom du Styx, et d'avance engagé,
Neptune se devait à Thésée outragé,
D'ailleurs il n'exauçait qu'un père inexcusable,
Que sa crédulité rendait impitoyable.

IDOMÉNÉE.

Eh ! qu'espérer d'un dieu connu par sa rigueur,
Qui pèse la faiblesse et qui punit l'erreur ?
Mais, dis-moi, n'est-il rien qu'Érigone soupçonne,
Mon fils va-t-il partir, Sophronime ?

SOPHRONIME.

Érigone
Vous plaint, mais sans connaître, aux pleurs que vous versez,
Tous les maux sur sa tête en secret amassés.
Idamante, frappé d'atteintes plus cruelles
Sent couler dans son cœur vos larmes paternelles.
De vos ordres déjà l'on a dû l'avertir :

Mais je doute, seigneur, qu'il s'apprête à partir;
Vous le connaissez mieux : un cœur aussi fidèle
Va vous désobéir par tendresse et par zèle.

IDOMÉNÉE.

Qui me l'eût dit, mon fils, que mes affreux sermens
Viendraient jeter la mort dans nos embrassemens ?
Qu'en abordant ces lieux, ma tendresse éperdue
Aurait à s'interdire une si chère vue ?
Mon fils, attendais-tu ce déplorable sort ?
Quel prix pour ton amour que l'exil ou la mort !
Qu'aurait fait ou ma haine ou le ciel en colère ?
Je frémis, je succombe au tourment d'être père.....

SOPHRONIME.

Érigone, seigneur, porte vers nous ses pas.

IDOMÉNÉE.

Ah ! comment lui cacher mon funeste embarras ?

SCÈNE II.

ÉRIGONE, IDOMÉNÉE, SOPHRONIME.

ÉRIGONE.

Seigneur, vous m'éloignez; votre douleur extrême
Semble craindre l'aspect de tout ce qui vous aime :
Vous fuyez votre fils, mais d'un soin plus pressant
Il faut vous occuper dans ce fatal instant....
Sensible à vos chagrins, interdite, tremblante,
Je vous cherchais, seigneur, et ma voix gémissante
Se refuse au tableau qu'il faut vous présenter.

IDOMÉNÉE.

Que dit-elle ? grands dieux ! et qu'ai-je à redouter ?

ÉRIGONE.

Seigneur, née à Samos, loin des mœurs de la Crète,
Loin d'un culte inhumain que ma pitié rejette,
Je gémis de venir, malgré ce désaveu,
Presser sur l'inconnu l'effet de votre vœu.
On sait votre serment ainsi que vos alarmes,
Ce peuple entier s'étonne et se plaint de vos larmes;
Il s'assemble, il murmure, il demande à grands cris
La victime promise à la loi du pays;
Loi dure, loi de sang qu'à jamais je déteste,
Et que n'a pu dicter la justice céleste;
Mais hélas! établie à la honte des dieux
Chez ce peuple barbare et superstitieux :
Celui dont la vertu l'abhorre au fond de l'âme,
Craignant de plus grands maux, lui-même la réclame;
Oui, si vous refusez d'obéir à la loi,
Vous remplissez l'état de désordre et d'effroi.
Abandonnez un seul pour satisfaire au reste,
Pour écarter de vous un péril si funeste.
Puisse ce malheureux être ici le dernier
Que la Crète à nos dieux verra sacrifier !

IDOMÉNÉE.

Ciel! que demandez-vous, ma fille?

ÉRIGONE.

La patrie,
L'humanité, tout parle à votre âme attendrie.
Il coûte à votre cœur de livrer à la mort

Un mortel condamné seulement par le sort;
Mais tout me fait trembler, une loi tyrannique;
L'emportement du peuple, un fanatisme antique....
Prévenez sa fureur, seigneur, pour vos états,
Pour vous, pour votre fils.....

IDOMÉNÉE, *avec un cri.*

Ah! vous ne savez pas,
Érigone!....

ÉRIGONE.

Seigneur!....

IDOMÉNÉE.

Jour fatal!.... vœu barbare!....
Je ne sais où je suis....

ÉRIGONE.

Quel trouble vous égare!

IDOMÉNÉE.

Tremblez de me presser et de m'interroger.

ÉRIGONE.

Quel étrange langage et quel nouveau danger?

IDOMÉNÉE, *à part.*

Je frémis de parler, je frémis de me taire.

ÉRIGONE.

Achevez, quel qu'il soit, d'éclaircir ce mystère.

IDOMÉNÉE.

La colère des dieux.... mes destins inouis....
Madame.... apprénez tout; la victime est mon fils.

ÉRIGONE.

Qui !

IDOMÉNÉE.

Mon fils !

ÉRIGONE.

(Elle s'évanouit. Le roi et Sophronime la conduisent vers les degrés du temple, où elle reste accablée de sa douleur.)

Je me meurs.

IDOMÉNÉE.

Son désespoir m'accable.
Le trépas m'environne ; ô jour épouvantable !
Qu'ai-je fait, Sophronime ! ah ! j'ai rempli d'effroi
Tout ce qui m'était cher, tout ce qui tient à moi.
L'amertume qu'ici j'ai partout répandue,
Mêle une horreur nouvelle au chagrin qui me tue.
Ah ! revenez à vous.

ÉRIGONE.

Ah ! laissez-moi mourir;
Vous m'arrachez la vie et m'osez secourir.
Où suis-je ! qu'ai-je appris ! quelle foudre subite !
D'effroi, de désespoir, d'horreur mon cœur palpite ;
Ma voix tremble, un nuage est tombé sur mes yeux,
Je ne me connais plus. Cher Idamante ! ah! dieux!
Toi mourir ! moi te perdre ! ô destinée affreuse!
Trop fatale tempête !... Et c'est moi, malheureuse,
Qui viens de t'envoyer le premier sur ce bord !
C'est moi, sans le savoir, qui viens presser ta mort ;
Je succombe à l'horreur du coup que j'envisage,
Je meurs à chaque instant de cette affreuse image.

IDOMÉNÉE.

Erigone, écoutez.

ÉRIGONE, *plus vivement.*

Ah! seigneur! qu'ai-je dit?
Quelle aveugle douleur égarait mon esprit?
Qui? vous! vous pourriez voir, trop barbare à vous-même,
Enfoncer le couteau dans ce cœur qui vous aime!
Ah! vous êtes son père, et c'est vous outrager
Que de croire sa vie un moment en danger.
Hélas! il n'avait pu qu'avec impatience,
Qu'avec d'affreux ennuis supporter votre absence:
Son cœur d'inquiétude et de crainte frappé
De vos périls, de vous fut sans cesse occupé;
Il détestait Hélène et Ménélas et Troie:
Il vous voit sur la rive, il s'élance avec joie;
Pourriez-vous le punir d'avoir volé vers vous,
D'avoir fait éclater ses transports les plus doux?
Eh! quel fils poursuivi par les dieux en colère
Trouva jamais la mort dans les bras de son père?

IDOMÉNÉE.

Érigone, cessez, vous déchirez mon cœur:
Loin de vous ces soupçons qui me glacent d'horreur.
Plutôt que sur mon fils mon serment s'accomplisse,
Qu'à l'instant devant vous le ciel m'anéantisse!
Idamante vivra, madame.

ÉRIGONE.

Et vous pleurez!
Ah! cruel! est-ce ainsi que vous me rassurez?

IDOMÉNÉE.

Je frémis, il est vrai, mais de la loi trop dure
Qui m'entraîne au malheur, ou me force au parjure;

Et

Et ne me permet pas en ce jour odieux
D'accorder dans mon cœur la nature et les dieux;
Mais il vivra, vous dis-je : oui, calmez vos alarmes,
Le ciel doit séparer mon crime de vos larmes;
Allez à nos autels, allez, et que vos pleurs
De nos dieux irrités appaisent les rigueurs;
Faites-leur oublier une promesse impie
Qui serait à jamais le tourment de ma vie,
Ou, s'ils veulent punir un déplorable roi,
Qu'ils épargnent mon fils et ne frappent que moi.

ÉRIGONE, *d'un ton plus rassuré.*

Ah! j'attends leur clémence.... ou plutôt leur justice.
Eh! peuvent-ils vouloir qu'Idamante périsse?
Peuvent-ils commander qu'un barbare serment,
L'ouvrage de la crainte et l'erreur d'un moment,
Renverse ces devoirs éternels et suprêmes,
Ces lois du sentiment imprimé par eux-mêmes?
Seigneur, c'était déjà trop enfreindre ces lois,
Que de verser le sang du dernier des Crétois;
Et c'est le sang d'un fils, c'est cette horrible offrande
Que vous pourriez penser que le ciel vous demande!
Ah! je défends en lui votre fils, mon époux,
Et bien loin d'attirer le céleste courroux,
Vous serez par les dieux trop absous d'un parjure
Qui sert l'humanité, l'hymen et la nature.

SCÈNE III.

IDOMÉNÉE.

Exaucez-la, grands dieux ; elle seule aujourd'hui
Peut, sans vous offenser, implorer votre appui.
Qui porte ici ses pas ? ô ciel ! mon fils s'avance ;
Faut-il qu'un père évite et craigne sa présence !

SCÈNE IV.

IDAMANTE, IDOMÉNÉE.

IDAMANTE, *impétueusement.*

Vous me fuyez en vain, je vous suivrai partout.

IDOMÉNÉE.

Ah ! mon fils ! laisse-moi, ma constance est à bout.

IDAMANTE, *d'un ton ferme et rapide.*

J'ai tout appris ; je suis la victime funeste
Que vous a présenté la colère céleste.
Ah ! mon père, souffrez que mon cœur éclairci
Devant vous de vous-même ose se plaindre ici ;
Avez-vous pu douter un moment d'Idamante ?
Et pouvez-vous penser que la mort m'épouvante ?
Seigneur, je l'avouerai, s'il fallait m'immoler,
Mon sang sur un autel ne devait point couler ;
Je ne crains point la mort, je la voulais plus belle,
Digne de mon courage et digne de mon zèle ;

C'était pour vous défendre au milieu des combats
Que j'eusse avec transport affronté le trépas;
Mais si l'ordre du ciel veut qu'ailleurs je périsse,
S'il exige de nous ce triste sacrifice,
Mon sang est prêt, seigneur; ordonnez, j'y souscris,
Trop heureux de calmer votre cœur à ce prix.

IDOMÉNÉE.

Tu m'aimes, et tu peux me tenir ce langage!
Tu peux me présenter cette cruelle image!
Que me dis-tu mon fils? je pourrais sans horreur
Accomplir une loi qui te perce le cœur!
Loin de moi, contre moi va chercher un asile.

IDAMANTE.

Vous voulez que je vive et votre ordre m'exile!

IDOMÉNÉE.

Ainsi le veut, l'exige un serment insensé,
Un serment parricide où l'effroi m'a poussé.
Ton salut est écrit dans le cœur de ton père,
Rien ne peut me changer, ni d'un vœu téméraire
L'impérieuse loi, ni ce peuple en courroux,
Ni Neptune et les dieux conjurés contre nous:
Mais mon cœur alarmé, malgré cette assurance,
Redoute encor pour toi ma sinistre présence;
De ton éloignement m'imposer la douleur,
Me priver de ta vue est déjà pour mon cœur
Un trop cruel effet du vœu que je déteste,
Je ne te suis, mon fils, déjà que trop funeste.
Fuis, je crains que les dieux par quelque évènement
N'accomplissent ici mon barbare serment.

IDAMANTE.

Eh! quel dieu, si mon sort d'avec vous me sépare,
Quel dieu me pourrait être aujourd'hui plus barbare
Eh! quoi! j'irais, seigneur, abandonnant mon roi,
Consumer loin de vous des jours que je vous doi!
De mes premiers destins je perdrais la mémoire!
Je mourrais à mon père, à mon nom, à ma gloire,
A mon pays! J'irais du bruit de mon départ
Remplir tout l'univers, qui jugeant au hasard,
Et me voyant céder à l'amour qui vous guide,
Prendrait un fils soumis pour un prince timide!
Non, seigneur; si le ciel a résolu ma mort,
Ce n'est point en fuyant que j'échappe à mon sort....
Je reste dans ces lieux, et s'il faut que je meure,
Idamante du moins....

IDOMÉNÉE.

Eh bien! mon fils, demeure,
Demeure dans Cydon : c'est à moi d'en partir;
Je sens que de mon trouble, enfin, je vais sortir!
Hé! pourquoi demandais-je à revoir ce rivage?
Etait-ce seulement pour aborder la plage?
Ah! c'était pour remettre ou laisser sous ta loi
Tout ce peuple qui t'aime, heureux déjà par toi.
Ils le savaient ces dieux dont la cruelle adresse
T'envoya sur mes pas pour tromper ma tendresse:
Ils m'ouvrent un abîme, ils m'ont mis sur le bord,
Mais je puis reculer, je le puis sans remord.
Si j'ai fait un serment pour rentrer dans cette île,
Ce serment est détruit, c'est moi qui m'en exile;
Ce n'est qu'en y restant que j'offense les dieux;

Je m'éloigne, il suffit, je suis absous par eux;
Et secondant pour toi tout l'amour qui m'anime,
Les mers vont emporter ma promesse et mon crime.

SCÈNE V.

NAUSICRATE, IDAMANTE, IDOMÉNÉE.

NAUSICRATE.

J'accours vers vous, seigneur; ce peuple frémissant
Qui prompt à murmurer et presque menaçant,
Demandait qu'on livrât la victime promise,
Depuis, saisi d'horreur autant que de surprise,
Dès qu'Érigone en pleurs a nommé votre fils,
Songeant à la victime a poussé d'autres cris;
Il fut heureux dix ans sous sa loi bienfaisante,
Il croit que du trépas tout dispense Idamante,
Son rang, sa renommée et le sang dont il sort,
Et les destins publics attachés à son sort.
Tantôt on condamnait hautement vos alarmes,
Maintenant on accuse, on redoute vos larmes,
On croit auprès de vous votre fils en danger,
On court, on s'arme en foule, on pense le venger;
Écartez les périls que cet instant prépare.

IDOMÉNÉE.

Quel outrage à mon cœur!

IDAMANTE, *avec transport.*

Mon destin se déclare.
Idamante en victime aurait été livré,

Il mourra par son choix, comme il l'a desiré :
Grands dieux, je vois qu'au moins ma gloire vous est chère,
Je vais finir ma vie en défendant mon père.

IDOMÉNÉE.

Ah ! mon fils, c'en est fait, j'ai régné, j'ai vécu,
Les ans m'ont affaibli, le malheur m'a vaincu,
Ce peuple, comme moi, justement te préfère,
Et, même en l'outrageant, s'accorde avec ton père;
Hâte-toi, monte, au gré de leur zèle empressé,
Sur un trône où déjà tu m'avais remplacé;
Anéantis ainsi ma promesse imprudente;
Ne pouvant la remplir, fais que je m'en exempte:
Le trône est ton asile, et te nommant leur roi,
Je n'ai plus désormais aucun pouvoir sur toi.

IDAMANTE.

Moi régner! quand mon père....

IDOMÉNÉE.

Oui, c'est lui qui t'en presse.
Eh ! peut-il perdre rien de tout ce qu'il te laisse ?
La Crète est un séjour que je dois détester :
Je t'y donnais la mort, puis-je encor y rester?

(*Il sort.*)

SCENE VI.

IDAMANTE.

Ne l'abandonnons point au dessein qu'il embrasse.
Au trône de Cydon c'est en vain qu'il me place ;
Courons, et ramenons, par un heureux pouvoir,
Et mon père à ce trône et ce peuple au devoir.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

IDOMÉNÉE, SOPHRONIME.

SOPHRONIME.

Ainsi, précipitant une triste retraite,
Idoménée est mort désormais pour la Crète.

IDOMÉNÉE.

Je pars, mais aux Crétois mon fils est conservé :
Je leur laisse un bon roi par eux-même éprouvé,
J'échappe au parricide et j'évite un parjure,
Je satisfais aux dieux et je sers la nature.
Je touche, tu le vois, au terme de mes jours ;
La guerre devant Troie a consumé leur cours,
Que perdrai-je en quittant mon trône et ma patrie ?
Mon règne, de bien peu, finit avant ma vie ;
Mon exil sera court, vivant loin de mon fils ;
Loin de lui je mourrai, voilà mes seuls ennuis ;
Il me serait bien doux qu'une main aussi chère
Serrât ma main mourante et fermât ma paupière.
Mais toi, dont je voudrais récompenser la foi,
Je ne puis rien t'offrir qu'un exil avec moi ;
Voudras-tu, supportant ma présence importune,
Attacher tes destins à ma triste fortune ?

Serai-je encor ton roi, quoique errant et banni ?
De mon affreux serment seras-tu donc puni ?

SOPHRONIME.

Eh ! pouvez-vous penser, incertain de mon zèle,
Que mon cœur délibère, et que ma foi chancelle ?
Vos vertus méritaient, seigneur, d'autres destins :
Mais je suivrai le vôtre, et c'est vous que je plains.
Malheur à ces ingrats dont le cœur infidèle
Erre avec la fortune, et s'enfuit avec elle ;
Le sort vous a frappé : je veux, j'en suis jaloux,
Embrasser vos débris, et tomber avec vous ;
Il n'est dans ce moment qu'un soin qui m'inquiète.

IDOMÉNÉE.

Eh ! que crains-tu ?

SOPHRONIME.

Des dieux le sévère interprète ;
Je l'ai vu, quand le peuple appelait votre fils,
Par sa seule présence interrompre leurs cris ;
Le front enveloppé des ombres du mystère,
Il est rentré pensif au fond du sanctuaire,
Et sans autoriser, ni condamner leurs vœux,
Laissant l'incertitude et la frayeur entr'eux.
Tant le ciel qui se tait est plus terrible encore,
Et fait plus respecter ce qu'il veut qu'on ignore !

IDOMÉNÉE.

Ami, par mon départ j'appaiserai les dieux,
Leur clémence m'attend, mais c'est sous d'autres cieux ;
Hâte-toi seulement de cacher ma retraite,
Ne donnons point ma fuite en spectacle à la Crète ;
Va, cours.... Mais de quel bruit retentissent ces lieux ?

SCÈNE II.

LE GRAND PRÊTRE, DOMÉNÉE.

IDOMÉNÉE.

Le grand prêtre!... Où viens-tu, ministre de nos dieux?
Je fuis ces bords, viens-tu m'arrêter dans ma fuite?
Qu'espères-tu changer dans mon âme interdite?
La nature a parlé, je n'entends que sa voix;
Penses-tu dans mon cœur l'emporter sur ses lois?
Quels que soient les malheurs que ta bouche m'annonce,
Avant de t'expliquer tu connais ma réponse.

LE GRAND PRÊTRE.

Plût aux dieux sous vos pas fermer l'abîme ouvert!
Vous voyez, aux ennuis dont mon front est couvert,
Qu'à peine je soutiens l'aspect d'Idoménée:
Du sort qui vous attend mon âme est consternée;
Mais aux lois de ce temple un vœu vous a soumis,
Il faut verser le sang que vous avez promis.

IDOMÉNÉE.

Qu'entends-je? dieux cruels!

LE GRAND PRÊTRE, *d'un ton lent.*

Neptune le commande;
Oser lui refuser le sang qu'il vous demande,
C'est aujourd'hui sur vous, sur ce peuple innocent,
Appesantir le bras de ce dieu tout-puissant.
Je l'invoquais, seigneur, au fond du sanctuaire,
Lui-même il a soudain repoussé ma prière;

L'autel s'est obscurci, le jour ne s'est porté
Que sur ce monument antique et redouté,
Qui de Laomédon retrace la mémoire,
Et de son châtiment éternise l'histoire;
Neptune annonce ainsi ses ordres absolus,
Et les coups dont son bras menace vos refus.

IDOMÉNÉE.

Quoi! barbare!

LE GRAND PRÊTRE.

Songez qu'il punit le parjure,
Que sur le fils d'Ilus il vengea son injure;
De ce malheureux roi craignez le triste sort;
Voyez sur ces climats les vents souffler la mort,
Vos sujets éperdus dans ces momens terribles,
Tomber autour de vous sous des coups invisibles,
Traînant pour fuir ces bords leurs pas appesantis,
Et poussant jusqu'à vous leurs lamentables cris.
Aux funèbres accens de tant de voix plaintives,
Aux fantômes errans qui couvriront ces rives,
Vous croirez voir le Styx sur ce bord effrayant,
Vous mourrez mille fois dans ce peuple expirant;
Et voyez votre fils, dans ce fléau funeste,
Lui-même enveloppé par le courroux céleste;
Ainsi vous subirez tous les malheurs unis,
Vous perdrez vos sujets sans sauver votre fils;
Dans ce pressant danger hâtez-vous de résoudre.

IDOMÉNÉE.

Les dieux peuvent frapper, mais j'attendrai la foudre;
Je suis père.

LE GRAND PRÊTRE.

Seigneur, ah ! c'est de vos sujets :
Le ciel, qui vous chargea de ces grands intérêts,
Vous prescrit avant tout l'amour de la patrie.
Veiller sur les humains que l'état vous confie,
C'est le devoir des rois, c'est la loi de leur rang.
Le ciel n'a point borné leur famille à leur sang ;
Leur peuple est la première, et votre âme inquiète
Se doit dans ces momens toute entière à la Crète.
Iriez-vous l'accabler par des malheurs affreux,
En osant disputer contre le choix des dieux ?
Si sur votre passage un destin moins sévère
N'eût mis, au lieu d'un fils, qu'une tête étrangère,
Votre cœur aux dépens d'un sang indifférent,
Alors envers le ciel s'acquittait aisément ;
Cependant vous plongiez, d'une main meurtrière,
Dans le deuil et les pleurs une famille entière ;
Le sort tombe sur vous, vous souffrez ce qu'ailleurs
Vous versiez d'amertume, et laissiez de malheurs.
C'est ainsi qu'appaisant l'éternelle justice,
Il faut que votre vœu devienne un sacrifice ;
Gémissez, mais cédez : le doute où je vous vois
Expose votre fils, et ce peuple à la fois ;
Hâtez-vous de choisir, et dans votre infortune,
Nouveau Laomédon, n'irritez point Neptune.

SCÈNE III.

IDOMÉNÉE.

Le coup dont il me frappe arrête ici mes pas ;
Renverse mes desseins ; je quittais mes états,
Je partais : fuite heureuse et ressource innocente,
Qui, sans braver les dieux, conservait Idamante !
Si cet éloignement me séparait d'un fils,
Je me disais, du moins je le sauve à ce prix ;
C'est en le couronnant que j'effaçais ma faute,
C'était tout mon espoir, un dieu cruel me l'ôte !
Privé de mon exil, perdant avec effroi
Ce revers consolant qui n'accablait que moi,
Mes pas sont reportés sur le bord de l'abîme
Où le dernier malheur m'attend avec le crime.

SCÈNE IV.

ÉRIGONE, IDOMÉNÉE.

ÉRIGONE.

Ah ! pardonnez, seigneur, si mon cœur égaré
Frémit, quoique déjà vous l'ayez rassuré :
Mes pas n'ont pu percer cette foule empressée
Qui suivait le grand prêtre, et l'effroi m'a glacée ;
Qu'a-t-il dit ? que veut-il ? loin du temple entraîné
Ce peuple se disperse et paraît consterné.

IDOMÉNÉE.

Hélas ! que fait mon fils ?

ÉRIGONE.

Il appaise, il ramène
Sous votre obéissance une foule incertaine :
Il leur crie : ô Crétois, c'est trop m'aimer pour moi,
Aimez-moi pour mon père, en rentrant sous sa loi.

IDOMÉNÉE.

O tendresse ! ô vertu dont l'excès me déchire !
Et le ciel veut ta mort !

ÉRIGONE.

Dieux ! que m'osez-vous dire ?

IDOMÉNÉE.

De nos malheurs nouveaux connaissez tout le poids :
La foudre part du temple et nous frappe tous trois ;
Le ciel proscrit mon fils par la voix du grand prêtre ;
Il tonne : j'étais père, il me défend de l'être ;
Je n'ai plus qu'à tourner contre mon propre flanc
Le fer qui de mon fils aura versé le sang.

ÉRIGONE.

Est-ce vous que j'entends, Idoménée ? un père !

IDOMÉNÉE.

Neptune me poursuit ; ce dieu dont la colère
Punit Laomédon, m'annonce une même sort ;
Sa fureur toute prête à ravager ce bord
Oppose à mes refus les dangers d'un parjure,
Et la patrie entière au cri de la nature.

ÉRIGONE.

Eh ! quoi ! dans vos malheurs, succombant sous le faix,
Vous cédez par faiblesse au plus grand des forfaits!

IDOMÉNÉE.

Ce serment est affreux, mais de mon trouble extrême
Qui peut me dégager ?

ÉRIGONE.

Votre serment lui-même.
Tantôt, en m'apprenant ce secret plein d'horreur,
Vous avez vu l'effroi qui saisissait mon cœur,
Mes pleurs, mon désespoir. Dans ce comble d'alarmes,
J'aurais cru les raisons plus faibles que les larmes ;
Mais puisqu'il faut parler, à quels dieux ennemis
Avez-vous pu jurer d'égorger votre fils ?
Pensez-vous, immolant cette chère victime,
Que même votre mort expie un si grand crime ?
Ce fils que vous livrez est-il encor à vous ?
Eh ! de quel droit, seigneur, m'ôtez-vous mon époux ?
Que parlez-vous ici de vengeances funestes,
Et de Laomédon et de fléaux célestes ?
Il rompit un vœu juste, et devint criminel :
Le vôtre est un outrage aux humains comme au ciel.
Vous voulûtes sauver vos vaisseaux de l'orage,
Et vous seul cependant échappez au naufrage ;
Et vous tremblez d'un vœu que le ciel irrité,
En ne l'exauçant pas, n'a que trop rejeté !
Ah ! voyez sa clémence encor plus que sa haine
Envers ce même roi dont vous craignez la peine :
Sa fille va périr offerte au dieu des mers,
La vapeur de son sang doit épurer les airs.....

Le ciel dément l'oracle, et par le bras d'Alcide
Délivrant Hésione, empêche un parricide.
Eh! seigneur, sans chercher des exemples si loin,
Voyez ceux dont l'Aulide avec vous fut témoin;
Lorsque prête à partir la poupe envain tournée,
Resta sans mouvement sous la rame étonnée,
Quand pour ouvrir la route aux Grecs impatiens;
Vers ce même Ilion si fatal en tout tems,
Votre barbare chef, accablant sa famille,
Consentit qu'à l'autel on conduisit sa fille,
Le bras déjà levé, Calchas à tous les yeux,
Ne demeura-t-il pas enchaîné par les dieux?
Tant à la cruauté le ciel veut mettre obstacle!
Tant l'humanité sainte est le premier oracle!

IDOMÉNÉE.

Je suis abandonné de ces dieux protecteurs,
Je suis sous le pouvoir des dieux persécuteurs.

ÉRIGONE.

Le désespoir vous trompe; ah! craignez leur colère,
Mais en accomplissant un serment téméraire:
Ce même Agamemnon, victime des complots,
Vient de trouver la mort en rentrant dans Argos;
J'abhorre Clytemnestre; Egyste et la perfide
Seront punis un jour de ce grand parricide:
Mais les dieux l'ont permis, ils n'ont point aux combats
Voulu qu'Agamemnon rencontrât le trépas,
Et, distinguant sa mort d'une mort ordinaire,
C'est de loin sur l'époux qu'ils poursuivaient le père;
De sa fille en Aulide il était l'assassin,
Le ciel prévint le crime et punit le dessein.

IDOMÉNÉE.

Qui pressez-vous ici de sauver Idamante ?
Pour qui réclamez-vous ma tendresse trop lente ?
Mais comment le sauver ? je le connais trop bien,
Neptune est mon tyran, l'honneur sera le sien ;
Idamante craindrait, cédant à ma tendresse,
Qu'on ne le soupçonnât d'une indigne faiblesse.
Ce peuple est effrayé, mon fils voudra s'offrir,
Plus il en est aimé, plus il voudra mourir.
Extrémité fatale ! oui, ce moment terrible
Où j'allais le frapper, m'eût paru moins horrible :
Ne le connaissant pas et plus soumis au ciel,
Je n'eusse été qu'à plaindre, et je suis criminel.
Tu l'as voulu, Neptune, et j'ai, dans ma misère,
Epuisé tous les maux que peut souffrir un père.

SCÈNE V.

SOPHRONIME, IDOMÉNÉE, ÉRIGONE.

SOPHRONIME.

Quel spectacle à nos yeux, seigneur, vient d'être offert !
Non loin de ce rivage un volcan s'est ouvert ;
Du sommet de l'Ida, dans ce moment s'exhale
Une noire vapeur qui sort par intervalle,
Et semble s'épaissir s'étendant vers ce lieu ;
Même on a cru, dit-on, voir sur la cîme en feu
Planer une furie, y secouer ses ailes,
Et d'un pâle flambeau semer les étincelles.
Le peuple s'épouvante, il voit dans ces objets

Des vengeances du ciel les terribles effets.
Votre fils court vers eux, et prévenant leurs plaintes;
Crétois, leur a-t-il dit, je vais calmer vos craintes.
Il ordonne à ces mots qu'on prépare l'autel
Où son généreux sang va satisfaire au ciel,
Et chacun désormais effrayé pour soi-même,
Abandonne en pleurant la victime qu'il aime.

IDOMÉNÉE.

Mon fils!

ÉRIGONE, *rapidement.*

Il n'est plus tems de gémir sur son sort;
C'est nous qui l'immolons, si nous souffrons sa mort:
Voici l'instant d'oser, de tenter l'impossible.
Que je me sens de force en ce moment terrible!
Le prêtre, le ciel même ont en vain menacé,
Empêchons qu'en ce lieu l'autel ne soit dressé.
La nature, l'hymen, la vertu nous l'ordonnent;
Nous n'opposons aux dieux que les lois qu'ils nous donnent;
La résistance, juste en cette extrémité,
N'est sans doute pour nous qu'un droit à leur bonté;
En lassant leur rigueur arrachez votre grâce,
Secondez mes transports, secondez mon audace.
J'irai, de votre fils et l'épouse et l'appui,
Me jeter palpitante entre le glaive et lui;
Venez, nous forcerons le peuple à sa défense,
Le prêtre à la pitié, les dieux à la clémence.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

(*Un autel est dressé sur le rivage.*)

SCÈNE I.

IDAMANTE, NAUSICRATE.

NAUSICRATE.

Par vous-même ainsi donc votre tête est proscrite !
Vous pouvez vous soustraire à la tendre poursuite
D'une épouse éperdue et d'un père éploré !
Mon prince va périr ! Ce serment abhorré
Que l'erreur prononça, que le remords abjuré,
Est plus fort que l'hymen, plus fort que la nature !

IDAMANTE.

Et tu vois quel fléau semble justifier
Sur ces bords désolés l'effroi d'un peuple entier ;
De feux contagieux cette île est infectée,
On respire avec l'air la vapeur empestée,
Chaque instant d'un Crétois précipite le sort,
Le fléau croît, il frappe, et la mort suit la mort ;
Et tu veux qu'assiégé, que pressé de victimes,
Quand peut-être en mourant je ferme tant d'abîmes,
Je laisse à mon pays, dans ce commun effroi,
Un prétexte apparent de se plaindre de moi !

Tu veux qu'Idoménée entende la patrie
Lui reprocher son vœu, son parjure et ma vie!
Non; je cède à la loi de la nécessité,
J'arrache un père au trouble où son vœu l'a jeté,
Et je rends à jamais mon nom cher à la Crète,
Si le salut public par mon sang se rachète.
Il le faut avouer, j'attendais dans ces lieux
Du retour de mon père un sort moins malheureux;
Il m'était doux de vivre : une épouse chérie,
Un père qui m'aimait, m'attachaient à la vie;
Mon cœur ne connait point l'insensibilité
D'une triste vertu hors de l'humanité,
Et ne voit que l'orgueil dans la fermeté dure
Qui dompte ou feint plutôt de dompter la nature.
Nausicrate, ce cœur s'arrache avec effort
A des nœuds qui faisaient le bonheur de mon sort;
Je meurs à tous les biens d'un cœur tendre et sensible,
Voilà mon sacrifice, ami, le plus pénible;
Voilà vraiment ma mort.

NAUSICRATE.

Non, je ne puis, seigneur,
Croire encor dans les dieux cet excès de rigueur,
Qu'ils veuillent qu'on expie une erreur par un crime,
Qu'ils veuillent immoler un prince magnanime
A cette loi de sang, dont l'inhumanité
Déshonore leur culte et dément leur bonté.

IDAMANTE.

Cette loi meurtrière et ce barbare hommage
Sont moins pour eux sans doute un culte qu'un outrage;
Mais le ciel, pour punir l'homme de sa fureur,

Reçoit l'affreux tribut de sa féroce erreur.
Je mourrai ; laisse-moi ce destin qui t'étonne :
Retourne seulement , ami , vers Erigone.
J'aurais voulu pouvoir lui cacher mon trépas ;
Par mon ordre déjà l'on observe ses pas ;
Qu'on l'éloigne du moins dans ces momens d'alarmes ,
Sauve-moi du tourment de voir couler ses larmes.

SCENE II.

ÉRIGONE, IDAMANTE, NAUSICRATE.

ÉRIGONE, *aux gardes.*

Hé quoi ! vous m'arrêtez ! vous osez, inhumains !...

IDAMANTE.

La voici.

ÉRIGONE.

Je l'entends , tous vos efforts sont vains.

IDAMANTE.

Où fuir !

ÉRIGONE.

Cher Idamante ! eh quoi ! tu m'abandonnes !
C'est à toi qu'on m'arrache , et c'est toi qui l'ordonnes !
Tu veux mourir ! tu veux te séparer de moi !
Érigone te perd , et n'est plus rien pour toi !
Mais que vois-je, grands dieux ! quelle image effrayante ,
Quels sinistres apprêts la rive me présente !
C'est donc là que tu veux , consacrant ta fureur.....
Non , je ne puis souffrir ce spectacle d'horreur.
Renversons cet autel.... Vous m'arrêtez , barbares !....
Ils servent sans pitié le zèle où tu t'égares.

Que fait Idoménée ? il t'abandonne, il fuit;
Il te laisse à l'autel où son vœu t'a conduit.

IDAMANTE.

Il ne m'immole point, c'est moi qui me dévoue.
Ne lui reproche plus un vœu qu'il désavoue,
Un vœu qui le déchire : il voulait le cacher,
De ces bords dangereux il voulait m'arracher;
Il s'exilait lui-même, et contre la tempête
Faisait de sa couronne un abri pour ma tête;
Tendres illusions que son cœur, en m'aimant,
Embrassait pour tâcher d'éluder son serment!
Mais la Crète périt; le dieu qui la désole
Attend pour s'appaiser qu'Idamante s'immole.
Auteur des maux publics, me rendrais-je en ce jour
L'horreur d'un peuple entier dont tu m'as vu l'amour?
S'il fut heureux par moi, si sa reconnaissance
Contre mon père même avait pris ma défense,
S'il m'appelait tantôt à ce suprême rang,
Je vois en lui mon peuple, et je lui dois mon sang.

ÉRIGONE.

Voilà le seul honneur dont ton âme est jalouse!
Ton peuple!.... mais, cruel! ta malheureuse épouse!

IDAMANTE.

Et je meurs pour toi-même, en détournant de toi
Le fléau qui pourrait te frapper devant moi.

ÉRIGONE.

En périrai-je moins? ta vie était la mienne:
Tu n'en saurais douter, ma mort suivra la tienne.
Va, la contagion aveugle dans son cours,

Le hasard en ces lieux peut épargner mes jours ;
Mais que fera le coup où ta fureur s'obstine,
Qu'assurer à la fois et hâter ma ruine ?
Eh ! qu'importe à mon sort que ce soit le fléau,
Ou bien le désespoir qui me plonge au tombeau ?

IDAMANTE.

Ah ! si je te suis cher, fais-toi l'effort de vivre,
Empêche ainsi mon père aujourd'hui de me suivre,
Daigne être encor sa fille, et qu'il ne perde rien
De ce cœur qu'Idamante épanche dans le tien ;
Adieu, quitte ces lieux.

ÉRIGONE.

Moi, te fuir ! qu'Érigone,
Oisive en sa douleur, au trépas t'abandonne !

IDAMANTE.

De ces tristes momens épargne-toi l'horreur.

ÉRIGONE.

Eh ! cache donc aussi ton supplice à mon cœur.

IDAMANTE.

C'est trop nous attendrir, la vapeur meurtrière
Ravage ces climats pendant que je diffère ;
Chère Érigone, adieu ; va, porte ailleurs tes pas :
Je meurs de ta douleur plus que de mon trépas.

ÉRIGONE.

Je ne te quitte point..... ô mortelles alarmes !
Eh ! que puis-je tenter ? qu'espérer de mes larmes ?

Je ne vis, ni ne meurs; et, d'horreur consumé,
Seulement pour souffrir mon cœur est ranimé.

NAUSICRATE.

Ah ! madame, on s'avance, un tumulte sinistre.....

SCÈNE III.

LE GRAND PRÊTRE, ÉRIGONE, IDAMANTE, NAUSICRATE, PRÊTRES, PEUPLES.

(*Les portes du temple s'ouvrent; Érigone arrête le grand prêtre sur le seuil.*)

ÉRIGONE.

Arrête, des autels implacable ministre;
Tyran qui veux soumettre à d'homicides lois
Les jours de l'innocence et le sang de tes rois.
Eh! quel vœu faut-il donc qu'Idamante accomplisse ?
Quel dieu préside au meurtre et prescrit l'injustice :
Voici, voici l'autel où les vœux les plus saints *
M'engagèrent à lui..... devant eux..... dans vos mains!
Et votre fanatisme aveuglément préfère
A des sermens sacrés un serment sanguinaire !
Ah ! s'il faut aujourd'hui violer l'un des deux,
Doit-ce être, répondez, le serment vertueux ?
Et dans les préjugés dont l'erreur vous domine,
Un vœu n'est-il sacré que lorsqu'il assassine ?
J'embrasse cet autel, et pour en approcher,
Cruels! toute sanglante il faut m'en arracher.

* Elle met la main sur l'autel.

SCÈNE IV ET DERNIÈRE.

IDAMANTE, IDOMÉNÉE, ÉRIGONE, LE GRAND PRÊTRE, SOPHRONIME, NAUSICRATE, PRÊTRES, PEUPLES.

IDOMÉNÉE, *arrivant du temple avec précipitation.*

Non, tu ne mourras point, ton espérance est vaine.

IDAMANTE.

Mon père, où courez-vous ? quel transport vous entraîne ?

ÉRIGONE.

Venez, seigneur, venez et joignez-vous à moi.

IDAMANTE.

M'accablez-vous tous deux !

IDOMÉNÉE.

Mon fils est votre roi,
Peuples : ah! défendez une tête adorée ;
Et pour vous et pour moi cette tête est sacrée.
Non, son père à la mort ne l'aura pas conduit :
Ce n'est point lui, c'est moi que Neptune poursuit ;
Pour lui, je viens aux dieux m'offrir seul en victime.

IDAMANTE.

Vous, mourir !

IDOMÉNÉE.

Laisse-moi, mon fils, j'ai fait le crime.

IDAMANTE.

Ma mort doit l'expier.

IDOMÉNÉE.

Le trépas m'est un bien.

IDAMANTE.

Neptune veut mon sang.

IDOMÉNÉE.

Et mon sang est le tien.

IDAMANTE, *se frappant d'un poignard.*

Eh bien ! je le répands ; vivez, mon père.

(*Le tonnerre se fait entendre.*)

IDOMÉNÉE.

Où suis-je ?

ÉRIGONE, *tombant évanouie au pied de l'autel.*

Ciel !

IDOMÉNÉE.

Dieu barbare, achève.

IDAMANTE, *dans les bras de Nausicrate.*

Entendez ce prodige ;
Le ciel enfin s'appaise.

IDOMÉNÉE, *voulant se frapper de l'épée de Sophronime.*

Ah ! c'est par d'autres coups....

IDAMANTE.

Amis, sauvez mon père.

IDOMÉNÉE, *dans les bras de Sophronime.*

Ah ! que prétendez-vous ?
Exécrable serment ! victime trop chérie !

IDAMANTE.

Vivez et rappelez Érigone à la vie ;
Séchez, si vous m'aimez, l'un de l'autre les pleurs,
Que j'emporte ce prix de mon trépas..... Je meurs.

SOPHRONIME.

Seigneur! arrachez-vous.....

IDOMÉNÉE.

Eh bien! dieu de la Crète,
Mon serment est rempli, votre loi satisfaite.
J'ai tout perdu : Crétois, je vous rends votre foi ;
Non, je n'ai plus de fils, vous n'avez plus de roi ;
Je quitte ces autels, ce trône, ce rivage :
Tout m'est affreux ; je fuis une sanglante image,
Je vais chercher ailleurs des dieux moins ennemis,
Je vais pleurer ailleurs mon serment et mon fils.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

GUILLAUME TELL,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DU ROI, LE 17 DÉCEMBRE 1766, ET REMISE AU THÉATRE LE 11 DÉCEMBRE 1768.

Un fait singulier, plus vrai que vraisemblable, rapporté de la manière suivante par M. Muller dans son excellente *Histoire des Suisses*, a fourni à M. Le Mierre le plan de sa tragédie de Guillaume Tell.

Passage extrait de l'Histoire des Suisses.

« Cependant le gouverneur Gessler périt de » la main de Guillaume Tell, habitant de » Burglen, dans le canton d'Uri, gendre de » Walther Furst, et l'un des confédérés. Ce gou- » verneur, soit par l'effet des soupçons qui accom- » pagnent la tyrannie, soit qu'il eût vent des » troubles qui se préparaient, entreprit de con- » naître ceux qui supportaient le plus impa- » tiemment son autorité, et renouvela un trait » d'histoire qui s'était jadis passé dans le nord » avant l'émigration des premiers Helvétiens, et » dont le souvenir pouvait s'être conservé par la » tradition. Le jeune Tell, brûlant du saint amour » de la liberté, crut qu'il lui serait honteux, » d'après un ordre arbitraire, de rendre hommage » à un chapeau, quoiqu'on ait fait d'un chapeau » le signe de la liberté *. Il exprima sa pensée,

* Il l'était déjà chez les Romains.

» et Gesler voulut s'assurer de sa personne ;
» mais il n'osa pas le garder en prison dans le
» canton d'Uri, et violant les franchises natio-
» nales, qui ne permettaient pas qu'un habitant
» fût jeté dans les prisons étrangères, il l'emmena
» avec lui, chargé de chaînes, sur le lac des
» Waldstettes. Ils s'approchaient des plaines de
» Rutli, quand le Fohn se précipita soudain des
» fentes du St.-Gothard, avec sa violence accou-
» tumée. Le lac, resserré à l'endroit où ils étaient,
» bouillonne aussitôt d'une manière terrible. Un
» bruit effrayant gronde dans la profondeur des
» eaux, et les échos des rochers en redoublérent
» l'horreur. Dans cette extrémité, Gesler, saisi
» d'épouvante, fit détacher Guillaume Tell qu'il
» connaissait pour un excellent marinier; on
» tâcha de gagner, à force de rames, les rochers
» qui bordent le rivage; on parvint à celui d'Azen-
» berg: Tell prit alors son élan, sauta sur le roc
» et le gravit pendant que le bateau voguait au
» gré des vagues. Il s'enfuit à travers le territoire
» de Schwitz; Gesler eut aussi le bonheur d'échap-
» per à la tempête, mais comme il venait d'abor-
» der près de Kussnacht, une flèche lancée par
» Tell, l'atteignit dans un chemin creux, et lui
» donna la mort. »

Il

Il était hardi, sans doute, de traiter un pareil sujet; car « un chapeau qu'un tyran fait élever » au milieu d'une place publique, avec ordre » à tout citoyen de fléchir le genou devant » lui; une pomme qu'on fait poser sur la tête » d'un enfant, en contraignant son pere à » l'abattre avec une flèche, au risque d'être le » bourreau de son fils, » tout cela d'abord paraît étranger à nos idées dramatiques, et le goût n'y voit qu'un tissu de moyens indignes de la tragédie. Ce n'était pas à des sources semblables que nos classiques de la scène puisaient les élémens de leurs immortels ouvrages; mais aussi, plus il était difficile, avec un texte pareil, d'obtenir un résultat heureux, plus on doit tenir compte à M. Le Mierre de l'art avec lequel il a su vaincre les difficultés sans nombre attachées à son sujet. Il fallait sans doute un grand talent et beaucoup de ressources dans l'imagination, pour anoblir, par l'énergie des caractéres, des incidens aussi peu admissibles au théâtre; et, quelques reproches qu'on ait pu faire à l'auteur de *Guillaume Tell*, cette tragédie sera toujours regardée comme un de ses meilleurs ouvrages : le rôle de Guillaume Tell, rempli d'énergie, d'enthousiasme et de fierté, est un des plus beaux que l'on connaisse au théâtre.

PERSONNAGES.

GESSLER, gouverneur du canton d'Uri.

GUILLAUME TELL.

MELCHTAL, FURST, WERNER, } Suisses conjurés.

CLÉOFÉ, femme de Tell.

SON FILS, personnage muet.

ULRIC, confident de Gessler.

UN OFFICIER.

GARDES.

PEUPLES.

La scène se passe dans les montagnes, près du bourg d'Altdorff et du lac de Lucerne.

GUILLAUME TELL,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

TELL, MELCHTAL.

TELL.

Cher Melchtal, est-ce toi ? quelle faveur des cieux,
Des rochers d'Undervalt t'amène dans ces lieux ?
Que le canton d'Uri va chérir ta présence,
Et combien dans Altdorff tu nous rends d'espérance !

MELCHTAL.

Pardonne si mon cœur ne ressent qu'à demi
Le plaisir de revoir, d'embrasser un ami ;
Par les maux de ma vie et par ma destinée,
La douceur de te voir est trop empoisonnée ;
Quoi ! nos cantons, cher Tell, sont-ils si séparés ?
Quoi ! mes malheurs ici seraient-ils ignorés ?

TELL.

Qu'est-il donc arrivé ? d'où peut naître ta plainte ?...
Dans ce lieu retiré tu peux parler sans crainte,

Pour tous nos entretiens nos amis l'ont choisi.
Ton cœur d'un sombre effroi paraît encor saisi....

MELCHTAL.

Le barbare Gessler !... ami, tu vois les larmes,
Le désespoir d'un fils.

TELL.

Dieu ! combien tu m'alarmes !

MELCHTAL.

Ce cruel gouverneur sur la Suisse élevé,
De mes pleurs, de mon sang, Gessler s'est abreuvé;
Nul, plus que moi, cher Tell, n'éprouva sa furie.

TELL.

Nul, plus que moi, Melchtal, ne hait sa barbarie;
Mais quels sont tes malheurs ?

MELCHTAL.

Mon père au pied des monts
Qui bordent Undervalt et que nous habitons,
Ouvrait avec le soc son antique héritage,
Un soldat se présente, avide de pillage,
Et d'un bras forcené saisit les animaux
Qui servaient à pas lents ses rustiques travaux;
Gessler l'ordonne ainsi, toute prière est vaine:
Déjà le satellite à ses yeux les emmène;
Je l'aperçois, j'y vole, et, le fer à la main,
Je combats du tyran l'émissaire inhumain,
Le désarme et le force à relâcher sa proie;
Vers mon père aussitôt je revole avec joie:
Qu'as-tu fait? me dit-il; ah! si je te suis cher,
Fuis, dérobe ta tête au courroux de Gessler,

Ne laisse point porter ce coup à ma vieillesse ;
Fuis, te dis-je, mon fils, épargne ma tendresse.
Je voulus, mais en vain, combattre son effroi ;
A sa crainte, à ses vœux je cédai malgré moi.
Je pars, j'erre en ces rocs dont partout se hérisse
Cette chaîne de monts qui couronnent la Suisse ;
O trop fatal exil imprudemment cherché !
Tandis que ces rochers me retenaient caché,
Gessler, ne respirant que sang et que vengeance,
Gessler fait amener mon père en sa présence.
Que fait ton fils ? dit-il ; ton supplice est tout prêt,
Ou livre-moi Melchtal, ou subis ton arrêt ;
Mon père pour réponse offre au tyran sa vie,
Et le cruel Gessler.... ô crime ! ô barbarie !
Dans les yeux de mon père, un glaive.... jour d'horreur !
Mon sang se glace encor jusqu'au fond de mon cœur.

TELL.

Je reconnais Gessler et sa main meurtrière.

MELCHTAL.

Privé de la clarté, mon trop malheureux père,
Appesanti déjà sous le fardeau des ans,
N'a pu long-tems survivre à de pareils tourmens ;
Loin d'un fils qu'en mourant il accusait peut-être,
Il a fini ses jours dans les chaînes d'un traître ;
Et quand je songe, ami, qu'à ce monstre abhorré,
C'est moi, par mon absence, hélas ! qui l'ai livré,
Je m'impute, cher Tell, sa mort et son supplice,
Et d'un lâche tyran je me crois le complice.

TELL.

Ami, je plains ton sort ; mais quel est ton dessein ?

MELCHTAL.

D'approcher de Gessler, de lui percer le sein,
De laver dans son sang son crime et mon outrage.

TELL.

C'est assez pour ta haine et peu pour ton courage.
Dans un danger pressant où l'on craint tout pour soi,
La défense est forcée et n'attend pas la loi;
Mais dans les maux publics, dans le commun murmure,
Il faut mettre en oubli souvent sa propre injure;
Quelque vengeance ici qu'exige ton malheur,
Il est d'autres devoirs, d'autres soins pour ton cœur:
Donne un effet plus vaste à ta juste furie,
Venge plus que ton père.

MELCHTAL.

Eh! qui donc?

TELL.

La patrie.
Vois l'abîme effroyable où nous sommes tombés,
Vois sous quel joug de fer ces peuples sont courbés;
L'ambition sans frein, l'orgueil, la violence,
Pour nous persécuter, armés de la puissance,
Le fardeau des impôts, les emprisonnemens,
Le pillage, le meurtre et les enlèvemens,
Sur les moindres soupçons, les peines les plus dures,
La mort multipliée au milieu des tortures;
Plus d'ordre, plus de lois, nos priviléges vains,
Le mépris ou l'oubli de tous les droits humains,
Landeberg et Gessler, ces monstres d'injustice,
Ainsi que deux vautours acharnés sur la Suisse,
Suivant pour toute loi, dans leur autorité,

Leur infâme avarice, ou leur brutalité.
Non, non, mon cher Melchtal, dans la publique injure,
Ne borne pas tes soins à venger la nature;
Immoler de tes maux le détestable auteur,
Ce ne serait changer que de persécuteur.
Gessler mort, doutes-tu qu'Albert ne nous envoie
Quelque nouveau tyran dont nous serons la proie?
Que dis-je? après le coup qu'aurait porté ta main,
Tu n'aurais plus qu'à fuir comme un vil assassin;
Sois fils, sois citoyen : si tu hais l'esclavage,
Pour savoir en sortir, il suffit du courage;
Osons tout, joins ton bras à ceux de nos amis;
Dans un si grand dessein, dès long-tems affermis,
Qu'avec le même zèle un même espoir t'anime,
Affranchis avec nous la Suisse qu'on opprime;
Et qu'après les forfaits dont il est l'artisan,
Gessler, de nos cantons, soit le dernier tyran.

MELCHTAL.

J'embrasse ton dessein, j'accepte ces présages :
Captifs sous nos tyrans, nos stériles courages,
Ainsi que sans emploi, demeurant sans éclat,
Partageaient le sommeil du reste de l'État;
Nous n'eussions ni vécu ni laissé de mémoire :
Il s'ouvre devant nous un vaste champ de gloire;
Echappés pour jamais à notre obscurité,
La vengeance nous mène à l'immortalité,
Et sans rien emprunter d'un titre héréditaire,
Sans former nos honneurs d'une gloire étrangère,
Anoblis par nos mains et par d'illustres coups,
La splendeur de nos noms n'appartiendra qu'à nous.

TELL.

Peut-être peu d'éclat suivra notre entreprise;
Loin de ces mouvemens, dont la terre est surprise;
Loin des soulèvemens où des peuples voisins
Le peuple qui s'agite entraîne les destins,
Nous n'aurons signalé que le patriotisme;
L'homme n'admire guère un si simple héroïsme;
Gessler même est trop vil pour que dans l'univers
Il nous soit glorieux d'avoir rompu nos fers,
Et le vain préjugé qui, dans la tyrannie,
Se plaît à supposer toujours quelque génie,
Voyant quel insensé nous a donné des lois,
Pourra nous mépriser jusque dans nos exploits,
Sans voir quel poids nos mœurs donnent à nos outrages,
Et qu'on doit par l'obstacle estimer les courages;
Mais l'honneur dont ici nous pourrions nous couvrir
N'est point le premier but où nous devons courir;
Sans dédaigner l'éclat qui suit la renommée,
D'un sentiment plus pur mon âme est enflammée;
On a trop préféré la gloire à la vertu;
De quelqu'éclat qu'un nom puisse être revêtu,
Je ne m'occupe point de cet espoir frivole;
Ami, pour mon pays tout entier je m'immole,
Qu'importe qui je sois chez la postérité?
Nous affranchir, voilà notre immortalité:
Que de si grands projets par nos mains s'accomplissent,
Que la Suisse soit libre, et que nos noms périssent.

SCÈNE II.

TELL, MELCHTAL, FURST, WERNER.

TELL.

Approchez, mes amis ; Melchtal connu de vous,
Pour nos projets communs se joint encor à nous ;
Du féroce Gessler son père est la victime,
Et vous pouvez juger du zèle qui l'anime,
Puisqu'il a dans ce jour à venger son pays
Comme concitoyen, et son sang comme fils.

FURST.

Nos nouveaux députés sont rentrés dans la Suisse,
Mais sans avoir d'Albert pu fléchir l'injustice ;
Vainement à ce prince ont-ils représenté
Quel abus fait Gessler d'un pouvoir emprunté,
Et combien de nos maux la déplorable histoire
Pourrait d'Albert lui-même intéresser la gloire,
Ils n'ont pu rien gagner ; et soit que l'empereur,
De son lâche ministre approuve la fureur,
Soit que le vil auteur de toutes nos injures
Ait de nos députés prévenu les murmures,
Ils ont vu rejeter leur plainte avec mépris.
C'est vous en dire assez, vengeons notre pays.

TELL.

Étrange aveuglement ! étrange tyrannie,
Qui croit d'un peuple entier corrompre le génie ;
Et qui ne veut pas voir qu'il n'est point de traité

Qu'il n'est point de partage avec la liberté!
Est-ce ainsi qu'aujourd'hui ce prince dégénère
De l'austère équité de son vertueux père ?
Est-ce ainsi que Rodolph nous a jadis traités?
Nos droits, tant qu'il vécut, furent tous respectés :
La liberté, tranquille au pied de nos montagnes,
De ses rustiques mains cultivait nos campagnes;
Et sans craindre de voir, dans nos fertiles champs,
Tous nos fruits moissonnés par la faux des tyrans,
L'abondance avec nous habitait nos asiles,
Et la félicité descendait sur nos villes.
Albert a tout détruit par son orgueil jaloux,
Sans songer que son père était né parmi nous;
Et que, si dans l'Autriche Albert reçut la vie,
La Suisse était toujours sa première patrie.
Mais, si nous haïssons ce prince impérieux,
Combien son émissaire est-il plus odieux ?
Eh! comment endurer que dans un rang précaire
On affecte, on exerce un pouvoir arbitraire ?
Comment souffrir un homme ambitieux et vain,
Qui de vil courtisan s'érige en souverain;
Qui sans cesse abusant du pouvoir qu'on lui laisse,
Montre son insolence autant que sa bassesse,
Esclave intéressé de l'Autriche qu'il sert,
Le tyran des cantons et le flatteur d'Albert ?
Il est tems, mes amis, de sortir d'esclavage :
Ensemble il faut venger notre commun outrage;
Tous les autres partis seraient en vain tentés.
Je l'avais bien prévu que tous nos députés,
N'obtenant rien d'Albert contre sa créature,
Ne nous rapporteraient qu'une nouvelle injure;

De nos antiques mœurs la sauvage âpreté,
Le nerf de nos vertus, fruit de la pauvreté,
Nous ont fait dédaigner, nous ont fait méconnaître
D'un peuple ami du luxe, et qui vit sous un maître;
C'en est trop : les humains nés libres, nés égaux,
N'ont de joug à porter que celui des travaux.
Amis, que parmi nous la valeur rétablisse
Les droits de la nature et l'honneur de la Suisse.
Avec les maux publics dont le poids est sur nous,
Vous souffrez d'autres maux qui ne sont que pour vous :
Envers toi, cher Melchtal, Gessler fut un barbare,
Albert, envers nous tous un ravisseur avare :
Jurons tous que la nuit tombant sur ces hameaux
N'aura point de ce chêne obscurci les rameaux;
Qu'à vos vaillantes mains la mienne réunie
N'ait de nos trois cantons chassé la tyrannie.
Protège, dieu puissant, un peuple vertueux,
Un peuple né vaillant sans être ambitieux,
Qui, hors de ses rochers, peu jaloux de s'étendre,
Ne veut point conquérir, mais ne veut point dépendre.
Je jure, mes amis, le premier dans vos mains,
De verser tout mon sang pour changer nos destins.

FURST.

Je jure que mon bras servira ton courage.

WERNER.

Par le même serment avec toi je m'engage.

MELCHTAL.

Nul ne fut par Gessler plus outragé que moi,
Et c'est le cri du sang qui garantit ma foi.

TELL.

J'aperçois Cléofé : qu'elle ignore nos trames ;
Ayez le même égard, mes amis, pour vos femmes.
Sans doute le projet entre nous concerté
N'a rien à redouter de leur légèreté ;
Mais pourquoi leur donner des alarmes cruelles ?
Les dangers sont pour nous, le repos est pour elles,
Et toute confidence inutile au dessein,
Part du peu de courage, ou d'un cœur incertain.

SCÈNE III.

TELL, CLÉOFÉ.

CLÉOFÉ.

Pourquoi vous séparer ? par quelle défiance
N'osez-vous donc ici parler en ma présence ?

TELL.

J'épargne à ton repos des discours importuns,
De tristes entretiens sur nos malheurs communs.
Hé ! que te servirait le récit de nos craintes,
Les cris des mécontens, et d'inutiles plaintes
Sur le joug odieux à ce peuple imposé,
Et qui depuis long-tems devrait être brisé ?
Vous pouvez justement à nos faibles courages,
Autant qu'aux oppresseurs reprocher vos outrages ;
Mais des maux de l'État que du moins sous vos toits,
La paix de la famille adoucisse le poids.
Goûtez sans trouble au moins ces charmes domestiques,
En entendant gronder les tempêtes publiques....
Quittons ces lieux.

CLÉOFÉ.

Arrête, et de veiller sur nous,
De nous tant protéger, montre-toi moins jaloux.
Vous le voyez assez, le désastre où vous êtes
N'est l'ouvrage du sort, ni le fruit des défaites,
C'est l'esprit général une fois relâché,
Le soutien étranger que ce peuple a cherché,
Qui seuls ont de l'État renversé la fortune;
Lorsque l'État périt, c'est la faute commune,
Et s'il est un remède, il doit venir de tous.

TELL.

Hé! pouvons-nous jamais nous séparer de vous!

CLÉOFÉ.

Pourquoi donc affecter avec moi ce mystère,
Et te cacher de moi comme d'une étrangère?
Que les femmes ailleurs dans l'État soient sans voix,
Qu'ailleurs leur ascendant fasse taire les lois,
Où les mœurs ne sont rien, il n'est rien qui surprenne;
Mais chacune de nous est ici citoyenne,
Chacune, toujours libre et partageant vos droits,
En cultivant ses champs, s'occupe de ses lois:
Et si dans vos conseils, si dans vos assemblées,
Vos femmes avec vous ne sont point appelées,
Ah! sans doute ce fut le chef-d'œuvre des mœurs,
Qu'on ait cru que l'hymen, que l'union des cœurs,
Dans votre volonté ne montrant que la nôtre,
Ce qu'un sexe décide est consenti par l'autre;
Si c'est sous votre garde et par vos soins guerriers,
Que nous vivons en paix au sein de nos foyers,
Le soin de nos enfans étant ce qui nous touche,
Les premières leçons sortent de notre bouche;

C'est nous qui de nos lois leur inspirons l'amour,
L'esprit qu'à vos conseils ils porteront un jour.
Et des lieux où jamais nous ne serions comptées,
Il nous faudrait attendre en esclaves traitées,
L'impérieux décret que vous auriez porté !
Non, dès que votre orgueil agit d'autorité,
Plus de devoirs pour nous, et la loi ne nous lie,
Qu'autant qu'elle est par nous reçue et consentie.
Tu parles de tyrans, que nous importe à nous
D'être esclaves par eux, ou de l'être par vous.

TELL.

Nous, vos tyrans ! ah ! dieu ! cette loi qu'on déteste
Cette loi du plus fort, ce droit lâche et funeste,
Par qui dans les cités tout ordre est perverti,
Sur vos têtes par nous serait appesanti !
Dans une république où la liberté chère,
Ne vit, ne s'affermit qu'autant qu'elle est entière,
L'heureuse égalité qui lui sert de soutien,
Ce titre si sacré pour chaque citoyen,
Dont tu vois dans l'État nos âmes si jalouses,
S'il subsiste en sa force, ah ! c'est pour nos épouses !
Non, nous connaissons trop, nous gardons mieux vos droits,
Fondés sur la justice et le respect des lois ;
L'amour en est garant autant que l'honneur même.
Peut-on jamais vouloir asservir ce qu'on aime !

CLÉOFÉ.

Et tu feins avec moi ! je viens dans ces momens
Vers ces mêmes rochers d'entendre vos sermens.

TELL.

Que dis-tu ? Cléofé.

CLÉOFÉ.

Tu frémis, tu m'offenses;
Ah! cher Tell! avec moi bannis les défiances?
J'ai vu depuis un tems ton secret embarras,
Tu m'évitais en vain, j'observais tous tes pas;
Soigneux de te cacher d'une épouse qui t'aime,
Tu t'es enfin trahi par ta prudence même,
Eh! pouvais-tu tromper mes regards pénétrans?
Je déteste avec toi l'orgueil de nos tyrans;
A leur lâche fureur mon pays est en butte,
Nul ne fait dans Altdorff plus de vœux pour leur chute;
Mais quel est ton espoir? où vas-tu t'engager?
Ce perfide oppresseur dont tu veux nous venger,
D'infâmes surveillans infectant ce rivage,
Laisse-t-il contre lui quelque place au courage?
Je sais qu'un citoyen sous le joug d'un pervers,
Ose tout hasarder pour sortir de ses fers;
Mais tu vois de Gessler le pouvoir et la haine;
Ah! crains de resserrer encor plus notre chaine,
Et sans nous affranchir, sans sauver ton pays,
Crains de te perdre, toi, ton épouse et ton fils.

TELL.

C'est trop t'exagérer les maux que tu redoutes,
Tu ne les connais pas ces moyens dont tu doutes.

CLÉOFÉ.

Je sais que, pour compter sur un heureux succès,
Trop peu de citoyens secondent tes projets.

TELL.

Tandis que sous le joug qui l'accable et l'outrage,
La Suisse laisse encor abattre son courage,

Uri, Schwitz, Undervalt gardent avec fierté
Le profond sentiment de notre liberté ;
C'est aux cœurs indomptés, et tels que sont les nôtres,
C'est à nos trois cantons à réveiller les autres.
Nous n'exciterons point des esprits énervés,
Morts à la liberté dont on les a privés,
Insensibles au joug, et ne pouvant reprendre
Ou conserver le bien que l'on voudrait leur rendre.
Loin des troubles civils qui perdent les États,
Nous ne livrerons point de ces tristes combats
Où les concitoyens, les amis et les frères
Sont jetés au hasard dans des partis contraires,
Où, pour voir triompher un généreux dessein,
Dans un sang que l'on aime il faut plonger sa main ;
Ici, la même cause et nous arme et nous lie,
D'un côté, nos tyrans, de l'autre, la patrie ;
Et loin que nos combats doivent la déchirer,
C'est au bruit de nos coups qu'elle va respirer ;
Tu connais nos sermens, on vient, sois rassurée.
Renferme au moins la crainte où ton âme est livrée.

SCÈNE IV.

FURST, TELL, CLÉOFÉ.

FURST.

Ah ! savez-vous quel bruit se répand sourdement ?
Le gouverneur ici craint quelque mouvement ;
On dit que des complots pour prévenir les suites,
Il place autour d'Altdorff de nouveaux satellites,

Et

Et cachant le courroux dont il est transporté,
Pour tromper les esprits feint de s'être écarté.

TELL, *à part.*

Sachons quels sont ces bruits. Voyons ce qu'il faut faire,
Connaissons ce qu'il faut qu'on craigne ou qu'on espère.

CLÉOFÉ.

Tu viens de voir Melchtal ?

TELL.

Oui, connais ses malheurs :
Il vient venger un père et ses propres douleurs.

CLÉOFÉ.

Ah! tu me fais frémir : on peut le reconnaître ;
L'imprudent quelquefois peut nuire autant qu'un traître.
Que je crains l'amitié qui t'unit à Melchtal!

TELL.

Éloigne, Cléofé, ce présage fatal ;
Sortons, examinons; aux soldats qu'on rassemble,
Aux mesures qu'on prend, je vois que Gessler tremble ;
Il montrait une fausse et vaine fermeté,
Il craint dans tous les cœurs ce cri de liberté,
Il craint ce premier droit de ceux qu'on persécute,
Qui de la tyrannie amène enfin la chute.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

GESSLER, ULRIC.

ULRIC.

Oui, seigneur, c'est ici; c'est du moins vers ces lieux
Non loin de ce château, sous ces rocs sourcilleux,
Que ces mutins, dit-on, assidus à se rendre,
Ont paru s'assembler, s'entretenir, s'attendre,
Tantôt pendant le jour, et tantôt sur le soir :
Cet avis vous importe, et j'ai fait mon devoir.

GESSLER.

On aurait cette audace! une horde grossière,
Contre Gessler, ici, lever sa tête altière!
L'habitude des fers ne pourra donc agir!
Dans sa chaîne, toujours, je l'entendrai rugir.

ULRIC.

Vous connaissez, seigneur, quelle humeur inflexible
Rendit à vos bontés tout ce peuple insensible.
On les vit repousser votre bras protecteur;
Ce que votre bonté n'a pu sur leur hauteur,
Pensez-vous aujourd'hui que la rigueur le puisse?
Ils conservent l'espoir de révolter la Suisse;

Rien ne peut détacher leur esprit indompté
De ce fantôme vain qu'ils nomment liberté ;
Les murmures partout, les plaintes retentissent,
Et tous ces mécontens l'un par l'autre s'aigrissent.

GESSLER.

En discours impuissans laisse-les tout oser,
Se débattre en leurs fers.

ULRIC.

Ils peuvent les briser.

GESSLER.

Non : des plaintes, crois-moi, la frivole licence
Sert à donner le change à leur impatience ;
Ce peuple la soulage en croyant s'y livrer.
Quelque superbe espoir qui les puisse enivrer,
Dans ces âmes qu'au joug ma puissance accoutume,
S'il est quelque vigueur, la plainte la consume.
Ulric, non, ce n'est plus ce peuple de Gaulois,
Fier de son origine, et qu'on vit autrefois,
Dans la témérité de ses fougues guerrières,
Las d'habiter ses rocs, embraser ses chaumières,
Lui-même se forcer au-delà de ces monts
A chercher par le fer des pays plus féconds,
Et bravant des Romains la puissance suprême,
Jusqu'aux bords de la Saône attaquer César même.
Sous le joug féodal, tout ce peuple abattu,
A perdu dès long-tems son antique vertu,
Et de tant de vaillance, à lui-même funeste,
L'opiniâtreté, voilà ce qui lui reste.
Moi, loin de m'abaisser à craindre ces mutins,
J'amenerai le tems où ces esprits hautains,

Dont tu vois aujourd'hui la révolte et la haine,
Engourdis à la fin sous le poids de leur chaîne,
Ne la sentiront plus ; où ces deux mots, Ulric,
Patrie et liberté, ce double cri public,
Ne sera qu'un vain son chez ce peuple farouche,
Et ses destins passés une fable en sa bouche.

ULRIC.

Cependant ces cantons, de l'Autriche ennemis,
Lui résistent encor lorsque tout est soumis.

GESSLER.

On ne peut les gagner, il faut donc les réduire,
Puisqu'enfin autrement on ne peut les conduire;
Rodolph, par trop d'égards et par trop de bonté,
De loin ouvrit le champ à leur témérité,
Ce peuple, sous Rodolph qui sut mal le connaître,
Avait un protecteur au lieu d'avoir un maître,
Ils vivaient sous l'empire et non sous l'empereur.
Son fils de ces égards a reconnu l'erreur,
Son fils, moins indulgent et meilleur politique,
N'a point laissé plier son sceptre despotique,
Et, si de ce pays il m'a fait gouverneur,
Du rang qu'il m'a donné je soutiendrai l'honneur;
Pour réprimer ce peuple et son audace extrême,
J'irai plus loin encor qu'Albert n'irait lui-même.

ULRIC.

Et que résolvez-vous?

GESSLER.

D'armer, avec le tems,
Tous les autres cantons contre ces mécontens,
Et d'entraîner ainsi dans la chaîne commune,

Tout ce qui peut encor traverser ma fortune.
Je vais, en attendant, je vais plus que jamais
Resserrer dans leurs fers ces esprits inquiets;
Plus à mes lois, Ulric, ils veulent se soustraire,
Et plus je déploirai le pouvoir arbitraire;
Vouloir les gouverner sur un plan modéré,
C'est traiter avec eux, c'est régner à leur gré,
C'est conduire leurs pas dans la route éclairée,
Qu'avant nous leur raison leur a déjà montrée;
C'est d'elle, et non de nous qu'ils dépendent alors.
Que dis-je? leur laisser l'examen des ressorts,
Nous-mêmes, c'est sur nous tourner la dépendance,
Et s'il vient un moment où leur obéissance
Doit suivre aveuglément nos ordres absolus,
Trop faits à nous juger ils n'obéiront plus.
Notre conduite ainsi serait donc incertaine,
Nos ordres limités, notre autorité vaine;
Il faut, pour s'assurer de leur soumission,
S'asservir leur pensée, éteindre leur raison,
Et leur donnant des lois bizarres, inutiles,
Ne laisser que l'instinct à ces esprits serviles.
Peuple indocile et vain dont la témérité
Croit braver mes rigueurs comme il fit ma bonté,
Il n'est rien que Gessler n'entreprenne et n'invente
Pour vaincre en ces cantons cette humeur turbulente;
Je te gouvernerai seulement par l'effroi.
Le front dans la poussière et tremblant devant moi,
Sous mon joug, quel qu'il soit, il faut que tu fléchisses,
Et respectes de moi tout, jusqu'à mes caprices,
Et qu'enfin ton esprit, par la crainte dompté,
N'ose plus rien vouloir que par ma volonté.

SCÈNE II.

ULRIC, GESSLER, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Dans la place, seigneur, les murmures augmentent,
Et même en plus d'un lieu les révoltes fermentent;
Votre seule présence ici peut contenir
Tous ces audacieux qu'il vous faudrait punir,
Et lorsqu'ils vous verront.....

GESSLER.

Qu'entends-je?

L'OFFICIER.

Le tems presse,
Le désordre est partout: si vous voulez qu'il cesse,
Venez: plus d'une fois dans ses transports jaloux,
Ce peuple tout-à-coup se calma devant vous.
Paraissez à leurs yeux.

GESSLER.

Les mutins! ma présence.....
Non, c'est trop honorer leur aveugle insolence,
Ce peuple me croit-il fait pour le redouter?
C'est par le mépris seul que je dois le dompter.
Tiens, de la liberté tel fut jadis l'emblème,
J'en veux faire un trophée au despotisme même.

(*Il donne son chapeau à l'officier.*)

Je prétends que ce peuple, asservi sous ma loi,
Rende à ce signe vain le même honneur qu'à moi.

Qu'on l'attache à l'instant au milieu de la place,
Que sans lui rendre hommage aucun mortel n'y passe.
Prends ma garde, parais devant ces mécontens,
Et reviens m'informer du succès que j'attends.

SCÈNE III.

GESSLER, ULRIC.

GESSLER.

Va, de l'autorité tout acte despotique
Est dans d'habiles mains un ressort politique;
On a trop condamné l'affront dont au sénat,
Un empereur altier couvrit le consulat,
Et tous ces autres traits de libre fantaisie
Que se permit des grands la puissance hardie.
Qu'importe le moyen ou le signe employé,
Pourvu que sous la loi le peuple soit ployé!
Pour frapper les esprits faut-il donc tant d'étude?
Les signes ont toujours conduit la multitude,
Et pour être reçus, pour être respectés,
Il suffit qu'au hasard ils lui soient présentés.
L'on attache l'idée et l'on obtient l'hommage;
Ce qu'inventa l'orgueil se soutient par l'usage:
Le signe que je donne aura plus d'un effet;
En façonnant au joug tout ce peuple inquiet,
Il fait des factions sortir les étincelles,
Il me sert de lumière et de piége aux rebelles.
Mais je vois un mortel s'avancer vers ces lieux;
Ce simple vêtement me déguise à ses yeux;

Vers ces rocs écartés tu m'as dit qu'on s'assemble.
Je veux l'entretenir ; si c'est un d'eux, qu'il tremble.
Toi, sans trop t'éloigner, Ulric, retire-toi,
Sois prêt, au moindre mot, à revoler vers moi.

SCÈNE IV.

MELCHTAL, GESSLER.

MELCHTAL.

Aucun de mes amis ne se présente encore,
Qui peut les arrêter ?

GESSLER.

Il hésite, il ignore
Qui je suis.... Avançons..... Instruisez-moi, sait-on
Quels nouveaux mouvemens ont troublé ce canton ?
Que dit-on de Gessler ?

MELCHTAL.

Gessler ! hé ! que vous dire !
On sait que sous Gessler..... Je ne puis vous instruire.
Ce peuple voit assez qu'il n'est pas de repos,
Et sous de dures lois n'augure que des maux.

GESSLER.

Il se plaint justement du destin qui l'accable ;
Mais enfin ce Gessler est-il le seul coupable ?
Il n'est que l'instrument dont l'empereur se sert ;
Hé ! n'a-t-on pas surtout à se plaindre d'Albert ?

MELCHTAL.

Albert est excusable : au fond de ses provinces,
Albert ne voit pas tout, c'est le malheur des princes.

GESSLER.

Oui, sans doute, je sais qu'il est des mécontens,
Et leur parti, dit-on, s'est formé dès long-tems.

MELCHTAL.

Il n'est point de partis, et même il n'en peut être;
Le murmure commun s'est assez fait connaître :
Partout le joug public pèse d'un poids égal;
Mais que peut la vertu dans le sort général ?
Le ciel qui voit nos maux, qui les permet encore,
Leur a marqué sans doute un terme que j'ïgnore.

GESSLER.

Ce peuple est opprimé, j'en conviens avec vous;
Mais on lui promettait un traitement plus doux,
Que n'attend-il encor l'effet de ces promesses.....

MELCHTAL.

Hé ! ce sont ces faveurs, ces perfides caresses,
Qui, plus que la menace, ont aigri les esprits :
C'est à la violence ajouter le mépris,
Que d'oser, chez un peuble aussi libre que brave,
Forcer la volonté d'être elle-même esclave :
Mais en vain aux esprits on crut donner ce pli,
Ce peuple aime mieux être opprimé qu'avili.

GESSLER.

Qu'il s'étonne donc moins que la rigueur agisse.

MELCHTAL.

Et Gessler de se voir si haï dans la Suisse.

GESSLER.

Haï !

MELCHTAL.

C'en est assez, rompons cet entretien.
Vous servez les tyrans, je cherche un citoyen.

GESSLER.

Arrête!

MELCHTAL.

Hé! de quel droit?

GESSLER.

Arrête, téméraire!

MELCHTAL.

Eh quoi! du gouverneur serais-tu l'émissaire?

GESSLER.

Tu vois Gessler lui-même.

MELCHTAL.

O surprise, ô fureur!

GESSLER.

Gardes, qu'on le saisisse.

MELCHTAL.

O trop fatale erreur!

SCÈNE V.

ULRIC, MELCHTAL, GESSLER, GARDES.

ULRIC.

Seigneur, j'accours vers vous.

MELCHTAL.

C'est toi, vil satellite!
Toi que je combattis et que je mis en fuite.

GESSLER.

Toi, rebelle!

MELCHTAL.

Et mon cœur n'en a rien pressenti!
Ma haine, à ton aspect, ne m'a point averti!
Le ciel qui veut ma perte, et qui veut mon outrage,
En t'offrant à mes yeux, te cachait à ma rage;
Absent d'un père, hélas! sans prévoir ta fureur,
Si près de toi, tyran, sans te percer le cœur,
Inhabile à venger la tête la plus chère,
Deux fois mon mauvais sort m'a fait trahir mon père.

GESSLER.

Ton châtiment est prêt, mortel audacieux:
Depuis quand bravais-tu ma présence en ces lieux?

MELCHTAL.

Tu peux juger du tems, puisque tu vis encore,
Puisque j'ai pu parler au monstre que j'abhorre.

GESSLER.

Allez, et dans la tour qu'on entraîne ses pas.

MELCHTAL.

Va, lâche, va, poursuis, comble tes attentats!
Cet horrible moment me livre à ta vengeance,
J'ai laissé sous tes coups mon père sans défense;
Punis-moi des malheurs où je suis parvenu,
Mais punis-moi surtout de t'avoir méconnu.

SCÈNE VI.

GESSLER, ULRIC.

GESSLER.

Ce rebelle en ces lieux ! avoir eu l'insolence
Seulement d'y paraître après sa résistance ;
Mais le sort me le livre. Et depuis quand crois-tu
Que dans les murs d'Altdorff ce Melchtal ait paru ?

ULRIC.

Depuis qu'il aura su le supplice d'un père,
Sans doute ; mais j'ignore.....

GESSLER.

Et cet arrêt sévère
N'a point intimidé ce jeune audacieux ;
Un aveugle courroux l'attirait dans ces lieux :
Je connais son dessein, il suffit, point de grâce.
Mais dans la place, Ulric, dis-moi ce qui se passe ;
N'est-il point de tumulte ? Ai-je enfin d'un coup-d'œil,
De ce peuple à mes pieds fait tomber tout l'orgueil.

ULRIC.

Jusqu'ici sous vos lois on fléchit dans la place,
Nul encor de Gessler ne brave la menace;
Et leur soumission.....

GESSLER.

Je te l'avais bien dit :
Va, c'est ainsi, crois-moi, que le peuple est conduit,
C'est par sa propre main qu'on lui forge sa chaîne ;
Qu'importe des esprits le murmure ou la haine,

Le coursier obéit à la plus faible main,
Il ignore sa force, et c'est son premier frein.

(*Apercevant dans les rochers Tell et ses amis.*)

Citoyens de la Suisse, êtes-vous des rebelles,
Tremblez, je punirais vos trames criminelles;
Un de vous est déjà par mon ordre arrêté,
Malheur à qui résiste à mon autorité.

SCÈNE VII.

TELL, WERNER.

TELL.

O comble de l'audace et de la tyrannie!
O jour de la bassesse et de l'ignominie!
Dieu! devant quel objet ce peuple est prosterné!
Quoi! c'est peu de gémir à son joug enchaîné,
Il baise encor la main de celui qui l'insulte;
Le despotisme exige, et peut trouver un culte!
Ah! cet opprobre insigne, et qui scelle nos fers,
Passe tous les affronts que ce peuple a soufferts;
Est-ce là ce canton libre, exempt de faiblesses,
Qui brava les tyrans jusques dans leurs caresses;
L'offre de la faveur n'avait pu l'ébranler,
La menace l'étonne, et je le vois trembler.

SCÈNE VIII.

FURST, TELL, WERNER.

TELL.

Vous voyez, mes amis, quel est notre esclavage,
L'oppression partout chaque jour nous outrage.

FURST.

Ah! nous perdons Melchtal, il vient d'être arrêté.

TELL.

Lui! Melchtal; hé comment? quelle fatalité?

WERNER.

De Gessler il a dû redouter la colère.
Gessler sur les chemins eut plus d'un émissaire
Dont la fureur vénale et les yeux ennemis,
Après le père encor auront cherché le fils.

TELL.

Et nous pouvons souffrir un tyran si farouche!
Et sur de tels forfaits que ce soleil se couche!
Ce moment nous flétrit; la perte de Melchtal,
De notre liberté doit être le signal.

FURST.

Ah! tu ne peux douter que mon cœur ne partage
Ton indignation à ce nouvel outrage;
Mais dans les grands desseins où tous nous avons part,
Donner trop au courroux, c'est donner au hasard.
Devant tous les châteaux que nous devons surprendre,

Et nous et nos amis nous ne pourrions nous rendre,
N'attaquer aujourd'hui que Sarn et Rotzemberg,
Ce serait avertir le cruel Landenberg,
Cet autre affreux tyran dont les mains vengeresses
Auraient bientôt muni les autres forteresses.
Amis, pour le succès de nos communs efforts,
Il faut en même tems attaquer tous les forts.
L'avis est en secret donné dans les campagnes,
Que dès que l'on verra sur le haut des montagnes
Briller de loin en loin des fanaux allumés,
Ce sera le signal aux citoyens armés;
Mais pour premier fanal, dans la Suisse avertie,
Que cette tour par nous de feux soit investie,
Et que sur ses débris il s'élève un autel
Pour attester nos coups et la faveur du ciel.

TELL.

Hâtons-nous : fais marcher sous de différens guides
Vers les divers châteaux nos amis intrépides,
Tandis que sur le lac, je vais, avec Werner,
Attaquer dans la nuit le château de Gessler;
Et si, par d'heureux coups, dignes de nos ancêtres,
De ces différens forts nous nous rendons les maîtres,
Bornons-là nos exploits; sachons être assez grands
Pour ne pas nous souiller du sang de nos tyrans:
Et les traînant au loin jusque sur nos frontières
Marquons-leur ces rochers et ces monts pour barrières.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

GESSLER, ULRIC.

GESSLER.

Quoi ! c'est peu que Melchtal s'expose à ma fureur,
Ses fers n'ont point ici répandu la terreur :
Il semble qu'il excite un autre téméraire,
Dans le même moment, à braver ma colère ;
Malgré l'ordre absolu dans la place donné,
Un seul debout, Ulric, quand tout est prosterné !
Signaler en public son imprudente audace,
Enseigner la révolte en bravant ma menace.

ULRIC.

Seigneur, par votre garde il vient d'être arrêté :
Il va, chargé de fers, vous être présenté.

GESSLER.

Hé, quel est ce mortel ?

ULRIC.

Sa fortune est obscure,
Sa force est le seul bien qu'il tient de la nature ;
C'est un de ces humains qui, courbés dans leurs champs,
De la terre avec peine arrachent les présens ;

Mais

Mais dans son sort obscur, seigneur, dans sa bassesse,
Il s'est fait remarquer long-tems par son adresse;
Une flèche, dit-on, sous son coup-d'œil certain,
Frappa toujours le but au sortir de sa main.

GESSLER.

Et, lorsqu'on l'a saisi pour venger mon injure,
Tu n'as point, dans le peuple, entendu de murmure?

ULRIC.

D'un desir curieux tout le peuple agité,
En tumulte a couru, le voyant arrêté.
Ils murmuraient, seigneur; mais pour sa délivrance
On n'ose rien tenter, au moins en apparence;
Nul ne s'est déclaré pour lui servir d'appui.
Au milieu de ce peuple en foule autour de lui,
Le prisonnier marchait, sans que sur son visage
On vît du repentir le moindre témoignage;
Je ne sais quoi d'altier paraissait dans ses yeux.
C'est l'un, n'en doutez point, de ces séditieux,
Qui, troublant en secret ce canton par leur plainte,
A votre autorité voudraient porter atteinte.

GESSLER.

Qu'on amène Melchtal: je veux le confronter
Devant l'audacieux que l'on vient d'arrêter;
Un doux pressentiment, qui flatte ma vengeance,
Me dit qu'avec Melchtal il est d'intelligence;
Mais n'eût-il point de part aux troubles des cantons,
M'avoir désobéi, voilà ses trahisons.
Tant d'audace à mes yeux le rend assez coupable;
Lui-même, des complots il sera responsable.

SCÈNE II.

TELL *enchaîné*, GESSLER.

GESSLER.

Approche, vil mortel; quelle témérité
Te révolte aujourd'hui contre ma volonté?
Quel es-tu, pour m'oser refuser ton hommage?

TELL.

Un citoyen, Gessler, lassé de l'esclavage.

GESSLER.

Frémis, audacieux, Gessler s'est déclaré;
Sous le signe qu'il donne il veut être honoré.

TELL.

Honoré! de quel droit parmi nous veux-tu l'être?
Eh quoi! dans Albert même avons-nous donc un maître?
Et s'il dût t'envoyer, si tu fus revêtu
De son autorité, quel usage en fais-tu?

GESSLER.

Méconnaître mes lois et braver ma puissance!

TELL.

Te jouer jusques-là de notre obéissance!

GESSLER.

Est-ce à toi d'en juger? C'est à toi d'obéir.

TELL.

C'est à toi de tout craindre en te faisant haïr.
La Suisse est sous le joug: mais pour être asservie,
Pour être aux fers, crois-tu qu'elle y soit endormie?

GESSLER.

Tu troublais ce canton.

TELL.

Toi seul tu l'as troublé
En assujétissant tout ce peuple accablé,
En ajoutant aux maux que font tes injustices,
Tant de bizarres lois qu'inventent tes caprices.

GESSLER.

Mortel opiniâtre, aveugle en ta hauteur,
Eh! que t'en coûtait-il pour obéir?

TELL.

L'honneur.
Quelle loi peut jamais paraître indifférente,
Dès qu'on voit le dessein de la rendre insultante?
Quels sont les gens de cœur, au courage nourris,
Dont le sang ne s'enflamme aux marques du mépris?
Et c'est un peuple entier, né pour l'indépendance,
Dont tu peux à ce point tenter la patience,
Qu'à tant d'indignités tu crois accoutumer!
Est-ce trop peu pour toi que d'oser l'opprimer?
Songes-y bien, Gessler, rien n'est long-tems extrême:
L'arc qu'on tient trop tendu se brise de lui-même,
Et lorsqu'à cet excès l'esclavage est monté,
L'esclavage, crois-moi, touche à la liberté.

GESSLER.

Rebelle! j'ai souffert trop long-tems ton audace;
Au lieu de m'implorer, de demander ta grâce,
D'aller la mériter en remplissant ma loi,
En saluant l'image où j'ai voulu....

*

TELL.

Qui ? moi ?

Moi ! j'irais réparer l'outrage chimérique
Que croit avoir reçu ton orgueil despotique !
J'irais me démentir ! méprisable à la fois,
De braver en un jour et de suivre tes lois !
Ne crois pas à ce point abaisser mon courage.
En refusant, Gessler, de te rendre l'hommage
Que tu viens d'exiger de ce peuple avili,
J'ai soutenu nos droits qu'il mettait en oubli ;
J'ai vengé mon pays des jeux de ton caprice,
J'ai montré que l'honneur est encor dans la Suisse.
Nous avons trop long-tems souffert de tes dédains,
Et je perdrais ici des reproches trop vains ;
Mais si ce jour eût vu commencer nos outrages,
Je te dirais : Gessler, vois mieux tes avantages,
Connais un autre orgueil et plus noble et plus grand,
Renonce le premier aux respects qu'on te rend,
Et songe, en rougissant de la honte où nous sommes,
Que ce n'est pas ainsi qu'on commande à des hommes.

SCÈNE III.

GESSLER, ULRIC, TELL, MELCHTAL, *enchaîné*.

GESSLER.

Hé bien, Ulric ?

ULRIC.

Seigneur, amené dans ces lieux,
Melchtal vient sur mes pas.

GESSLER.

Avance, malheureux.

MELCHTAL, *voyant Tell.*

Ah ! ciel !

GESSLER, *s'apercevant de la surprise de Melchtal.*

Tu le connais ?

MELCHTAL.

Pour un cœur magnanime ;
Penses-tu, dussé-je être avec lui ta victime,
Que dans ses sentimens, Melchtal mal affermi,
Lâchement devant toi reniât son ami ?
Je puis être étonné, mais de son infortune,
Mais de nous voir chargés d'une chaîne commune.

GESSLER, *à Melchtal.*

Tu quittais Undervalt pour le chercher ici ;
Traîtres, de vos desseins c'est m'avoir éclairci.

MELCHTAL.

Je quittais mon canton. Eh ! pouvais-je, barbare,
Quand d'un père immolé ta fureur me sépare,
Pouvais-je demeurer aux lieux où ton courroux
Lui porta, loin de moi, de si funestes coups ?
Je vins ici répandre, en cet excès d'injure,
Au sein de l'amitié les pleurs de la nature ;
Mais je ne croyais pas, en m'approchant de lui,
Respirer avec toi le même air aujourd'hui.
Après m'avoir puni sur mon malheureux père,
Venge-toi sur moi-même, assouvis ta colère ;
Mais lorsque ton courroux se sera satisfait,
Tu perdras ta vengeance, et tu n'auras rien fait ;
Et si tu crois devoir ordonner nos supplices,
Punis les trois cantons, tous trois sont nos complices.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, CLÉOFÉ, SON FILS.

CLÉOFÉ.

Je veux voir mon époux : vous m'arrêtez en vain.
Ah ! Gessler ! ah ! cruel ! hé, quel est ton dessein ?
Un salut refusé, le fût-il à vous-même,
Doit-il nous attirer cette rigueur extrême ?
J'amène ici mon fils ; ah ! seigneur, voulez-vous
Le séparer d'un père, et moi de mon époux ?
Si votre cœur est sourd à ma faible prière,
Que mon fils, qu'un enfant calme votre colère ;
Ses pleurs et son effroi, voilà tout notre appui.
Qui peut parler pour nous plus puissamment que lui ?
Vous l'observez, seigneur ; ah ! sans doute à sa vue,
D'une tendre pitié votre âme s'est émue !
Je vois sur votre front quelque sérénité ;
Achevez de calmer mon cœur trop agité !
Mon fils, rends grâce au ciel ; il inspirait ta mère,
Elle t'amène ici pour délivrer ton père.
Vous êtes père aussi ; sentez un nom si doux,
Peut-il, en autrui même, être étranger pour vous ?

TELL.

Arrête, Cléofé ; dans tes vives alarmes,
Quelle main cherches-tu pour essuyer tes larmes,
Melchtal est devant toi, peux-tu donc recourir
Au bourreau de son père, et croire l'attendrir ?....
Qu'ordonnes-tu, barbare ?

GESSLER

Au milieu de la place,

Je devais par ta mort châtier ton audace,
Je change de pensée. Ecoute: tu te plains
Que j'asservis la Suisse à mes caprices vains:
Mais enfin, cette loi que toi seul viens d'enfreindre,
Qu'il fallait respecter, qu'au moins il fallait craindre,
Arbitraire peut-être, absurde si tu veux,
N'avait rien de pénible et rien de dangereux;
C'était l'ordre d'un jour, c'était la loi commune;
Tu la braves: eh bien, je vais t'en prescrire une,
Arbitraire de même et plus dure pour toi,
Qui sera ton supplice au moins par ton effroi.
On dit que par ta main une flèche lancée
Vole aisément au but où tu l'as adressée;
Pour te punir, pour mettre à la révolte un frein,
De ton adresse ici dépendra ton destin:
Voilà ton fils; je veux qu'une pomme à ma vue
Sur sa tête à l'instant par toi soit abattue.
Qu'on entoure son fils, gardes, répondez-m'en.

CLÉOFÉ.

Qu'entends-je?

MELCHTAL.

O perfidie!

TELL.

Oses-tu bien, tyran?

MELCHTAL, *rapidement.*

Barbare! quoi! partout tu poursuis la faiblesse!
Ces deux âges sacrés, l'enfance et la vieillesse,
Tout ce qui peut fléchir même la cruauté,
N'est qu'un attrait de plus pour ta férocité!

GESSLER.

Songe à remplir mon ordre.

TELL.

Ah ! plutôt prends ma vie.

CLÉOFÉ.

Ta rage dans mon sang pourrait être assouvie !

TELL.

J'exposerais mon fils à périr par ma main !

GESSLER.

Obéis, ou ton sang.....

TELL.

Frappe donc, inhumain.
Arrache-moi ce cœur tendre, mais intrépide,
Qui se jette entre un fils et ta haine homicide,
Ce cœur que ta barbare et lâche invention,
Fait palpiter d'horreur et d'indignation :
Peux-tu bien te flatter qu'un père ici partage
Contre son propre sang tout l'excès de ta rage ?
Peux-tu, lui prescrivant une exécrable loi,
Tyran, le croire encor plus féroce que toi ?

GESSLER.

Vainement pour ton fils ta tendresse compose,
Ne crois pas te soustraire à la loi que j'impose;
Je t'ai donné mon ordre, on ne peut l'éluder;
Je veux être obéi, mourir n'est pas céder.
En remplissant ma loi, la fortune ou l'adresse
Est la ressource encor que ma bonté te laisse.
Tu peux me satisfaire et conserver ton fils;
Mais si ton cœur s'obstine, et si tu n'obéis,
Tu péris pour ton fils, mais sa mort est certaine,
Je l'immole avec toi.

TELL.

Quelle rage inhumaine !

CLÉOFÉ.

Ah ! n'impute, cher Tell, tous nos malheurs qu'à moi.
C'est moi qui t'ai perdu par trop d'amour pour toi.
Quoi, Gessler ! quoi ! j'amène un fils en ta présence,
Fondant sur ma démarche un reste d'espérance !
Séparé de son père, un enfant dans les pleurs,
Pour fléchir ton courroux se joint à mes douleurs ;
Je crois même te voir, en observant ses charmes,
Tout prêt à te laisser désarmer par ses larmes :
Et c'est à son aspect, si propre à t'émouvoir,
Que tu formes, cruel, le dessein le plus noir,
Celui de tourmenter avec tant de furie,
Dans l'objet le plus cher ceux dont il tient la vie !
Trois victimes pour une ! et c'est moi, justes dieux !
Qui t'aurai suggéré ce projet monstrueux !
Je suis innocemment complice de ton crime,
Et je t'aurai moi-même amené ta victime !
Il est un dieu vengeur : il ne souffrira pas
Que du sang de mon fils je marque ici mes pas,
Ni que tant de forfaits s'amassent sur sa tête.
Il en est qu'il permet il en est qu'il arrête.
Prends garde : tu te fais un jeu lâche et cruel
D'enfoncer le poignard dans ce cœur maternel ;
Tu jouis, inhumain, du tourment que j'endure ;
Mais il n'est point de cœurs liés par la nature,
Point de cœurs généreux, et faits pour la sentir,
Où mes douloureux cris ne doivent retentir.
Chaque mère, témoin de ta rage effrénée,
Craignant de ta fureur la même destinée,

Me servant contre toi de juge et de soutien,
En t'arrachant mon fils, croira sauver le sien.

GESSLER.

Allez; c'est trop tarder à punir leur audace,
Que leur fils à l'instant soit conduit dans la place.

CLÉOFÉ, *se jetant sur son fils, qu'elle arrache des mains des soldats.*

Il n'ira point; cruels, respectez mon effroi,
Mes larmes, mon amour, l'appui que je lui dois;
Respectez et mon fils, et sa mère enhardie.
Tant qu'un reste du sang qui lui donna la vie,
Animera ce cœur, ce cœur désespéré,
Je sauverai mon fils, ou je le défendrai;
Ce sein qui l'a nourri, lui servira d'asile.

GESSLER.

C'est trop de résistance; obéissez, soldats;
Qu'elle rende son fils, ou frapez-le en ses bras.

(*Les soldats arrachent l'enfant; Cléofé court après eux en criant.*)

SCÈNE V.

GESSLER, MELCHTAL, TELL.

TELL, *au désespoir.*

Eh bien! tu me réduis, par ta loi sanguinaire,
Au plus horrible état où fut jamais un père;
Je ne puis éviter ton féroce courroux,
Et, même en te cédant, je reste sous tes coups;
Mais j'atteste à tes yeux, j'atteste à ma patrie,
Témoin de ma douleur et de ta barbarie,

Que si mon fils périt dans un si grand danger,
Ce sang qui m'est si cher..... le ciel doit le venger.
Oui, je me flatte encor que tant de violences,
Des familles partout vont armer les vengeances!
Et qu'enfin mon pays, purgé de tes forfaits,
Du joug de tes pareils sera libre à jamais.

SCÈNE VI.

GESSLER, ULRIC, MELCHTAL, GARDES.

GESSLER.

Toi, dans la place, Ulric, fais garder chaque issue;
Jusques dans ses foyers, sans le perdre de vue,
Soldats, vous le suivrez, vous savez son arrêt;
Que Tell cherche une flèche, un arc; que tout soit prêt.
Qu'on emmène Melchtal,

MELCHTAL.

Grand dieu, dieu tutélaire,
Confonds cet inhumain; venge et protège un père!

SCÈNE VII.

GESSLER, ULRIC.

ULRIC.

Dans la place peut-être est-ce trop hazarder:
Cette enceinte est, seigneur, plus facile à garder.

GESSLER, *après un silence.*

Oui: Tell formait ici des trames criminelles,
C'est ici qu'il en faut imposer aux rebelles.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

CLÉOFÉ, *désespérée*, UNE AMIE.

CLÉOFÉ.

Que devient-il ? où suis-je ? où vais-je ? les cruels !
Où porter ma douleur et mon trouble mortels ?

L'AMIE.

Hélas ! dans les tourmens où vous jette la crainte,
Que venez-vous chercher dans cette triste enceinte ?

CLÉOFÉ.

Comme ils l'ont entraîné tout palpitant d'effroi,
Dans les pleurs, dans les cris, les bras tendus vers moi !
Comme avec violence ils m'en ont séparée !
Au farouche soldat son enfance est livrée.
Au palais de Gessler déjà Tell amené
Va venir en ce lieu remplir l'ordre donné ;
Ordre affreux ! loi de sang ! cruauté réfléchie
Que n'inventerait point l'enfer dans sa furie.

L'AMIE.

Peut-être que Gessler dans un premier courroux,
N'a voulu, Cléofé, qu'éprouver votre époux ;
Et qu'à suivre sa loi voyant qu'il se dispose,
Il borne sa vengeance aux terreurs qu'il vous cause.

CLÉOFÉ.

Ah ! que tu connais mal ce despote hautain !
Il est trop inflexible, il est trop inhumain.

L'AMIE.

Hé ! vous-même, de Tell songez qu'elle est l'adresse :
Il saura conserver l'objet de sa tendresse.
Forcé par un barbare, il cède à son pouvoir,
Il remplira son ordre et non pas son espoir.

CLÉOFÉ.

Ah ! je n'en aurais qu'un, mais je n'ose le prendre ;
Ce seroit que ce peuple ici vint nous défendre ;
Mais tu vois, comme moi, qu'un tyran soupçonneux
Aura craint dans la place un concours trop nombreux.
Exprès il a changé le lieu de mon supplice,
Pour suivre sans danger son barbare caprice ;
Ce peuple est à sa porte, il attend ces horreurs ....
Vois quelle impression font sur lui mes malleurs.
Prends pitié de mes maux, si tu m'aimes, de grace...
Je ne respire point .... sache ce qui se passe ;
Mêle-toi dans la foule, écoute tous les bruits,
Vois si je puis sortir de l'état où je suis !

(*l'amie sort.*)

Ah, barbare Gessler ! ah, mère infortunée !
Gage trop malheureux d'un si cher hymenée !
O mon fils ! quand je cours à ton père opprimé,
Je vois contre tes jours un scélérat armé :
Je souffrais comme épouse, et tremble comme mère ;
Je n'ai fait que changer de crainte et de misère ;
Faudra-t-il voir mon fils atteint d'un fer mortel,
Sanglant et déchiré .... cher et malheureux Tell !
Dans tout autre malheur je calmerais ta peine :

Mais comment supporter ta douleur et la mienne ?
Il te manquait l'excès de ces atrocités,
Tyran, pour couronner toutes tes cruautés
Et le peuple l'endure, et leur regard stupide,
Va se repaître ici des fureurs d'un perfide ;
Les angoisses de Tell, les dangers d'un enfant,
Mes maux être un spectacle! effroyable tourment!

SCÈNE II.

CLÉOFÉ, UNE AMIE DE CLÉOFÉ.

CLÉOFÉ

Parle, que fait mon fils ? Ces momens sont horribles.

L'AMIE.

Je n'ai vu que des cœurs à vos périls sensibles ;
On attend, on murmure, on plaint Tell, on vous plaint;
On déteste Gessler, on espere et l'on craint.
Le peuple sur ce monstre appellant la vengeance,
Demande que du ciel la suprême puissance
Daigne de votre époux guider l'œil et la main.
Ah ! si Tell .... dans ses yeux on a lu ce dessein ;
Oui, s'il pouvait lancer d'une main assurée
Au cœur de ce barbare une flèche acérée,
Sans doute avec transport on verrait Tell vengé;
Mais de trop de regards il se voit assiégé,
Et Gessler qu'environne une garde nombreuse
Est à l'abri des coups d'une main courageuse.
On dit que votre fils, à la frayeur livré,
En revoyant son pere, a paru rassuré,
Qu'il lui tendait les bras, lui demandait sa mère ;
Vous cherchait au milieu d'une foule étrangère ;

Que Tell le consolait dans ce cruel assaut,
Et lui donnait l'espoir de vous revoir bientôt,
Le serrant dans ses bras, et malgré tant d'allarmes —
Se contraignant lui-même et retenant ses larmes.
Mais Gessler et sa garde avancent vers ces lieux,
Tout le peuple suit Tell à pas tumultueux;
Vous ne pourriez jamais soutenir ce spectacle,
Et vos cris n'y mettraient qu'un inutile obstacle:
Fuyez, épargnez-vous des tourmens infinis.

CLÉOFÉ.

Qui, moi! dans ces momens abandonner mon fils!

L'AMIE.

On vous arrachera de ces lieux.

CLÉOFÉ.

Je suis mère,
Je recevrai pour lui la flèche meurtrière.

L'AMIE.

Venez, à trop d'horreur, vos sens seraient livrés;
Souffrez qu'on vous entraîne, et sur-tout espérez.

CLÉOFÉ.

Ah! si mon fils périt, c'est le jour qu'on m'arrache.

SCÈNE III.

GESSLER, TELL, SON FILS, GARDES, PEUPLE.

GESSLER.

Soldats, prenez l'enfant: qu'à cet arbre on l'attache.

TELL.

Ah! dans son jeune cœur c'est porter trop d'effroi;
Barbares, à mes mains laissez ce triste emploi.
Hélas! je veux d'un fils dissiper les alarmes,

Et j'ai peine moi-même à retenir mes larmes;
Mon fils, laisse attacher ce bandeau sur tes yeux,
Ton père ne veut rien qui te soit dangereux;
Je ne te quitte point mon cher fils, sois tranquille.
Je t'aime, ne crains rien, sois sur-tout immobile;
Du moindre mouvement, te dis-je, garde-toi,
Je t'en conjure ici pour toi-même et pour moi:
Je vais dans un moment te détacher moi même.

GESSLER.

Hâte-toi d'accomplir ma volonté suprême:
D'ici, séditieux, c'est à toi d'adresser
Au but que sur son front cette main va placer.

TELL, *à l'autre extrémité du Théâtre.*

Dieu protecteur! tu vois au bord de quel abîme,
Gessler met avec moi cette tendre victime.
Veille du haut des cieux sur ses jours innocens.
Sauve-le de son père, ainsi que des tyrans.
Mon bras va triompher, si le tien le dirige;
Et pour sauver mon fils, tu me dois un prodige.

(*Il tire la flèche à genoux, abat la pomme de pin, se relève et retombe comme evanoui contre un rocher.*)

PEUPLE.

Vive Tell! Vive Tell!

SCÈNE VI.

CLÉOFÉ, GESSLER, TELL, SON FILS, GARDES, PEUPLE, L'AMIE DE CLÉOFÉ.

L'AMIE, *entrant avec Cléofé.*

Entendez-vous ces cris!
Ah! vivez, Cléofé, Tell vous rend votre fils.

CLÉOFÉ.

Il vit, Ciel! est-il vrai! je succombe à ma joie.

GESSLER.

Tell triomphe: mon cœur à la rage est en proie.

CLÉOFÉ.

O mon fils ! ô cher Tell !

TELL.

Je le mets dans tes bras.

Cours, et loin d'un tyran, précipite tes pas.

GESSLER, *arrêtant Tell.*

Demeure.

SCENE V.

GESSLER, TELL, GARDES.

TELL.

Près de toi quel ordre encor m'enchaîne ?
Laisse-moi respirer de cette horrible scène.
Laisse sécher les pleurs qu'elle m'a fait verser,
Te montrer à mes yeux, c'est la recommencer.

GESSLER.

Tu savais de Gessler quelle était la menace,
Tu savais à quel sort t'exposait ton audace ;
J'ai fait ton châtiment seulement d'un danger,
Songe que d'autres coups auraint dû me venger,
Et pour les jours d'un fils, quand tu cesses de craindre,
Lorsque tu l'as sauvé, cesse enfin de te plaindre.

TELL.

Oui, oui, je l'ai sauvé, j'étais sûr de ma main ;
Crois-tu, si du succès je n'eusse été certain,
Que je t'eusse obéi, barbare ? Ah ciel ! insulte,
Insulte à ma tendresse, à mes sens en tumulte ;
Mets ton indigne joie à retourner, cruel,
Le trait encor resté dans ce sein paternel ;

Tigre qui de mon sang brûlais de te repaître,
Assassin de mon fils autant que tu peux l'être,
Ta fureur espérait qu'un coup d'œil incertain,
Que la nature même égarerait ma main :
Le ciel n'a pas voulu que mon fils fût ta proie,
Le ciel voulut t'ôter cette barbare joie ;
Mais mon cœur s'en est-il senti moins tourmenter ?
Etait-ce moins un prix horrible à remporter ?
As-tu moins mérité, par un si noir caprice,
Que tout ce qui respire avec moi te maudisse ?
On a vu des tyrans, dans un premier transport,
Donner à l'innocence ou des fers ou la mort,
Et ce prompt mouvement de leur fureur extrême,
Pouvait servir d'excuse à leur cruauté même ;
Mais calculer ses coups, mais porter dans un cœur
L'image du danger, pire que le malheur ;
Lui faire ainsi souffrir tous les maux qu'il redoute ;
De ce poison mortel l'abreuver goutte à goutte,
C'est un art d'opprimer inconnu jusqu'à toi.

GESSLER.

A toi qui me bravais, dont la témérité.....
Est-ce là ton attente ? est-ce là ma promesse !

TELL.

Quel est ce nouveau trait de ta scélératesse,
Perfide ? Quels sont donc ces indignes détours ?
Que prétends-tu ?

GESSLER.

D'un fils tu conserves les jours,
Je veux bien t'épargner pour prix de ton adresse :
Tu m'outrageas, tu vis après ta hardiesse,
Rends grace à ma clémence.

TELL.

Ô sort! ô vœux trahis!

GESSLER.

Mais quelle flèche encor vois-je sous tes habits?
Traître, tu la cachais; qu'en prétendais-tu faire?

TELL.

Ce que j'en aurais fait!

GESSLER.

Oui; réponds, téméraire,
Pour qui la gardais-tu?

TELL.

Pour toi-même, inhumain:
Si mon fils eût péri je t'en perçais le sein;
Et de son meurtrier punissant la furie,
J'eusse encor d'un tyran délivré ma patrie.

GESSLER.

Qu'on le charge de fers, qu'on l'ôte de mes yeux:
Allez, délivrez-moi de cet audacieux.
J'ordonnerai bientôt le châtiment du traître;
Il servira d'exemple.

TELL, *à part.*

Et d'époque peut-être.

*

SCÈNE V.

GESSLER, ULRIC.

GESSLER.

Un tel excès d'audace en un rang aussi bas !

ULRIC.

Il est de ces mortels dans les plus vils états,
De ces séditieux aigris par leur bassesse,
Qui, pour se distinguer, n'ont que la hardiesse ;
Plus leur sort est obscur, plus leur rang est abject,
Plus ils osent franchir les bornes du respect ;
Point de milieu pour eux, la crainte ou la licence,
L'obéissance extrême ou l'extrême insolence :
Ne prétendant à rien, qu'ont-ils à ménager ?
Pour changer de fortune, ils bravent le danger ;
A leurs yeux insensés la révolte est la gloire.

GESSLER.

Ah ! je vais l'en punir, Ulric, et tu peux croire
Que dès ce jour..... mais non, ne précipitons rien,
Ce téméraire ici n'était pas sans soutien.
Tu le vois, sa fureur attentait à ma vie,
Et jusqu'à s'en vanter le perfide s'oublie.
Ce n'est point tout d'un coup qu'avec sécurité
On s'élève en public contre l'autorité,
Qu'à la rébellion la plus déterminée,
L'âme d'un furieux doit s'être abandonnée ;
Il faut dans les esprits, à tout évènement,

S'être formé de loin un secret ralliement :
Tout annonce en ce traître une âme fanatique,
Une volonté forte et qui se communique ;
Il est un vrai complot, mais ce dessein hardi,
Ailleurs que dans ce lieu veut être approfondi.
Avec joie ils ont vu sa désobéissance,
Cette témérité flattait leur impuissance ;
Ils aimaient un mortel qui semblait en leur nom
Venir briser le joug où je tiens ce canton,
Et le salut d'un fils qu'il doit à son adresse,
De leur secret triomphe a redoublé l'ivresse.
Non, ne laissons point croire aux esprits prévenus,
Qu'après m'avoir bravé l'on osait encor plus ;
Des regards de ce peuple éloignons ma victime,
Eloignons ce Melchtal qu'un même esprit anime,
Je veux dès ce moment, pour mieux m'assurer d'eux,
Qu'à la tour de Kusnac ils soient conduits tous deux :
Courez, et qu'à l'instant une barque soit prête.

SCÈNE VI.

GESSLER, ULRIC, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Si long-tems en ces lieux quel dessein vous arrête ?
Seigneur, les jours de Tell à ce peuple son chers ;
On se plaint hautement qu'arrêté dans vos fers,
Après qu'il s'est soumis à vos lois vengeresses,
Il ne ressente point l'effet de vos promesses ;
Le passage du lac paraît plus fréquenté,

Et depuis que du jour s'affaiblit la clarté,
Au-delà de ce lac, vos surveillans fidèles
Ont cru voir s'embusquer plusieurs de ces rebelles.

GESSLER.

Eh bien! ils me verront : précipite tes pas;
Sur le bord opposé fais passer des soldats;
Que la garde du fort par eux soit renforcée,
Qu'autour de mon palais une autre soit placée.

SCÈNE VII.

GESSLER, ULRIC.

GESSLER, *à Ulric.*

Viens, entrons dans la barque avec mes prisonniers;
Aux portes de la tour qu'ils meurent les premiers;
Que le reste frémisse : ils apprendront, les traîtres,
Si c'est impunément qu'on s'attaque à ses maîtres.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCENE I.

CLÉOFÉ, FURST.

FURST.

Où courez-vous ? ô ciel ! quel transport effréné ?

CLÉOFÉ.

Mon époux dans les fers sur le lac entraîné !
Tu souffres qu'arrêté dans cet horrible piége,
Sous les coups du tyran !.... Mais de quoi m'étonné-je !
Tu viens de voir mon fils à la mort exposé,
Tu l'as vu sous la flèche, et tu n'as rien osé.
C'était là le moment de soulever la Suisse;
Tu l'as perdu, va, fuis, redoute le supplice;
Crains Gessler, même absent; tu n'éviteras pas
L'œil de la tyrannie attaché sur tes pas.
Victime sans honneur de l'amitié trahie,
Avec Tell et Melchtal crains de perdre la vie.
Fuis, dis-je, ou de leur sort encor plus effrayé,
Traître envers ton pays, comme envers l'amitié,
Sans exposer tes jours au danger de la fuite,
D'ennemi des tyrans, fais-toi leur satellite,
Et va de ton pays recherchant les soutiens,
Distribuer la mort à tes concitoyens.

Je cours vers eux ; le sang qui coule dans mes veines
Est le généreux sang de ces républicaines
Qui du haut des remparts de Zurich assiégé,
Forcèrent à la fuite Albert découragé.
Je vais de ce pas même, oui, je cours éperdue
Appeler à grands cris dans la foule inconnue,
Des défenseurs de Tell plus ardens mille fois
Que tous ces vains amis dont il avait fait choix.

FURST.

Arrêtez, Cléofé ; déjà votre imprudence,
Bien excusable, hélas! en prenant sa défense,
Vient de mettre en péril les jours de votre fils ;
N'allez pas éventer nos desseins par vos cris,
La Suisse vous ferait un trop juste reproche :
Plus que vous ne croyez, l'instant heureux approche
Où de ses oppresseurs ce peuple est délivré.

CLÉOFÉ.

Comment! que dites-vous? quel sort inespéré?

FURST.

Pour venger la patrie et dissiper vos craintes,
Nous n'avons attendu ni vos maux ni vos plaintes,
Et l'infâme Gessler, par ses derniers excès,
Précipite aujourd'hui l'effet de nos projets.
Tandis que sur le lac infesté par ses crimes,
Le perfide lui-même entraîne ses victimes,
C'est sur ce même lac que le brave Werner,
A couru vers le fort et devancé Gessler.
Oui, Werner, avec ceux qu'en secret il commande,
Attend sur l'autre bord que ce monstre y descende ;

Là, fondant tout-à-coup sur ce lâche mortel,
De ses barbares mains ils vont délivrer Tell,
Ils vont plonger le fer dans le flanc du perfide.

CLÉOFÉ.

Et vous ne suivez point le transport qui les guide ?
Tranquille dans Altdorff vous n'êtes point jaloux
D'oser sur un tyran porter les premiers coups ?

FURST.

Regardez cette tour dont le nom despotique
Insulte assidùment tout le peuple helvétique,
Là, mettant à profit l'absence de Gessler,
Nous devons tous entrer, chacun cachant un fer :
Un de nous vers la nuit doit, dans la forteresse,
Nous introduire tous par une heureuse adresse.
La ruse contre un monstre est permise aujourd'hui,
Et si nous l'employons le blâme en est à lui.
Une fois dans le fort notre troupe élancée,
Une fois de ces murs la garnison chassée,
Nos mains de toutes parts aux châteaux des tyrans
Porteront et la hache et les feux dévorans;
La fuite contre nous sera leur seul asile.
Attendez ces grands coups d'un esprit plus tranquille :
L'heure avance où je dois rejoindre mes amis,
Plus de retardement ne peut m'être permis ;
Je vais, par les effets confirmant ma promesse,
Justifier ici l'espoir que je vous laisse ;
Encor quelques instans, je vous rends votre époux,
Et le joug de la Suisse est brisé par nos coups.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

CLÉOFÉ, *seule.*

Au calme de l'espoir mon âme s'est rouverte :
Le hasard tient encor l'entreprise couverte ;
Par mes vœux, par mes pleurs, le ciel serait fléchi !
Mon époux délivré, mon pays affranchi !
Achève, dieu puissant, entraîne dans l'abîme
Un monstre sur lui-même aveuglé par le crime.
Mais quel nuage affreux sur Altdorff épaissi,
A mes yeux effrayés couvre l'air obscurci ?
L'orage est sur le lac, et la foudre qui gronde
Mêle encor ses éclats au tumulte de l'onde ;
Des vents impétueux le souffle déchaîné
Va renverser la barque où Tell est entraîné ;
Tout mon cœur se remplit de mortelles alarmes :
Ah ! pour perdre un tyran, grand dieu, prends d'autres armes,
Et s'il doit être en proie aux vagues en courroux,
Daigne les applanir pour sauver mon époux.....
Hélas ! l'orage augmente, et ma prière est vaine :
Je frissonne de crainte et je respire à peine ;
Mon époux va périr. Juste ciel ! confonds-tu
Dans le même destin le crime et la vertu !....
Me trompai-je ? les vents déjà loin du rivage
Semblent chasser la foudre et porter le ravage ;
Calme inutile, hélas ! l'époux qui m'est si cher
Échappe à la tempête et non pas à Gessler.
Sans relâche frappée en ce jour trop funeste,
L'orage se dissipe, et ma terreur me reste.

SCÈNE III.

MELCHTAL, CLÉOFÉ.

CLÉOFÉ.

En croirai-je mes yeux ? eh quoi, Melchtal, c'est vous ?
Je vous vois seul ; parlez, reverrai-je un époux ?
Qu'avez-vous fait de Tell ?

MELCHTAL.

Il est libre.

CLÉOFÉ.

Qu'entends-je ?

MELCHTAL.

Au comble des revers notre fortune change.
Le tyran, la tempête, enfin tout ce qui dût
Servir à notre perte a fait notre salut,
Et l'on ne vit jamais dans un sort si funeste,
Un effet plus marqué de la faveur céleste.
Nous traversions le lac, et Gessler l'œil sur nous,
Lui-même exécutant l'arrêt de son courroux,
Vers la rive opposée et le fort qu'il habite,
Fier de ses attentats, voguait avec sa suite;
A côté du pilote est l'armure de Tell,
Dont s'était par prudence emparé le cruel.
Mais au milieu du lac nous avancions à peine,
S'élève une tempête effroyable et soudaine;
Par les vents en fureur les flots amoncelés,
Se croisent sur la barque en assauts redoublés ;
Tout est près de périr. Gessler craint pour sa vie;

Le ciel semble en effet punir sa barbarie;
Mais c'est sur son orgueil qu'avec étonnement
Nous avons vu tomber le premier châtiment.
Admirez avec moi le ciel dont la puissance
Abaisse des humains et confond l'insolence.
Tandis que tout s'alarme, et Gessler et les siens,
Que l'orage s'accroît, que l'art est sans moyens,
On avertit Gessler, que, conducteur habile,
Tell seul peut commander à la vague indocile;
A cet avis propice autant qu'inattendu,
Un cri partout s'élève, et l'espoir est rendu.
Gessler est combattu, Gessler frémit de rage;
Mais le péril pressant, les cris impérieux,
Son pouvoir éclipsé devant celui des cieux,
Tout le force à céder. Gessler contraint sa haine;
De Tell avec dépit il détache la chaîne;
Tell passe au gouvernail en ces extrémités,
Exigeant que Melchtal soit libre à ses côtés.
Quel spectacle! un tyran que la vengeance anime,
Forcé d'avoir recours à sa propre victime;
Voyant le sort des siens, son destin tout entier
A la seule merci d'un vaillant prisonnier.
Tell, du milieu du lac arrache avec adresse
La barque que les vents se disputaient sans cesse,
La tourne vers un bord moins battu par les flots,
Où d'un roc aplati le sommet sort des eaux;
L'espérance renaît: il s'efforce, il approche,
Prend son carquois, s'élance avec moi sur la roche,
D'où, renversant du pied la barque et nos tyrans,
Nous les avons plongés dans les flots écumans.

CLÉOFÉ.

Ce n'est donc point en vain, juste ciel ! qu'on t'implore ;
Mais que fait mon époux ? quel soin l'arrête encore ?

MELCHTAL.

Il m'envoyait vers vous en cet évènement,
Pour vous instruire ici de ce grand changement.
Hors d'un pareil danger, sa première pensée
Est d'ôter la terreur qu'il vous avait laissée ;
Au bord de ces rochers il est encor resté,
Pour s'assurer du sort d'un tyran détesté.
Cependant on accourt de loin sur son passage ;
Les uns de ces rochers, les autres du rivage ;
Ils cherchent un mortel qui peut tout surmonter,
Que le péril approche, et semble respecter.
De revoler vers lui j'ai donné ma parole ;
Souffrez que de ce pas.....

CLÉOFÉ.

Je vous suis, et j'y vole.
Gessler dans les rochers !

SCÈNE IV.

GESSLER, MELCHTAL, CLÉOFÉ.

GESSLER, *gravissant le long des rochers.*

Les perfides !

MELCHTAL.

O ciel !
Notre victime !

CLÉOFÉ.

O dieu !

MELCHTAL.

J'y cours.

CLÉOFÉ.

Malheureux Tell !

GESSLER.

Cherchons Tell, que le traître aux supplices en proie.....

SCÈNE V.

TELL, MELCHTAL, GESSLER, CLÉOFE.

TELL, *paraissant sur les rochers opposés et tirant une flèche sur Gessler.*

Reconnais Tell, barbare, à la mort qu'il t'envoie.

GESSLER, *tombant.*

Sort cruel !

CLÉOFÉ.

Cher époux !

TELL, *sur le haut des rochers, à pleine voix.*

Liberté ! liberté !
Regardez, peuple, amis, le coup que j'ai porté,
Sur ce rocher sanglant ma victime étendue ;
Voyez la tyrannie avec elle abattue :
Voyez de ce château, son infâme arsenal,
Sortir par tourbillons la flamme pour signal,

Qui, parcourant les airs sous cet heureux auspice,
Du souffle d'un tyran semble épurer la Suisse

MELCHTAL, *pendant que Tell descend des rochers.*

Cher et généreux Tell, ah! tu préviens mes coups,
Souffre que mon courage ose en être jaloux,
J'aurais voulu qu'un traître à son heure dernière
Sentît qu'il expirait sous le vengeur d'un père,

TELL.

Albert va nous poursuivre et venger son trépas;
Mais nés républicains, nous sommes tous soldats.
Aisément la valeur sur le nombre l'emporte,
Contre ses ennemis la Suisse est assez forte;
Vous voyez tous ces lacs dont ces lieux sont coupés,
Ces chaînes de rochers et ces monts escarpés,
Boulevarts des cantons, abris de nos campagnes;
Albert ne peut percer jusque dans nos montagnes,
Que par les défilés qui serrent nos vallons:
Avant leur arrivée, emparons-nous des monts;
De nos mains ébranlons des roches toutes prêtes,
Qui, dès qu'ils paraitront, rouleront sur leurs têtes;
Le trouble et le désordre une fois dans leurs rangs,
Tombons, fondons sur eux ainsi que des torrens,
Que la flèche et l'épée, étendant le ravage,
Des bataillons rompus fasse un vaste carnage,
Qu'il ne leur reste enfin, pour arrêter nos coups,
Que leurs débris sanglans semés entr'eux et nous.

MELCHTAL.

Brave Tell, ton discours, comme des traits de flamme,
Tu le vois dans leurs yeux, vient d'embraser leurs âmes,
La victoire ou la mort.....

TELL.

C'est un vœu trop commun ;
Ce sont deux sentimens, peuples, n'en ayons qu'un :
Braver le sort n'est rien, il faut qu'on le décide ;
La fortune seconde une audace intrépide.
Qui veut vaincre ou périr est vaincu trop souvent ;
Jurons d'être vainqueurs, nous tiendrons le serment.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

ARTAXERCE.

ARTAXERCE,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, PAR LES COMÉDIENS FRANÇAIS ORDINAIRES DU ROI, LE 20 AOUT 1766.

Le sujet de cette pièce, en partie tiré de Justin, offrit à M. Le Mierre, que des succès mérités avaient déjà placé au rang de nos bons auteurs tragiques, un nouveau moyen de faire briller cette force d'imagination qui nous semble être le caractère distinctif de ses ouvrages.

Mais il ne descendait pas le premier dans la lice; avant lui, Corneille* et Crébillon** avaient trouvé ce sujet digne de leurs mâles pinceaux. Un autre littérateur dont s'honore l'Italie, le célèbre abbé Métastase, s'était aussi emparé de ce sujet, et le parti brillant qu'il en avait tiré laissait peu d'espoir au poëte qui viendrait après lui retracer la même action.

M. Le Mierre crut qu'il pouvait encore se frayer une route nouvelle, présenter d'une manière différente les mêmes évènemens, et partager la couronne avec ses illustres prédécesseurs: son espoir ne fut pas trompé.

L'ouvrage fut accueilli avec la plus grande faveur. On convint généralement que le poëme joignait à de grandes beautés de détail, un tableau frappant, bien conçu, bien ordonné.

En effet, tous les ressorts tragiques, la terreur, la pitié, sont alternativement mis en jeu avec un art admirable.

M. Le Mierre n'a emprunté de l'abbé Métastase que le sujet et la catastrophe; le reste lui appartient, c'est le fruit de son génie.

Il est à regretter qu'on ne joue plus cet ouvrage, digne de rester au répertoire, et qui offre des beautés d'un ordre supérieur.

* Stilicon. ** Xercès.

*

PERSONNAGES.

ARTAXERCE, nouveau roi de Perse.

ÉMIRÈNE, sœur d'Artaxerce.

ARTABAN, gouverneur d'Artaxerce et ministre.

ARBACE, fils d'Artaban.

ÉLISE, confidente d'Émirène.

MÉGABISE, confident d'Artaban.

SATRAPES.

GARDES.

La scène est à Suze.

ARTAXERCE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

(*La scène commence vers la fin de la nuit; Artaban tient une épée ensanglantée.*)

ARTABAN, ARBACE.

ARBACE.

Les mains teintes de sang! ô dieux! d'où sortez-vous?

ARTABAN.

Toi dans Suze!

ARBACE.

Ah! mon père!....

ARTABAN.

Éloigne-toi.

ARBACE.

Quels coups

Avez-vous donc portés?

ARTABAN.

Mon fils, pars, je l'exige;
Oui, pars pour ton exil.

ARBACE.

Mais, seigneur....

ARTABAN.

Fuis, te dis-je.
Bientôt tu sauras tout; ne m'interroge pas,
Et seulement au loin précipite tes pas.

ARBACE.

Je ne vous quitte point dans ce moment funeste.

ARTABAN.

Il le faut, hâte-toi; tu me perds si tu restes.

ARBACE.

Donnez donc cette épée. Où suis-je? O jour d'effroi!....
Émirène!.... Ah! quel trouble emporté-je avec moi!

SCÈNE II.

ARTABAN, *seul.*

Impérieux Xercès, enfin ma main hardie
A mon ambition vient d'immoler ta vie:
L'audace, le hasard, le sommeil et la nuit,
Tout a servi mes coups. Mais j'entends quelque bruit;
Qui porte ici ses pas? Est-ce toi, Mégabise?

SCÈNE III.

ARTABAN, MÉGABISE.

MÉGABISE.

Je viens vous retrouver, seigneur. Avec surprise,
En passant vers ces lieux, mes yeux ont rencontré
Votre fils plein de trouble, errant, désespéré.
Eh comment, exilé par Xercès, par vous-même,
S'arrêtait-il dans Suze ? en quel péril extrême
Sa présence en ces lieux ?....

ARTABAN.

Etonné comme toi,
J'ai hâté son départ. Mais toi, parle, dis-moi,
Sait-on l'évènement ?.....

MÉGABISE.

On ne sait rien encore;
Mais sitôt que le dieu qu'en Perse l'on adore,
Va de ses premiers feux éclairer ce palais,
J'annonce avec terreur le destin de Xercès.

ARTABAN.

Je lui devais la mort : j'ai satisfait ma haine.
C'était trop supporter sa puissance hautaine,
C'était trop dévorer mes desirs inquiets.
Ses fils restent encor; mais j'ai d'autres projets.
Tu sais si Darius est jaloux d'Artaxerce,
Si, le voyant monter au trône de la Perse,
Ce jeune ambitieux, devenu son sujet,

Contre un frère odieux va s'armer en secret.
L'ambition de l'un, de l'autre les ombrages,
Ami, vont me servir à former les orages.
Je vais, en aigrissant les levains dangereux
Des haines qu'avec art j'ai su nourrir entr'eux,
Sur le meurtre du roi trompant la Perse entière,
Tourner sur Darius les soupçons de son frère,
Détruire l'un par l'autre, et par ces coups hardis
Accomplir mes desseins et couronner mon fils.

MÉGABISE.

Lui, seigneur! votre fils!....

ARTABAN.

Un tel projet t'étonne :
Rarement pour un autre on envahit un trône :
Mais sous le nom d'un fils je donnerai la loi ;
Le rang sera pour lui, la puissance pour moi.
J'assure ainsi bien mieux cet empire à ma race,
Qu'en étant roi moi-même, en exposant Arbace,
Que sais-je ? à des hasards, à des revers nouveaux
Qui pourraient après moi renverser mes travaux.
Lorsqu'une fois du trône une race est chassée,
La révolution n'est jamais bien fixée
Que sous un prince jeune, et qui pour tous les tems
Semble ôter aux esprits l'espoir des changemens.
Ainsi, portant mon fils à la grandeur suprême,
L'assurant à mon sang, en jouissant moi-même,
Ami, j'accorde tout, et dans ma passion,
Mon cœur sert la nature et sert l'ambition.
Xerxès, dans son orgueil, dedaignant ma famille,
Osait punir mon fils d'aspirer à sa fille,

Sans songer que les rois par de pareils liens
S'attachent dans les grands leurs plus fermes soutiens,
Et que nous valons bien, pour leur haute fortune,
L'alliance des cours, si souvent importune.
Tant d'orgueil m'indigna ; mais mon cœur offensé
Sut renfermer le trait dont il était blessé.
Persécuteur d'Arbace autant que le roi même,
Je pressai le premier l'exil d'un fils que j'aime :
Mais si je secondai la rigueur de Xercès,
Ce fut pour avancer l'effet de mes projets,
L'instant où de sa main couronnant sa maîtresse,
Mon fils tiendra de moi le sceptre et la princesse.

MÉGABISE.

Pourquoi donc l'éloigner, ce fils que vous servez,
Seigneur, ce fils heureux à qui vous réservez
De si brillans destins ?....

ARTABAN.

Je sais quel est Arbace.
Je n'aurais jamais pu, dans sa superbe audace,
Plier à mon projet, dès long-tems concerté,
De son âpre vertu l'inflexibilité.
Je l'écarte aujourd'hui, de crainte, Mégabise,
Qu'il n'osât en secret troubler mon entreprise :
Mais lorsque mes efforts auront tout achevé,
Arbace se voyant à l'empire élevé,
Ne se reprochant rien dans sa grandeur suprême,
Et couronnant enfin la princesse qu'il aime,
Au comble de ses vœux bénira son destin.
Tout concourt au succès de mon vaste dessein ;
Mon crédit dans l'État, ce que mes mains propices,
Dans la paix, dans la guerre, ont rendu de services ;

Le soldat qui partout n'obéit qu'à mes lois ;
Les premiers de l'État dont j'ai gagné les voix.
Je fais plus, Mégabise, et du sang que je verse
Je cimente à jamais le trône de la Perse.
Dès long-tems, tu le vois, l'empire de Cyrus,
Privé de sa splendeur ne se ressemblait plus ;
De ce peuple avili je voyais la faiblesse
Prête à baisser le front sous le joug de la Grèce,
Et devant Salamine il semblait qu'abattu
Le Perse avec sa flotte eût laissé sa vertu.
Autre maître, autres jours. Un plus heureux génie
Efface nos malheurs et notre ignominie,
Et ma première excuse, en ce grand attentat,
Est d'avoir prévenu la chute de l'État.
Mais sur ces lieux, ami, déjà le jour se montre,
Va, cours vers Artaxerce avant qu'il nous rencontre,
Et par le voile adroit d'une feinte terreur,
Epaissis sur ses yeux la nuit de son erreur.
De sa crédulité tout me répond d'avance,
Mon ascendant sur lui, son inexpérience,
Et ce respect de fils que garde encor long-tems
Un cœur dont on forma les premiers sentimens.
Va, sois sûr qu'avec moi la fortune t'appelle,
Qu'au-delà de tes vœux je vais payer ton zèle.

MÉGABISE.

Je vous dois déjà tout ; vous connaîtrez ma foi,
Seigneur.

ARTABAN.

J'entends le prince, il entre ; laisse-moi.
(*à part.*)
Je saurai lui parler sans que je me trahisse
Ou par trop d'embarras, ou par trop d'artifice.

SCÈNE IV.

ARTAXERCE, ARTABAN, UN OFFICIER.

ARTAXERCE, *éperdu.*

O crime! ô trahison !

ARTABAN.

Seigneur, où courez-vous ?

ARTAXERCE.

Savez-vous, Artaban, savez-vous sous quels coups
Xercès ?...

ARTABAN.

Eh bien, seigneur ?

ARTAXERCE.

Un monstre sanguinaire,
Un barbare !....

ARTABAN.

Achevez.

ARTAXERCE.

On a tué mon père.
De trois coups de poignard j'ai vu son sein percé.

ARTABAN.

Eh ! qui soupçonne-t-on ? qui peut avoir versé ?....

ARTAXERCE.

Mon père n'était plus, je n'ai pu rien connaître.
Mes ordres sont donnés, je fais chercher le traître.
Je vais, j'erre, je cours : ces momens sont affreux.....

Ah ! Xercès vous aimait : dans mon sort malheureux,
Je réclame, Artaban, vos soins, votre prudence.....
Qui soupçonner, ô dieux ! où porter ma vengeance ?

ARTABAN.

Aveugle ambition, mère des attentats,
Quels noms respectes-tu ? quels freins ne romps-tu pas ?

ARTAXERCE.

Comment ! vous luirait-il quelque clarté soudaine ?

ARTABAN.

Mon esprit au soupçon ne s'ouvre qu'avec peine ;
D'un semblable forfait plus je cherche l'auteur,
Plus je crains d'irriter votre vive douleur.

ARTAXERCE.

Parlez, expliquez-vous, ce discours la redouble,
Dans mon malheur, au moins délivrez-moi du trouble.

ARTABAN.

Eh, seigneur, qui peut-on justement soupçonner,
Quel autre à ce grand crime a pu s'abandonner,
Que celui qui pouvait avec quelqu'avantage
Vous disputer du roi le brillant héritage ?

ARTAXERCE.

Je n'ose interpréter ce langage cruel.
Quoi ! vous soupçonneriez.....

ARTABAN.

Darius.

ARTAXERCE.

Juste ciel !
Lui ! mon frère !

ARTABAN.

Le sang n'a point de privilége ;
Dénaturé, perfide, assassin, sacrilége,
Quand l'ambition parle, on devient tout.

ARTAXERCE.

Ah ! dieux !

ARTABAN.

Je verse le poison sur vos jours malheureux,
Je le nomme à regret, mais je connais son âme :
Oui, seigneur, dès long-tems l'ambition l'enflamme,
J'avais su pénétrer ses sentimens cachés,
J'avais surpris ses yeux sur le trône attachés,
Et ce prince inhumain, du rang suprême avide,
Etait au fond du cœur dès long-tems parricide.
Tel fut, n'en doutez point, dans ce frère inquiet,
De sa haine pour vous le principe secret.

ARTAXERCE.

Quoi ! je pourrais penser ?..... Il aurait !..... sur un père !....
Non, je ne le crois pas ; c'est outrager mon frère.
Je sais que dans mon père il haïssait son roi :
Mais le chemin doit être encor long, croyez-moi,
De la haine à la rage, et de l'injure au crime :
Plein d'une inimité peut-être légitime,
Mon cœur désespéré dans ces cruels momens,
Ne prend point ses soupçons dans ses ressentimens.
Qui soupçonne aisément, s'expose aux injustices ;
Pour accuser un frère il faut d'autres indices ;
Et je rougirais trop aux yeux de tout l'Etat,
Si j'avais au hasard fait cet indigne éclat.

ARTABAN.

Eh bien ! craignez, seigneur, de lui faire un outrage :
Mais ce frère ennemi qu'Artaxerce ménage,
Peut-être n'aura pas pour vous le même égard.
Vous me croirez un jour, mais peut-être trop tard.
Ah ! seigneur, ah ! plutôt craignez sa jalousie,
Craignez l'ambition dont son âme est saisie.
Si d'un pareil forfait il a souillé ses mains,
Qui respectera-t-il pour remplir ses desseins ?

ARTAXERCE.

Je ne puis, Artaban, trop prompt dans ma vengeance,
Me livrer contre un frère à tant de défiance ;
Sur vos soupçons enfin, quoi qu'il puisse arriver,
Mes soins vont se borner à le faire observer :
Cependant dès ce jour je romps l'exil d'Arbace,
Ce jour verra du moins la fin de sa disgrace.

(*Aux gardes.*)

Oui, qu'on rappelle Arbace, et qu'il vienne en ces lieux.

ARTABAN.

Ah ! prince !.....

ARTAXERCE.

Hâtez-vous.

ARTABAN, *à part.*

Qu'ordonne-t-il ? ô dieux !

ARTAXERCE.

Sans sortir du respect pour les mânes d'un père,
Mon cœur peut révoquer une loi trop sévère ;
Arbace m'est trop cher : ses services, sa foi.....

SCÈNE V.

ÉMIRÈNE, ARTAXERCE, ARTABAN, ÉLISE.

ÉMIRÈNE.

Hélas ! dans ces momens tout me remplit d'effroi,
Mon frère ; des grands coups portés par un barbare,
De nos malheurs déja la suite se déclare.
Je ne sais quel parti, quels secrets intérêts
Divisent les esprits et troublent le palais.

ARTABAN.

Vous le voyez, seigneur ; et de si promptes brigues.....

ARTAXERCE.

Allons les prévenir.

ÉMIRÈNE.

Quelles sont ces intrigues,
Seigneur ? qu'avez-vous su ? quel indice est donné ?

ARTAXERCE.

De ce noir attentat mon frère est soupçonné.

ÉMIRÈNE.

Est-ce vous, Artaban, qui l'accusez ?

ARTABAN.

Madame,
Le tems dévoilera cette funeste trame :
C'est un coup inoui, c'est un crime que doit
Expier de son sang l'assassin, quel qu'il soit.

ARTAXERCE.

Non : la nature encor prend en moi sa défense.
Je vais de ma douleur, je vais de ma présence
Sur lui, de ce pas même, observer les effets :
Mais contre mon espoir, s'il avait pu jamais.....
Je frémis d'y penser. Je dois tout à mon père,
Il faut qu'il soit vengé : quelque jour qui m'éclaire,
Des mânes paternels je n'entends que la voix,
Et livre un parricide à la rigueur des lois.

SCÈNE VI.

ÉMIRÈNE, ÉLISE.

ÉMIRÈNE.

Elise, qu'ai-je appris ! et quel soupçon sinistre !
On accuse mon frère ! un superbe ministre,
Dans son ambition, emploie insolemment
A diviser les miens cet horrible moment.
Sans doute il a nourri ces haines intestines,
Qui déjà dans leurs cœurs n'ont que trop de racines ;
Et l'État aujourd'hui, sous mes yeux effrayés,
Va s'embraser du choc de leurs inimitiés.

ÉLISE.

Ah ! qu'espère Artaban d'un soupçon téméraire ?

ÉMIRÈNE.

Abuser de ses droits sur l'esprit de mon frère,
Le gouverner enfin, régner dès aujourd'hui :
Ah ! mon sort fut toujours infortuné par lui.

ÉLISE.

ÉLISE.

Arbace est rappelé.

ÉMIRÈNE.

Lui ?

ÉLISE.

Peut-être, madame,
Son retour calmera les troubles de votre âme.

ÉMIRÈNE.

O ciel ! dans quels instans revient-il en ces lieux,
Lorsqu'Émirène, hélas ! doit éviter ses yeux,
A mes nouveaux malheurs quand je dois être entière ?
Ah ! j'espérais qu'un jour je fléchirais mon père :
Mais peut-être, étant mort dans ces momens affreux,
Sans révoquer l'arrêt qui condamnait mes vœux,
Loin de me dégager de mon obéissance,
Sa cendre doit pour moi consacrer sa défense ;
Peut-être du tombeau, plus que jamais mon roi,
Il parle avec empire et m'enchaîne à sa loi.

ÉLISE.

Madame, votre esprit sans doute s'exagère
Des maux.....

ÉMIRÈNE.

Ah ! j'ai cent fois murmuré contre un père ;
Je ne connaissais pas, excitant son courroux,
Tout ce que la nature a d'empire sur nous.
Il est des tems, Élise, où sa voix nous rappelle,
Où tous les sentimens sont suspendus par elle,
Où le cœur reconnaît, tout-à-coup éclairé,
Que de tous nos liens c'est là le plus sacré.

SCÈNE VII.

ARTAXERCE, ÉMIRENE, ÉLISE.

ARTAXERCE.

Ma sœur, à mes chagrins chaque moment ajoute;
Darius m'évitait et me trahit sans doute :
Mes yeux l'ont vu pensif, inquiet, incertain;
Son esprit agité roulait un grand dessein,
A peine il déguisait toute sa violence.
Après quelques momens d'un farouche silence,
Il a donné soudain quelques ordres secrets,
Et détourné ses pas pour sortir du palais.
Je ne l'accuse point d'un forfait exécrable,
Même à l'en soupçonner je me croirais coupable;
Mais d'une ambition dont je ne puis douter,
Peut-être en ces momens j'ai tout à redouter;
Et je crains bien qu'ici son audace nouvelle
Ne me force en mon frère à punir un rebelle.

ÉMIRÈNE.

Je vois trop les horreurs qui vont suivre ce jour,
Je ne puis plus rester dans cet affreux séjour.
Non, je ne verrai point le crime qu'il projette :
Tout m'écarte de Suze, assurez ma retraite;
Laissez-moi fuir l'aspect d'un trône ensanglanté,
Qui par le sang encor doit être cimenté,
Où d'un meurtre inoui recherchant les complices,
Vous allez vous asseoir entouré de supplices.

La Perse a des déserts, l'Asie a des rochers;
Loin du spectacle affreux des fers et des bûchers,
J'irai pleurer en paix et la mort de mon père,
Et l'exil d'un héros, et les complots d'un frère.

ARTAXERCE.

Vous, me fuir! vous, ma sœur, de ma cour vous bannir?
L'un à l'autre plus chers, songeons à nous unir;
Quittez une pensée à tous deux trop funeste.
Darius me trahit; mais Arbace me reste.
Dans le rang où je monte encor mal affermi,
Parmi tant de malheurs, j'ai besoin d'un ami;
Si Darius n'est plus qu'un sujet téméraire,
Je veux que pour jamais mon ami soit mon frère.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ARTABAN, MEGABISE.

MÉGABISE.

Quoi ! dans votre entreprise un progrès si rapide !
Seigneur, le sort pour vous jusque-là se décide.

ARTABAN.

Par l'ordre de son frère on courait l'arrêter ;
Les siens, au même instant, prompts à se révolter,
A pas précipités volent à sa défense.
Il résiste à la garde, et par sa résistance,
Lorsque l'on ne voulait qu'écarter les mutins,
Il rencontre le fer qui tranche ses destins.
Ainsi, ce qu'on a vu donne à ce qu'on ignore
Plus de poids désormais et d'apparence encore;
Et sa défense, ami, sur un crime secret,
Ne peut plus être entière, et trahir mon projet.
J'étais bien assuré qu'inspirant à son frère
Un acte de rigueur devenu nécessaire,
Je verrais aussitôt Darius irrité,
Se livrer aux excès de la témérité.

Va, porte à nos amis cette grande nouvelle :
Qu'elle excite au succès leur courage et leur zèle.

(*Seul.*)

Et toi, dont mon génie éprouve le secours,
Fortune, épargne-moi tes perfides retours.

SCÈNE II.

ARTABAN, ARTAXERCE.

ARTAXERCE.

Qu'ai-je fait, Artaban, par mon ordre barbare ?....

ARTABAN.

Que dites-vous, seigneur ? quel remords vous égare ?

ARTAXERCE.

Hélas ! c'était mon frère, et son crime est douteux.

ARTABAN.

Sa révolte était sûre et ses jours dangereux ;
Sa défense obstinée autant qu'illégitime,
Elle-même, seigneur, est l'indice du crime.
Eh ! pourquoi, méprisant vos ordres souverains,
Darius a-t-il craint de se mettre en vos mains ?
Quand votre défiance aurait été trop prompte,
De sa conduite enfin ne devait-il pas compte ?

ARTAXERCE.

Il fut ambitieux, ses complots m'auraient nui :
Mais enfin par le sort si j'eus des droits sur lui,

Si j'eus de plus que lui la grandeur souveraine ;
C'était à moi peut-être à maîtriser la haine ;
Plus il me haïssait, plus mon juste courroux
Me dût être un motif pour mesurer mes coups.
Quel que fût son dessein, de quoi qu'il fût coupable ;
De son sang à l'État étais-je moins comptable ?
La loi dût le punir. Comment justifier
Tout autre châtiment aux yeux du monde entier ?

ARTABAN.

La loi, prince! et c'est lui qui, se montrant rebelle,
Lui-même a refusé d'être jugé par elle.
Ses efforts imprudens précipitent sa mort ;
Loin de vous reprocher son déplorable sort,
Rendez grâces aux dieux qui, par ce coup propice,
Vous épargnent l'horreur d'ordonner son supplice.

SCÈNE III.

ARTAXERCE, ARTABAN, ÉMIRÈNE, ÉLISE.

ÉMIRÈNE, *arrivant avec précipitation.*

Ah ! seigneur, quelle erreur vous rendait inhumain !
Darius de Xercès n'était point l'assassin ;
On vient de l'arrêter.

ARTAXERCE.

Eh ! quel est le perfide ?

ÉMIRÈNE.

J'ignore encor, seigneur, le nom du parricide ;
Mais le reste est connu, le barbare a jeté

Loin de lui, dans sa fuite, un fer ensanglanté;
Et cette même épée encor sanglante et nue,
Pour celle de Xercès vient d'être reconnue.

ARTABAN, *à part.*

Qu'entends-je! quel revers!

ÉMIRÈNE.

Dans son saisissement,
Pâle, interdit, sans voix, presque sans mouvement,
Ne sachant où cacher le plus affreux des crimes,
Il restait arrêté comme entre deux abîmes,
Tant la terreur sur lui tombant du haut des cieux,
Manifestait déjà les vengeances des dieux.

ARTAXERCE, *aux gardes.*

Allez, que devant moi l'on amène le traître.
Quels horribles complots, ô ciel! je vais connaître!....
Et mon frère a péri!

ARTABAN.

Seigneur, que dites-vous?
Déjà dans votre esprit qui peut l'avoir absous?
Eh! prince, savez-vous si d'un barbare frère,
Celui qu'on a saisi n'était pas l'émissaire?
Dans ce grand repentir avant de vous plonger,
Commencez par le voir et par l'interroger;
Suspendez vos remords; vous les perdrez peut-être.

ARTAXERCE.

Juste ciel! que d'horreurs! et qu'il tarde à paraître!

SCÈNE IV.

ARTAXERCE, ARTABAN, ÉMIRÈNE, ELISE, UN OFFICIER, UN SOLDAT *tenant l'épée du roi assassiné.*

L'OFFICIER.

On amène, seigneur, l'assassin à vos yeux.

ÉMIRÈNE, *tombant dans les bras d'Élise.*

Traître !..... Arbace !..... Je meurs.

(*On entraîne Émirène.*)

SCÈNE V.

ARTAXERCE, ARTABAN, ARBACE.

ARBACE.

Émirène !

ARTAXERCE.

Grands dieux !

ARTABAN.

Mon fils !

ARTAXERCE.

Ah ! quel objet ! quelle horreur m'environne !
Plus que le crime encor, le coupable m'étonne.

ARTABAN.

Seigneur, son attentat a décidé mon sort.

ARBACE.

Ciel ! où m'as-tu réduit !

ARTABAN.

Vous me devez la mort,
C'est à moi d'expier sa fureur et son crime;
Frappez, et que je sois la première victime.

ARTAXERCE.

Meurtrier de ton roi, viens, approche, inhumain,
Réponds-moi : quelle rage avait armé ta main ?
Parle. Je crois encor qu'un vain songe m'abuse.

ARBACE.

Mon père !..... Outragez-moi, prince, ici tout m'accuse.
Dans cet étrange état, dans ce péril pressant,
Je n'ai qu'un mot à dire : Arbace est innocent.

ARTAXERCE.

Toi, malheureux ! Eh quoi ! contre un ordre suprême,
N'étais-tu pas dans Suze et dans ce palais même ?
Dis-moi, quoiqu'exilé, ne t'y cachais-tu pas ?
Ne t'a-t-on pas surpris précipitant tes pas ?

ARBACE.

Je fuyais, il est vrai.

ARTAXERCE.

Tu connais cette épée,
Celle de Xercès même, et dans son sang trempée,
Dans ta fuite aperçu, tu l'as jetée au loin;
Vous, soldat, approchez : démens-tu ce témoin ?
Ce fer fut dans ta main : démens-tu cet indice ?

ARBACE.

Je n'en puis dire plus, et c'est là mon supplice.

ARTAXERCE.

Tu ne le peux sans doute, et ton crime est prouvé.
Mon père t'exilait, tu te voyais privé
D'un hymen désormais horrible à ma pensée.
Hélas ! où m'emportait ma tendresse insensée ?
Barbare ! en mes malheurs je te fais rappeler,
Je cherche un cœur de plus qui vînt me consoler,
Je m'abandonne entier à l'espoir qui m'anime,
Je vole dans ton sein, et j'y trouve le crime !

ARBACE.

Qui ? moi ! dans votre sang j'aurais trempé ma main !
Je me serais surpris même en ce noir dessein ?
Ma vertu jusque-là se serait démentie !
Moi, seigneur, qui pour vous aurais donné ma vie,
Moi, que pour prix d'un zèle à vos jours consacrés,
Du nom de votre ami vous aviez honoré !
Voilà dans les horreurs de mon destin funeste,
Et le cœur qui m'accuse, et l'appui qui me reste.

ARTABAN.

Eh ! le prince peut-il ne te pas soupçonner,
Lorsque tout à ses yeux sert à te condamner ?
Crois-tu par tes discours balancer l'apparence ?

ARBACE.

Et vous aussi, grands dieux ! ah ! toute ma constance
Cède à ce dernier trait.

ARTABAN, *à Artaxerce.*

Prononcez notre arrêt,
Seigneur. S'il est coupable autant qu'il le paraît,
Ne considérez plus mon sang dans un perfide :
La nature outragée est ici votre guide,
C'est elle seulement qu'il vous faut consulter,
Vous l'allez satisfaire, et je vais la dompter.

ARTAXERCE, *aux gardes.*

Qu'on l'éloigne.

ARTABAN.

Malgré le crime de ma race,
Oserai-je, seigneur, espérer un grace ?
Souffrez que de son cœur je sonde les replis :
Dans le funeste état où le destin m'a mis,
C'est mon devoir. Souffrez.....

ARTAXERCE.

Ah ! le cruel déchire
Ce cœur infortuné qu'il trompa, qui desire
Peut-être autant que vous, mais hélas ! sans espoir,
Qu'il ne soit point souillé d'un attentat si noir.
Eh ! que vous dira-t-il après sa résistance ?
Vous voyez devant moi qu'il s'obstine au silence,
Que ce mystère encor augmentant mes soupçons,
Sert sans doute de voile à d'autres trahisons.

ARTABAN.

Dans la confusion où son crime le jette,
La contrainte l'arrête et sa bouche est muette,
Devant moins de regards peut-être en liberté,
Il laissera, seigneur, parler la vérité.

ARTAXERCE.

Écoutez, Artaban. L'équité qui m'anime
Ne peut confondre ici votre zèle et son crime ;
Vous voyez les combats dont je suis agité,
Et de son attentat quelle est l'énormité :
Servez-vous du pouvoir, de l'ascendant d'un père
Pour éclaircir enfin cet horrible mystère ;
Entendez sa défense, arrachez son aveu.

(*Aux gardes.*)

Je vous laisse avec lui..... Vous, veillez en ce lieu.

SCÈNE VI.

ARTABAN, ARBACE.

ARBACE, *avec impétuosité.*

Ah ! je respire enfin : dans ma fureur extrême,
Je puis, barbare.....

ARTABAN.

Écoute.

ARBACE.

Écoutez-moi vous-même ;
J'ai droit de l'exiger : assez je me suis tu,
Assez j'ai pu laisser outrager ma vertu.
J'ai gardé le silence en ce comble d'injure,
J'ai payé plus qu'un fils ne doit à la nature :
Arbace maintenant vous doit la vérité.
Qu'avez-vous fait, cruel ? quel abus détesté
De l'immense pouvoir que votre rang vous donne !

Le second de l'État, vous n'approchez du trône
Que pour atteindre au cœur que vous avez percé,
Au cœur de votre maître à vos pieds renversé !
C'est peu : quand votre fils, que la nature anime,
Vous arrache le fer, cet indice du crime,
Quand je frémis pour vous, quand je prends malgré moi,
Barbare, cette part au meurtre de mon roi,
Accusé devant vous de ce grand parricide,
Vous pouvez abuser de mon respect timide
Pour me calomnier, pour noircir votre fils
Du soupçon d'un forfait que vous avez commis !
Je serai cru l'auteur d'un crime abominable !
Ou, si tout est connu, je suis fils d'un coupable;
Dans la publique horreur avec vous confondu,
Et de tous les côtés mon honneur est perdu.

ARTABAN.

Ingrat ! eh, c'est pour toi que j'ai commis ce crime.

ARBACE.

Pour moi !

ARTABAN.

Pour t'agrandir je crus tout légitime.
Te jetant dans les fers, le destin m'a trompé;
Mais de maux sans ressource il ne t'a point frappé:
Quelques indignités que ton honneur essuie,
Quel que soit ce soupçon, il faut que je l'appuie.

ARBACE.

Quelle trame odieuse !....

ARTABAN.

Au déclin de mes ans
La couronne à ce prix souillait mes cheveux blancs;

C'est sur ton jeune front qu'aujourd'hui je l'attache ;
Si je l'y vois briller, elle sera sans tache.
Voilà de quel espoir mon orgueil s'est flatté,
Et l'excuse et le prix du coup que j'ai porté.
Eh ! qui rend à tes yeux cette trame si noire ?
Je n'ai frappé qu'un roi déjà mort à la gloire,
Fantôme couronné, dont le monde était las,
Et qui même envers toi le plus grand des ingrats,
Suivant pour toute loi ses superbes caprices,
Des rigueurs de l'exil a payé tes services ;
Désespérait sa fille en pressant ton départ,
Dans ton cœur, dans le sien enfonçait le poignard.
Moi-même en apparence ennemi de ta flamme,
J'affligeai ta maîtresse et j'accablai ton âme.
Tout change désormais, et tes vœux sont remplis ;
Je te venge du père et je trompe le fils ;
Je sers et ton amour et sans doute ta haine ;
Je te fais souverain, je couronne Émirène ;
Je prends de mon projet tout le crime sur moi :
Ose me reprocher ce que je fais pour toi.

ARBACE.

Oui, je l'ose ; et ce coup manquait à ma disgrâce.
Vous êtes criminel, et c'était pour Arbace !
Ah ! sachez de quel œil je vois votre attentat :
Ma gloire est d'en gémir, ma vertu d'être ingrat ;
Mais après tant d'excès si la vôtre est atteinte,
Pour être sans remords, êtes-vous donc sans crainte ?
Ou comment votre cœur, libre loin du repos,
Peut-il encor courir à des forfaits nouveaux ?
Arrêtez-vous, tremblez d'avancer dans le crime;

Peut-être un pas de plus vous tombez dans l'abîme.
Cruel ! sur le bûcher dressé pour mon trépas,
Sous ma cendre du moins cachez vos attentats.

ARTABAN.

Il n'est plus tems, crois-moi ; ce que j'ai fait m'engage.
Ne crains rien, je puis tout : jouis de mon ouvrage.
C'est tout ce que je veux, mon espoir est comblé.

ARBACE.

Jusqu'où l'ambition vous a-t-elle aveuglé ?
Grands dieux ! eh ! quel espoir sur Arbace vous reste ?
Eh ! quand j'accepterais un sceptre si funeste,
Les Perses indignés recevront-ils la loi
D'un mortel qu'ils croiront teint du sang de leur roi ?

ARTABAN.

Eh ! ne suffit-il pas que ma main te couronne ?
Qui t'osera juger une fois sur le trône ?
Je t'aplanirai tout, rien ne doit t'arrêter ;
L'art de s'ouvrir le trône est le droit d'y monter.
Sémiramis en paix régna dans l'Assyrie.
Bannis un vain scrupule, embrasse mon génie ;
Tu trembles de régner, tremble si tu n'es roi,
Ce n'est qu'avec ce rang qu'Émirène est à toi.

ARBACE.

Emirène ! ah ! pensée accablante et cruelle !
Ah ! Xercès n'avait fait que m'exiler loin d'elle !
Vous, plus tyran que lui, vous, mon accusateur,
Vous m'avez tout ôté, son estime et son cœur.
Oui, j'adore, seigneur, j'idolâtre Émirène :
Mais fallût-il la perdre et m'attirer sa haine,

Votre courroux, jamais, quel qu'en soit le malheur,
Vous ne verrez le crime approcher de mon cœur.
N'attendez pas qu'Arbace à ce point s'avilisse;
Je suis votre victime, et non votre complice;
Je pleure sur vos soins, j'abjure vos bienfaits,
Je déteste le trône acquis par des forfaits,
Je préfère la mort et honteuse et cruelle;
Je me sauve en ses bras de l'amour paternelle.
L'honneur était un bien dont j'eusse été jaloux,
Mais qu'on pouvait m'ôter, qui ne tient point à nous:
Ma vertu n'est qu'à moi; si, dans un jour funeste,
J'en perds la renommée, elle-même me reste.

ARTABAN.

Eh bien! puisque ton cœur se refuse à mes vœux,
J'accomplirai pour moi ce dessein dangereux.
Si mon ambition était illégitime,
L'esprit qui m'animait anoblissait mon crime.
Ce n'est point mon projet, c'est ton refus, cruel,
Oui, c'est ton seul refus qui me rend criminel,
Qui de mes attentats rend mon âme confuse;
Tu m'en ôtes le fruit pour m'en ôter l'excuse,
Et loin de concourir à me justifier,
Tu veux de mon forfait m'accabler tout entier.
Eh bien! péris, ingrat, péris, je t'abandonne;
Monte sur le bûcher quand je t'offre le trône,
Préfère à mes bontés le sort le plus affreux;
Je puis voir d'un œil sec. Ecoute, malheureux;
Malgré toi, malgré moi, je sens que je suis père:
Viens, suis mes pas.

ARBACE.

ARBACE.

Comment?

ARTABAN.

C'est ma seule prière.
Je puis tromper ta garde, et sais près de ces lieux
Une secrète issue inconnue à leurs yeux;
Viens, et ne prenant plus que ma pitié pour guide,
Sauve-toi du supplice, et moi d'un parricide.

ARBACE.

Moi fuir! moi de ces lieux en coupable sortir!
J'ai fait un désaveu, j'irais le démentir!
Jusque-là renoncer à ma propre défense!
Par un nouvel indice appuyer l'apparence!
Moi fuir loin de ces lieux que vous ensanglantez,
Pour ouvrir un champ libre à d'autres cruautés!
Souffrir que sous mon nom, courant de crime en crime,
Vous alliez prendre encor mon ami pour victime!
Non, je reste en ces lieux, vos fureurs contre un roi
Ne pourraient rien oser qu'il ne punît sur moi;
Par là je vous arrête; ou si c'est peu, barbare,
Je fais tout pour parer le coup qu'on lui prépare.
Oui, sans vous accuser, me faisant son appui,
Il n'est rien que ma foi n'entreprenne pour lui,
Rien que ne tente ici ma tendresse et ma crainte.
Si le sang a ses droits, l'amitié, non moins sainte,
La justice a les siens; je remplirai leurs lois.

ARTABAN.

Malheureux! peux-tu bien résister à ma voix?
Peux-tu dans ces momens combattre ma tendresse?

ARBACE.

Ah ! trop tard à mon sort votre cœur s'intéresse.
Cruel ! était-ce ainsi qu'il fallait me chérir ?

ARTABAN.

Tu résistes en vain, en vain tu veux périr.
Suis-moi, te dis-je, ingrat, ou je vais t'y contraindre.

ARBACE.

Arrêtez. C'est à vous peut-être de me craindre.

ARTABAN.

Tu m'oses menacer..... Obéis, suis mes pas.

ARBACE.

Soldats, approchez-vous.

(*Les gardes avancent.*)

ARTABAN.

O dépit !.... tu mourras.

ARBACE.

Adieu, barbare !.... Allons, gardes, qu'on me remmène.

ARTABAN.

Ma fureur est au comble, et j'en suis maître à peine.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ÉMIRÈNE, ÉLISE.

ÉMIRÈNE.

Ciel ! où suis-je ? au sortir d'un sommeil de douleurs,
Mes yeux se sont rouverts, mais sur quelles horreurs !
Que vois-je autour de moi dans ce séjour funeste ?
De mon père égorgé le déplorable reste,
Arbace dans les fers, et cru son assassin :
Conçois-tu ces hasards et ces coups du destin !
Cette épée en sa main trouvée encor sanglante ?

ÉLISE.

Madame, ces horreurs me glacent d'épouvante.
Je doute d'un forfait qu'il persiste à nier;
Cependant il hésite à se justifier :
Ne redoutez-vous point un effrayant indice ?.....

ÉMIRÈNE.

Je douterais d'Arbace ! ah ! le ciel me punisse !.....
Ne vois point dans les soins dont j'ose m'occuper
L'effet d'un sentiment qui pourrait me tromper.

Je l'estime, il suffit; il faut que l'erreur cesse;
Il faut que malgré lui la vérité paraisse :
Crois qu'un premier indice est un mauvais témoin;
Qui veut la vérité, doit la chercher plus loin;
On noircit aisément une vertu commune,
La sienne est au-dessus des jeux de la fortune.
Viendra-t-il ?

ÉLISE.

Par le roi l'ordre est déjà donné,
Devant vous dans ces lieux il doit être amené;
Mais, madame, pour vous que je crains sa présence,
S'il s'obstine avec vous dans un fatal silence!

ÉMIRÈNE.

Ah! ne m'accable point. J'ai dans ce grand danger,
Et la cendre d'un père, et moi-même à venger.
Ce soin sacré pour moi demande que j'embrasse
La défense des jours et de l'honneur d'Arbace.

SCÈNE II.

ARBACE *enchaîné*, ÉMIRÈNE.

ARBACE.

Madame, au désespoir je suis abandonné;
Rassurez-moi d'un mot : m'avez-vous soupçonné?

ÉMIRÈNE.

Je demande à te voir, je soutiens ta présence,
C'est te montrer un cœur sûr de ton innocence.

ARBACE.

Je suis moins malheureux, vous calmez mon effroi.

ÉMIRÈNE.

Oui, l'apparence en vain dépose contre toi ;
Je sais qu'il est des cœurs trop étrangers au crime
Pour perdre un seul moment leur place en notre estime.

ARBACE.

Ah ! j'atteste les dieux.....

ÉMIRÈNE.

Laisse-là le serment,
Dans ce moment affreux réponds-moi seulement.
On t'accuse à mes yeux du meurtre de mon père.
Pourquoi dans tes discours ce trouble, ce mystère ?
Vertueux, innocent à tes yeux comme aux miens,
Tu parais devant moi sous d'infâmes liens :
Au rang des scélérats veux-tu que l'on te compte ?
Que prétends-tu ? quel terme as-tu mis à ta honte ?
Réponds.

ARBACE.

Tel est mon sort, telle est l'étrange loi
Que le ciel me prescrit et n'imposa qu'à moi,
De ne pouvoir d'un mot prouver mon innocence ;
D'être exempt de remords, et privé de défense ;
De chérir mon honneur, et de l'abandonner ;
De mourir du silence, et de m'y condamner.

ÉMIRÈNE.

Toi, mourir !

ARBACE.

Ah ! madame, à ces pleurs d'une amante,
Tout horrible qu'il est mon désespoir s'augmente,

Il m'est affreux d'avoir troublé votre repos :
Quittez cet intérêt qui vous lie à mes maux,
Laissez à ses malheurs un cœur irréprochable,
Forcé par son destin à paraître coupable,
Qui craint tout, qui perd tout, qui, de tous les côtés,
Sans relâche frappé par les dieux irrités,
Sans consolation comme sans espérance,
Ne peut plus rien goûter..... pas même l'innocence ;
Mais qui malgré le sort, de sa vertu jaloux,
Sous le fer des bourreaux mourra digne de vous.

ÉMIRÈNE.

Non, tu ne mourras point; non, ton âme inhumaine
Ne peut vouloir ma mort qui va suivre la tienne.
Au mépris de nos nœuds tu cours à ton trépas;
Tu meurs chargé d'un crime, et tu ne songes pas
Qu'ici ma renommée à la tienne est unie,
Que c'est m'environner de ton ignominie.
On dira qu'Émirène a son père à venger,
Et que c'est son bourreau qu'elle ose protéger.
Je ne te quitte point, cruel, que je n'arrache
De ton cœur endurci le secret qu'il me cache.
Me peux-tu refuser, ou peux-tu m'envier
Ce bien si doux pour moi de te justifier ?
Veux-tu m'ôter enfin, t'obstinant au mystère,
L'espoir de te sauver et de venger mon père ?
Tu détournes les yeux, tu crains de t'attendrir :
Ah ! cède à mes douleurs, ose tout découvrir;
Vois mon horrible état, vois tes périls extrêmes :
Ingrat ! as-tu pour moi des secrets, si tu m'aimes ?

ARBACE.

Cessez, cessez, madame, épargnez à tous deux.....
Je ne puis résister, ni céder à vos vœux.
Ne me présentez plus, trop sensible à ma peine,
Une félicité trop amère et trop vaine,
Et ne surchargez point des regrets de l'amour
Un cœur par tant de maux déchiré tour à tour.

ÉMIRÈNE.

C'en est assez, barbare, et ta prière altière,
Dans mon cœur incertain porte enfin la lumière;
Malgré toi-même enfin j'ai pénétré ton cœur.
Cet intérêt caché qui résiste à l'honneur,
Qui résiste à l'amour, ce secret qui te touche,
Qui, prêt à s'échapper, s'arrêtait sur ta bouche,
Éclate par le soin qui le tient renfermé.
Par ton silence même un perfide est nommé:
Le coupable est ton père.

ARBACE.

O ciel! qu'osez-vous dire?

ÉMIRÈNE.

Va, ta surprise est feinte, et ne peut me séduire.
Lui seul de tant d'horreurs, lui seul est l'artisan.

ARBACE.

Lui, coupable!

ÉMIRÈNE.

En secret je l'ai vu ton tyran,
Le mien; et ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il m'opprime;
Il pressa ton exil, il te prend pour victime,
Toi, son fils! son aveugle et barbare transport

Sema dans le palais la discorde et la mort.
La rigueur qu'il affecte, et ton sang qu'il prodigue,
Non moins que ton silence explique cette intrigue.
Je cours de ce pas même.....

ARBACE.

Ah! madame, arrêtez,
Vous ne connaissez pas..... quelles extrêmités!

ÉMIRÈNE.

A mes soupçons encor ta frayeur même ajoute.

ARBACE.

Je frémis des erreurs que votre esprit écoute.

ÉMIRÈNE.

La nature t'arrête, et je vois ton respect.

ARBACE.

La haine vous égare et vous le rend suspect.

ÉMIRÈNE.

Il voulut ma ruine en ordonnant la tienne.

ARBACE.

Non, ce n'est qu'à regret qu'il aura fait la mienne.

ÉMIRÈNE.

Non, sa fureur le trompe, et je le préviendrai
Ce père qui te hait, ce cœur dénaturé;
J'en jure ici ma haine et le pouvoir céleste.

ARBACE.

Et par ce même ciel, que devant vous j'atteste,
Je jure que sensible aux horreurs de mon sort,
Mon père était bien loin de demander ma mort:

Il n'est votre ennemi, ni le mien : c'est moi-même,
Oui, c'est moi qui le force à sa rigueur extrême.
Ce jour de sang, ce jour marqué par la fureur,
Ainsi que pour le crime, était fait pour l'erreur.

ÉMIRÈNE.

O mystère inouï ! langage inconcevable !
Tu veux donc me forcer à te croire coupable ?
Mais non, tu ne l'es point. Loin d'être combattu,
Mon cœur plus que jamais compte sur ta vertu.
Dans ce même moment Émirène compare,
Ingrat, ton caractère et celui d'un barbare,
Ta franchise, ton âme ouverte à tous les yeux,
Et l'esprit d'Artaban sombre, artificieux.
Ne te flatte donc plus que ton âme oppressée
Puisse donner le change à ma triste pensée;
Ne crois pas que mon cœur éclairé par l'amour,
Prenne de tels soupçons et les quitte en un jour.
Quelle que soit enfin la cause politique
Du piége où t'a conduit un destin tyrannique,
Demande à voir ton père, et songe à le fléchir;
De tes indignes fers qu'il sache t'affranchir,
Qu'il détrompe mon frère et tous ceux qu'il abuse;
En un mot, qu'il te sauve, ou c'est moi qui l'accuse;
Et si tu n'es pas cru vertueux sur ma foi,
Je mets du moins le crime entre un barbare et toi.

SCÈNE III.

ARBACE, *seul.*

En est-ce assez, destin! on soupçonne mon père!
A force de cacher son crime, je l'éclaire.
Peut-être l'avertir d'un soupçon si fatal,
De nouvelles fureurs c'est donner le signal;
Ne le point avertir, c'est le livrer moi-même.
Dieux! comment le servir, et le prince que j'aime?
Les sauver l'un de l'autre? Eh! quel courage humain
Sous tant d'assauts divers ne tombe pas enfin?
Résister à l'amour, quelle affreuse contrainte!
Ne savoir où fixer mon devoir ni ma crainte,
Sentir à tout moment mes fers s'appesantir,
Voir l'excès de ma honte, et trembler d'en sortir!....
Quel état! ô tyrans d'une âme toujours pure,
Laissez-moi respirer, honneur, amour, nature,
Amitié; laissez-moi, dans ce flux et reflux,
Recueillir un moment mes vœux irrésolus.

SCÈNE IV.

ARTAXERCE, ARTABAN, ARBACE.

ARTAXERCE.

Pour la dernière fois je parais à ta vue:
J'ai laissé trop long-tems ta peine suspendue;
Pour te justifier tu n'as plus qu'un moment,

Parle, ou de ton forfait subis le châtiment;
Songe bien qu'il n'est plus qu'une prompte défense
Qui puisse te soustraire à ma juste vengeance.

ARBACE.

Non, vous ne savez pas qui vous interrogez,
Qui vous blessez, seigneur, et qui vous outragez;
Vous ne connaissez pas quelle terreur me glace,
Ce que souffre pour vous le malheureux Arbace,
Pour vous qui l'accusez, qui soupçonnez sa foi.
Quelqu'indice inoui qui parle contre moi,
Vous avez fait un crime en me croyant un traître,
Qu'un jour vous ne pourrez vous pardonner peut-être.
La vie est pour Arbace un trop pesant fardeau,
Frappez; mais demandez aux dieux que le bandeau
Dont vos yeux sont couverts à jamais y demeure;
Souhaitez qu'avec moi cette vérité meure :
Confus, désespéré de m'avoir outragé,
Par votre repentir je serais trop vengé.

ARTAXERCE.

Eh bien! explique-toi, montre ton innocence,
Ne parais plus coupable en gardant le silence,
Et sans dissimuler, sans parler à demi,
Rends-toi l'honneur, Arbace, et rends-moi mon ami.
Tu restes interdit, tu n'oses me répondre,
Et ta fausse vertu ne sert qu'à te confondre;
Et je pourrais douter encor de ta fureur!
Lorsque par ton silence.....

ARBACE.

Ah! prince, à votre sœur

Je n'en ai pas dit plus, et dans son sort funeste,
Dans ce grand déshonneur, mon estime me reste.

ARTAXERCE.

Son estime ! ah ! plutôt dis sa prévention.

ARTABAN, *à Arbace.*

Quel espoir fondes-tu sur cette illusion ?

ARBACE, *très-lentement.*

Craignez de l'offenser, respectez ses alarmes,
Trop d'indignation se mêlait à ses larmes ;
Ce n'est qu'avec l'excès du plus ardent courroux
Qu'elle a pu voir qu'un fils soit accusé par vous.

ARTABAN.

(*à part.*) (*haut.*)
Qu'a-t-il dit ! Ainsi donc le même esprit t'anime ;
Tu veux.....

ARTAXERCE.

Eh ! connais-tu les suites de ton crime ?
Sais-tu bien dans quels maux tu viens de m'engager,
Cruel ! sais-tu sur qui, trop prompt à me venger,
Déjà ma défiance a porté ma colère ?
Ici, plutôt que toi, j'ai soupçonné mon frère.
Darius a péri.

ARBACE.

Darius !

ARTAXERCE.

Tu pâlis !

ARBACE.

O dieux ! de quel effroi tous mes sens sont remplis !
Qui l'accusa ?

ARTABAN.

Moi-même.

ARBACE.

Ah ciel !

ARTABAN.

Son sort t'étonne.
Je n'ai rien respecté pour assurer le trône.....
Plus ennemi que lui, tu persistes, cruel !
Je ne te connais plus : ton refus criminel.....

ARBACE.

(*à part.*) (*à Artaban.*)
Barbare ! Ah ! si je suis à vos yeux si coupable,
Rougissez donc d'un fils de tant d'horreurs capable.
Odieux désormais à la Perse par moi,
Comment dans cet état approchez-vous du roi ?
Restez-vous dans un rang d'où ma honte vous chasse ?
Couvert de mon opprobre est-ce ici votre place ?

ARTABAN.

J'y reste encore, ingrat ; peut-être je le doi
Pour être le premier à me venger de toi.
(*à Artaxerce.*)
Non, seigneur, il n'a plus qu'un juge dans son père.

ARTAXERCE.

Et mon père immolé par ta main meurtrière,
Ne criant que ta mort dans le fond de mon cœur,
Déjà de ma vengeance accuse la lenteur.
Il est tems que ton sang satisfasse à ses mânes,
Et plus que moi, cruel, c'est toi qui te condamnes.
Qu'on l'ôte de mes yeux.

ARBACE.

Méprisez mes tourmens,
Offensez-vous ici de tous mes sentimens,
Prince; condamnez-moi, voyez-moi comme un traître,
Un sacrilége, un monstre.... à vos yeux je dois l'être.....
Mais que mon sang versé ne vous rassure pas,
Seigneur, changez la garde, et craignez mon trépas.

SCÈNE V.

ARTAXERCE, ARTABAN.

ARTAXERCE.

Que dit-il, et pour moi quel intérêt l'anime?
Quel soin?

ARTABAN.

(*à part.*) (*à Artaxerce.*)
Parons ce coup. Seigneur, quoi qu'il supprime
De son faux désaveu, le perfide sorti
Vient de montrer enfin qu'il connaît un parti
Puissant, nombreux, formé depuis long-tems sans doute,
Puisqu'il est des dangers que pour vous on redoute;
Puisque même à vos yeux son chef déjà frappé,
En tombant sous le fer ne l'a point dissipé.
Arbace était dans Suze..... il a vu la princesse.....
Elle est la seule ici qui pour lui s'intéresse.....
Vous la voyez, seigneur, le défendre à vos yeux.
Vous la voyez pleurer un prince factieux.....
Pardonnez; mais pour vous Arbace paraît craindre.....
Serait-ce le remords d'un cœur lassé de feindre?.....
Eût-il pris le poignard de la main de l'amour?.....

ARTAXERCE.

Arrêtez, Artaban : eh ! quel horrible jour
Croyez-vous donc porter dans mon âme éperdue ?
Non, de ce jour affreux n'éclairez point ma vue,
Sur les miens désormais cessez de m'alarmer ;
Dois-je prendre en horreur tout ce qu'il faut aimer ?
Je suis bien malheureux ! Non, laissez-moi, vous dis-je,
Je ne croirai jamais à cet affreux prodige,
Que tout conspire ici pout me percer le flanc,
Et que le même crime ait gagné tout mon sang.
Allez, dans ce moment que le conseil s'assemble,
Qu'Arbace soit jugé, que le perfide tremble ;
Plus il surprit mon cœur par un faux sentiment,
Plus je dois aujourd'hui marquer son châtiment.

SCÈNE VI.

ARTABAN, MÉGABISE.

MÉGABISE.

O ciel ! qu'ai-je entendu ! seigneur, qu'allez-vous faire ?
Ce moment dangereux permet-il qu'on diffère ?
On va juger Arbace, êtes-vous sans effroi ?
L'abandonnerez-vous à son destin ?

ARTABAN.

Suis-moi.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ARTAXERCE, ARTABAN.

ARTABAN.

INFLEXIBLE ennemi des crimes de ma race,
Au rang des juges même, oui, seigneur, j'ai pris place;
C'était trop peu pour moi que de l'abandonner,
A la mort le premier j'ai dû le condamner,
Je devais à l'État un si grand sacrifice,
C'en est fait, et mon fils va marcher au supplice.

ARTAXERCE.

Ainsi donc son silence est un crime de plus.....
Que de freins à la fois il faut qu'il ait rompus!

ARTABAN.

C'est son crime, seigneur, non sa mort qui m'accable.
Comment prévoir qu'un jour il devînt si coupable,
Et qu'un bras qui pour vous s'est armé tant de fois,
Souillerait jusque-là l'honneur de ses exploits?
De l'État en ces lieux les chefs prêts à paraître,
Vont fléchir le genou devant leur nouveau maître;

Il ne m'appartient pas, dans mon sort malheureux,
De joindre devant vous mon hommage à leurs vœux.
J'ai signé de mon fils la sentence mortelle,
C'est là qu'en traits de sang ma foi se renouvelle.
Je n'ai plus qu'à quitter ces funestes remparts,
Où je vois mon opprobre écrit de toutes parts;
Je cours ensevelir mon horrible disgrace,
Et plût aux dieux encor la honte de ma race.

SCÈNE II.

ARTAXERCE, *seul.*

Je me sens déchirer. Une indigne pitié
Vient saisir malgré moi mon esprit effrayé.
O jour affreux! il faut que le traître périsse
Dans l'opprobre, grands dieux! dans le dernier supplice.
Ah! si dans les excès de sa témérité,
Il avait à mes jours seulement attenté,
J'aurais laissé briser des mains de la clémence
Le glaive dont les lois ont armé ma puissance.
O de mon cœur trahi sentimens superflus!
Charmes qui m'abusez, qu'êtes-vous devenus?
Quand sujets tous les deux, et sous des lois communes,
Un sort moins inégal rapprochait nos fortunes,
Sur quelle foi trompeuse, hélas! trop endormi,
J'avais cru pour le trône acquérir un ami!
Au lieu de ce trésor, je ne vois plus qu'un traître:
Il semblait cependant n'être point fait pour l'être.
Fatalité bizarre! affreux destin des rois!
Tout se corrompt-il donc auprès d'eux par leur choix?

Lui que j'ai vu fidèle autant que magnanime :
Un cœur change à ce point ! un moment mène au crime!
A qui donc se livrer ? où placer l'amitié ?
Et toi , vertu d'un jour , à qui je me fiai ,
Tu m'as trompé ; j'ai cru qu'un pas dans ta carrière
Devait être un attrait pour la remplir entière.

SCÈNE III.

ARTAXERCE, ÉMIRÈNE, ÉLISE.

ÉMIRÈNE.

Arbace !.... qu'ai-je appris ? Arbace est condamné !
Au supplice, à l'opprobre Arbace abandonné !

ARTAXERCE.

Je ne suis plus son roi que pour être son juge.

ÉMIRÈNE.

Je le crois innocent, et je suis son refuge ;
Contre vous, contre tous, je viens le secourir ;
C'est un crime pour moi de le laisser périr.
Son danger m'affranchit d'une vaine réserve,
Et l'honneur, l'équité, tout veut que je le serve.

ARTAXERCE.

Eh ! de son crime encor vous doutez aujourd'hui ?

ÉMIRÈNE.

Son crime ! est-il prouvé ?

ARTAXERCE.

Quoi! lorsque contre lui
Vous voyez qu'à la fois tout dépose et l'accuse ;
Ce séjour ignoré qu'il prolongea dans Suze,
Ce silence obstiné, ce désaveu menteur
Du crime dont il est le complice ou l'auteur ;
Lorsque le fer sanglant..... Écoutez, Émirène,
Une aveugle pitié trop long-tems vous entraîne.
Est-ce ainsi qu'oubliant la plus auguste loi,
Vous outragez la cendre et d'un père et d'un roi ?
Vous osez.....

ÉMIRÈNE.

Arrêtez, n'insultez pas vous-même
Aux pleurs, au désespoir d'une sœur qui vous aime.

ARTAXERCE.

Cessez donc de douter encor de ses forfaits ;
Soyez ma sœur, soyez la fille de Xercès.

ÉMIRÈNE.

Xercès périt, seigneur, il attend la vengeance,
C'est là mon premier soin, c'est ma triste espérance ;
Et qu'un long châtiment soit préparé pour moi,
Si, m'osant écarter de la plus sainte loi,
A mon coupable amant lâchement asservie,
Je lui vendais le sang qui m'a donné la vie.
Mais ce sang, où sans crainte on osa se plonger,
Si l'innocent périt, reste encore à venger.
Plus l'apparence ici déposant contre Arbace,
Des soupçons à lui seul semble arrêter la trace
Plus dans son désaveu ce mortel affermi,

Exige d'examen dans le cœur d'un ami.
Qui ? lui, seigneur ! qu'après tant de preuves de zèle,
Tant d'horreur ait souillé cette âme si fidèle ?
Il eût pu, par le crime, élever aujourd'hui
Cette affreuse barrière entre Émirène et lui ?
Non ; du crime jamais il n'eût conçu l'idée ;
Les armes à la main il m'aurait demandée ;
Il eût, poussant l'audace au plus terrible éclat,
Soulevé tout ce peuple et renversé l'État ;
Son amour, son dépit, sa fierté naturelle,
Son audace emportée en eût fait un rebelle,
Jamais un lâche.

ARTAXERCE.

En vain vous lui servez d'appui,
Mon père n'eut jamais d'autre ennemi que lui.
Dans votre aveuglement vous seule pouvez croire.....

ÉMIRÈNE.

Tout, avant de penser qu'il ait souillé sa gloire.
Par les mêmes soupçons indignement flétri,
Par votre ordre déjà votre frère a péri.
Je veux croire avec vous que sa haine inquiète
Préparait contre vous quelque trame secrète,
Que pour troubler l'État peut-être il eût vécu :
Mais enfin de son crime est-il mort convaincu,
Lui sur qui la loi seule avait un droit suprême ?
Après l'oubli des lois, redoutez les lois même.....
Le crime à leur regard souvent s'est dérobé,
L'innocent méconnu sous leur glaive est tombé.
Vous condamnez Arbace ! ah ! craignez l'injustice,
Redoutez le faux jour d'un dangereux indice.
D'une haute vertu quand l'éclat solennel

A consacré le nom et les mœurs d'un mortel,
De sa seule vertu l'autorité suprême
Suffit pour balancer l'évidence elle-même.
Du tems, juge infaillible, attendez le flambeau.
D'un frère et d'un ami tour-à-tour le bourreau,
Sans venger votre père, irez-vous par des crimes,
Sur sa cendre trompée entasser les victimes,
Et verser au hasard, précipitant vos coups,
Un sang qui vous fut cher, et qui coula pour vous?

ARTAXERCE.

Dans un crime d'État, c'en est un de se taire,
De n'en pas tout entier révéler le mystère;
Des indices ainsi le secours rejeté,
Aurait plus d'une fois produit l'impunité.
Les preuves contre lui sont assez authentiques:
Ne me parlez donc plus de hasard chimérique,
D'une innocence ou fausse, ou qu'il veut nous cacher;
Il se tait, il mourra. Qu'ai-je à me reprocher?
J'ai moi-même aujourd'hui, combattant l'évidence,
Dans le fond de son cœur cherché son innocence;
J'ai permis, espérant de le revoir absous,
Qu'il fût interrogé par son père et par vous.
D'un complot ténébreux qu'il dévoile la trame,
Qu'il s'explique, qu'il parle, ou vous-même, madame,
Trouvez d'autres moyens de le justifier.

ÉMIRÈNE.

Il n'en est qu'un, seigneur; c'est de vous défier.....

ARTAXERCE.

Et de qui?

ÉMIRÈNE.

D'Artaban.

ARTAXERCE.

Quelle erreur vous égare !
Comment? d'où savez-vous ?

ÉMIRÈNE.

Je crains tout d'un barbare.
Avant de le nommer j'ai long-tems combattu,
De son malheureux fils j'afflige la vertu ;
L'ingrat va repousser, pour courir au supplice,
La main que je lui tends au bord du précipice ;
Mais il y va tomber, mais tout est contre lui,
Lui-même il s'abandonne, il n'a que moi d'appui ;
Sauvons-le malgré lui des coups de l'imposture.
S'il peut sacrifier l'honneur à la nature,
Si, sans voir que du crime il se fait le soutien,
Il se tait par devoir, le sauver est le mien.
Vous voyez la douleur et l'effroi qui me glace,
Un si funeste avis ne me rend point Arbace,
Je le perdrai de même : ah ! du moins qu'aujourd'hui
Émirène le sauve en renonçant à lui.

ARTAXERCE.

Vous craignez ? vous voulez qu'une crainte si vaine,
Qu'un soupçon seulement fondé sur votre haine,
Balance dans mon cœur d'invincibles raisons,
Qui sur le traître Arbace attachent mes soupçons ?
Vous voulez, qu'oubliant quarante ans de services,
Sur de vagues terreurs, sans preuves, sans indices.....

SCÈNE IV.

ARTABAN, ARTAXERCE, ÉMIRÈNE, ÉLISE.

ARTABAN.

Seigneur, dans le moment je viens d'être averti
Que bientôt le palais devait être investi.
De Darius, dit-on, les complices perfides,
Craignant d'être punis, et de vengeance avides,
Sans doute soulevaient les esprits contre vous,
Et mon zèle aura même excité leur courroux.
Depuis que j'ai signé la sentence d'Arbace,
Ils avancent l'instant que marqua leur audace,
Mais j'ai dans le moment fait de cet attentat
Avertir votre garde et les chefs de l'État.
Vous ne craindrez plus rien d'une telle entreprise,
Et l'art des conjurés n'est que dans la surprise.

ARTAXERCE.

Eh bien! ma sœur?

ARTABAN.

Seigneur, le trône vous attend,
Il le faut affermir, et c'est en y montant.
Les sermens prononcés, l'alliance sacrée
Du peuple avec son roi sur les autels jurée,
Tout rappelle au devoir les esprits révoltés,
Tout servira de frein à leurs témérités.

ARTAXERCE.

Grands dieux ! ah ! si les rois sont vos vives images,
Deviez-vous sur leur tête assembler tant d'orages ?
Allons, voyons quels coups ils nous faut prévenir.
Ciel ! être à peine au trône, et n'avoir qu'à punir !

SCÈNE V.

ÉMIRÈNE, ÉLISE.

ÉMIRÈNE.

O dieux ! avec quel art le traître dissimule !
Que la fourbe est habile, et l'amitié crédule !
Par quel coup politique et par quel ascendant
Il trompe un jeune roi forcé d'être imprudent !
Peut-être j'aurais dû..... mais qu'aurais-je pu dire,
Que le traître déjà n'eût eu l'art de détruire ?
Quoi ! de notre entretien tout le fruit est perdu,
Je vois en un moment mon espoir confondu.

ÉLISE.

Quoi ! son zèle n'a point dans votre âme surprise
Ébranlé les soupçons ?....

ÉMIRÈNE.

Il les confirme, Élise.
Plus son zèle pour nous cherche à se signaler,
Et plus ce zèle est faux, plus il me fait trembler ;
Il n'a que trop de droits d'imposer à mon frère ;
Mais il ne peut tromper mon regard plus sévère :

C'est un monstre. Courons, employons ce moment
A tenter les moyens de sauver mon amant.
Toi qui connais Arbace, ô ciel ! prends sa défense ;
Je croirais t'offenser d'implorer ta clémence,
J'invoque ta justice : éclate, qu'attends-tu
Pour frapper le coupable et sauver la vertu ?

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCENE I.

ARTABAN, *seul.*

Enfin à mes desseins voici l'instant propice :
Je vois le sort d'un fils sous un plus doux auspice ;
J'ai dû l'épouvanter n'ayant pu l'attendrir,
Je ne le verrai plus s'obstiner à périr.
J'ai craint, je l'avouerai, l'entretien d'Émirène,
Les regards de l'amour, les soupçons de la haine ;
J'ai tremblé que le frère, alarmé par la sœur,
De quelque vérité n'entrevît la lueur ;
Mais en le prévenant, par une heureuse adresse,
Des coups qu'à son insu je prépare et je presse,
Vers sa perte à ce trône il s'avance égaré,
Et le piége l'attend sur le premier degré.
Infaillible ressource et nouveau stratagême,
J'aurai su le tromper par la vérité même.

SCÈNE II.

ARTABAN, MÉGABISE.

ARTABAN.

J'ai délivré mon fils, il est en sûreté,
Et nous pouvons enfin agir en liberté.

MÉGABISE.

Quel prestige à ses yeux a donc pu vous absoudre ?
A sortir de ses fers qui l'a donc pu résoudre,
Lui, seigneur, qui tantôt ?....

ARTABAN.

Ce n'est pas sans effort;
En vain je lui montrais les horreurs de son sort:
L'appareil de la mort préparé dans la place,
Un infâme bûcher élevé pour Arbace,
Rien n'ébranlait son cœur, il était sans effroi;
Le moment de sa mort n'approchait que pour moi;
Et de tous mes desseins détestant l'artifice,
L'ingrat à mes bontés préférait le supplice.
Il m'échappait enfin et courait au trépas:
La fureur me saisit et j'arrête ses pas.
Obéis, ai-je dit, ou crains pour ton amante;
Soudain il n'a plus vu qu'Émirène expirante:
A cette affreuse image il a pâli, tremblé,
Les périls d'Émirène enfin l'ont ébranlé,
Et j'ai su le forcer, par sa frayeur extrême,
A sortir de ses fers, pour sauver ce qu'il aime.
Mais les grands à l'autel vont joindre ici le roi.

Dis-moi, cher Mégabise, as-tu rempli ma loi?
As-tu versé la mort dans la coupe sacrée,
Pour le serment du trône en ces lieux préparée?

MÉGABISE.

Oui, j'ai choisi l'instant, et loin de tous les yeux,
J'ai su prendre, seigneur, ce soin mystérieux;
Cependant d'Artaxerce écartez Émirène,
Je redoute toujours la douleur qui l'entraîne.
Si par elle aux soupçons peut-être ramené.....

ARTABAN.

Je tiens à mon génie Artaxerce enchaîné,
Et sa crédulité, bien moins que mon adresse,
Sur ses propres périls aveugle sa jeunesse;
L'autel, le trône est prêt, rien ne peut l'arrêter,
Dans de si courts instans qu'aurais-je à redouter?
Au succès de mes vœux quel revers pourrait nuire?
De ce moment, ami, seulement je respire.
Tout ce que j'ai souffert! dans quels maux aujourd'hui,
Dans quel péril mon fils me jetait avec lui!
Le voir prêt à périr sans pouvoir le défendre,
Tantôt presser sa mort, et tantôt la suspendre,
Détester sa vertu, devant tout à sa foi;
Dans le fond de mon cœur l'admirer malgré moi!
Moi-même être jaloux de la paix consolante
Qui tenait lieu de tout à son âme innocente.
Que j'ai senti de trouble, ami! mais ne crois pas
Qu'en mon ambition je recule d'un pas:
Plus j'ai tenté pour elle et plus elle redouble,
Ne prends point pour remords quelques momens de trouble;

Et de tous mes malheurs crois que le plus affreux,
Ce serait de laisser mon crime infructueux.
Sors, rejoins mon parti, j'aperçois Artaxerce.

SCÈNE III.

ARTAXERCE, ARTABAN, LES SATRAPES, GARDES.

ARTAXERCE.

Demeurez, Artaban ; vous, soutiens de la Perse,
Écoutez. Si les rois sont sujets à l'erreur,
Leur équité du moins doit avoir en horreur
Ce préjugé honteux que ma justice efface,
De flétrir un mortel des crimes de sa race.
Dans ces momens de trouble et de soulèvemens,
Votre roi s'est hâté d'exiger vos sermens.
Puisse mon règne ouvert sous de si noirs auspices,
Vous donner d'autres jours plus doux que ces prémices !
Je jure le premier sur la coupe des rois,
Je jure d'être juste et d'obéir aux lois,
De me croire engagé, par ma grandeur suprême,
A rendre heureux ce peuple, à mériter qu'il m'aime;
Et que le dieu du jour, par ma voix attesté,
A mes yeux pour jamais refuse la clarté;
Que la mort dans mon sein passe avec ce breuvage,
Si je dois violer le serment qui m'engage.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, ÉMIRÈNE.

ÉMIRÈNE.

Ouvrez-moi les chemins : qui l'aurait cru, seigneur,
Arbace est hors des fers.

ARTAXERCE.

Que dites-vous, ma sœur?

ÉMIRÈNE.

Seigneur, sa délivrance autant que vous m'étonne,
Les rebelles..... Arbace..... et c'est lui qu'on soupçonne!

ARTAXERCE.

Comment?

ÉMIRÈNE.

Ce même Arbace accusé devant vous,
L'objet infortuné de tout votre courroux,
Que dans ces lieux, hors moi, tout a pu méconnaître,
S'il eût voulu, seigneur, il était roi peut-être :
Par lui tout est calmé.

ARTABAN, *à part.*

Qu'entends-je ? quel revers!

ARTAXERCE.

Arbace!.... quelle main a donc brisé ses fers ?

ÉMIRÈNE.

J'ignore. Mais, seigneur, il en sortait à peine,
Il s'élève à sa vue une émeute soudaine;

Il voit les conjurés, et de quelques soldats
Qu'il désarme lui-même, il fait suivre ses pas.
Il s'élance, il s'écrie : ah ! calmez mes alarmes,
Cessez ; qui que ce soit qui vous appelle aux armes,
Qui de ce zèle affreux vous remplisse pour moi,
Quittez-le, osez me suivre aux pieds de votre roi ;
Versez pour une cause illustre et légitime
Un sang que vous alliez prodiguer pour le crime ;
Barbares, choisissez l'infamie ou l'honneur.
La honte de céder agite encor leur cœur :
Il insiste, il obtient, il enchaîne l'audace,
Les rebelles vaincus tombent aux pieds d'Arbace.
Tout est soumis.

SCÈNE V.

ARTAXERCE, ARTABAN, ÉMIRÈNE, LES GRANDS DE LA PERSE, ARBACE.

ARBACE.

Seigneur, j'ai rempli mon devoir,
J'ai saisi ce moment qui fut en mon pouvoir
De ramener l'audace à votre obéissance.
Ce succès que le ciel dut à mon innocence,
Ce bien inespéré que je goûte en ce jour,
Doit peut-être m'absoudre aux yeux de votre cour ;
Mais si ce prompt effet de la foi la plus pure,
Si mon zèle trop vain n'a rien qui vous rassure,
Si plus sévère enfin, comme fils, comme roi,
Tous vos soupçons encor sont arrêtés sur moi,

Qu'on me rende mes fers, le malheureux Arbace
Est absous devant vous, ou ne veut point de grâce.

ARTAXERCE.

Je ne sais où je suis. Eh! qui t'a délivré?

ARBACE.

Le sort, le même sort contre moi déclaré.
N'exigez rien de plus.

ARTAXERCE.

O prodige! ô mystère!
Chaque mot me confond; est-ce ainsi qu'il m'éclaire?
Toi me défendre! toi! tu m'aurais pu servir!
Est-ce innocence? ô ciel! n'est-ce qu'un repentir?

ARBACE.

Le crime est trop horrible, et qui l'eût pu commettre,
Entre vos mains, seigneur, viendrait-il se remettre?
Sûr qu'il n'est point de grâce en un tel attentat,
Que le moindre pardon révolterait l'État,
Le coupable aux forfaits dévoue alors sa vie,
Et pour mieux les cacher, souvent les multiplie.

ARTAXERCE.

Que dois-je soupçonner? il échappe à ses fers,
Il réprime lui seul des complots si pervers!
Par un zèle apparent si pour sauver sa gloire.....
Sa fureur..... à l'autel..... plus couverte..... plus noire.....
Eh bien! prends à témoin, dans ce lieu redouté,
Et de ton innocence et de la vérité,
Le dieu dont la puissance est dans Suze adorée:
Viens, jure à cet autel sur la coupe sacrée.

ARBACE.

ARBACE.

Ah ! je suis prêt, donnez.

ARTABAN.

Mon fils !

ARTAXERCE.

Artaban !

ÉMIRÈNE.

Ciel !

ARTAXERCE.

Pourquoi l'arrêtez-vous ?

ÉMIRÈNE.

O crime !

ARBACE, *à part.*

Sort cruel !

ARTAXERCE.

Quel est donc votre effroi ? parlez.

ÉMIRÈNE.

Tout vous éclaire,
Le ciel ouvre vos yeux. Redoutez tout, mon frère.
Trop long-tems le perfide a surpris votre foi :
Artaban nous trahit.

ARTABAN.

Quoi, madame !....

ÉMIRÈNE, *à Artaban.*

Tais-toi.
Va, je reconnais trop ta fourbe abominable;
Ton crime est avéré : si tu n'es pas coupable,
Bois dans la coupe.

ARTABAN.

Eh bien!.... oui, je l'empoisonnai.

ARBACE.

Quel aveu!

ARTAXERCE.

Quoi, perfide!

ARTABAN.

Et te la destinai.
J'ai tout fait pour Arbace, il n'est point mon complice;
Mon fils du fer sanglant craignit pour moi l'indice,
Sa main me l'arracha.

ARTAXERCE.

Qu'on l'arrête.

ARTABAN.

Frémis:
J'ai su gagner ta garde, et tout n'est pas soumis.
Amis, meure Artaxerce.

(Il tire son épée pour signal.)

ARTAXERCE, *l'épée à la main.*

Osez-vous bien, perfides?

ARBACE, *se jetant au-devant du roi.*

C'est à travers mon sein que vos coups parricides.....

ÉMIRÈNE.

Ah! dieux!

ARTABAN.

N'écoutez rien.

ARBACE, *se jetant sur l'autel et prenant la coupe.*

Frémissez, inhumain;
Vous m'aimez, ce poison va passer dans mon sein.

ARTABAN.

Que fais-tu ?

ARBACE.

Jetez donc ces armes criminelles,
Donnez du repentir cet exemple aux rebelles,
Ou cette coupe.....

ARTABAN.

Ingrat ! tu fais mon désespoir.
Va, rampe aux pieds du trône où tu pouvais t'asseoir ;
Esclave malheureux d'une vertu timide,
Vis dans l'abaissement, chargé d'un parricide.

ÉMIRÈNE.

Eh bien ! vous le voyez, me trompais-je, seigneur?

ARBACE.

Ah ! mon père ! à quel prix me rendez-vous l'honneur ?

(Il veut suivre son père, Artaxerce le retient.)

ARTAXERCE.

Dieux ! quel jour m'est rendu ! que l'erreur est cruelle !
Moi qui te soupçonnais, je dois tout à ton zèle.
Viens partager ce rang d'où je tombais sans toi,
Et retrouve à jamais ton ami dans ton roi.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

LA VEUVE
DU MALABAR,

OU

L'EMPIRE DES COUTUMES;

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, PAR LES COMÉDIENS FRANÇAIS ORDINAIRES DU ROI, LE 30 JUILLET 1770, ET REMISE AU THÉATRE LE 29 AVRIL 1780.

Quæ fera gens hominum, quæve hunc tam barbara morem
Permittit patria?

VIRG., *Æneïdos, lib. I.*

Les succès d'*Hypermnestre*, d'*Artaxerce*, de *Guillaume Tell*, devaient engager M. Le Mierre à rentrer de nouveau dans la lice : le public avait les yeux fixés sur lui, et les applaudissemens qu'il n'avait cessé de lui prodiguer, lui faisaient la loi de tout entreprendre pour mériter un nouveau triomphe. Passionné pour son art et travailleur infatigable, M. Le Mierre alla chercher sur la plage du Malabar un sujet intéressant et digne de la tragédie; il se livra à toute son imagination, et l'ouvrage parut. Une entente parfaite de la scène, un rôle brillant, un dénouement énergique, un coup de théâtre du plus grand effet (*), tout concourut à assurer la réussite de la *Veuve du Malabar*, un des

(*) Cet effet théâtral est dû à M. de la Rive, qui jouait le rôle du Général Français, dans l'origine. L'auteur ne l'avait pas imaginé, ni fait exécuter ainsi.

ouvrages qui a le plus contribué à affermir la réputation de M. Le Mierre, quoiqu'on ait fait à cette pièce quelques reproches mérités, mais qui se trouvent rachetés par des beautés réelles.

AUX MANES DE DORAT,

MORT LE JOUR DE LA REPRISE DE LA VEUVE DU MALABAR.

O mon ami, tu meurs! atteinte pressentie!
Mais dans quel jour je la reçoi!
Époque vraiment inouie!
Dure fatalité qui dut marquer ma vie,
Et qui force à parler de soi
Quand la douleur veut qu'on s'oublie!
Ta dernière pensée a donc été pour moi,
Et ton dernier vœu pour ma gloire (*)!
Ce trait peut-il jamais sortir de ma mémoire,
Et de ce cœur qui fut à toi?
La peine et le plaisir, telle est la loi commune,
S'étaient toujours suivis, précédés tour-à-tour;
Le bonheur pour moi seul est dans le même jour
Étouffé sous mon infortune;
Quelle joie en mon âme eût pu trouver accès?
Mon laurier..... Qu'ai-je dit? la tige en est flétrie,
J'en ai vu sortir ton cyprès;
J'ai bu la céleste ambroisie
Dans le vase amer des regrets.
Absent, je te cherchais d'un œil involontaire,

(*) *Qu'on m'apprenne le plutôt qu'il se pourra le succès de la Veuve du Malabar, cela me fera passer une bonne nuit.* Voilà les dernières paroles de Dorat.

A ce spectacle où tu cueillis
La palme du *Célibataire*,
En dépit de tes ennemis;
A ce théâtre où le suffrage
De ton esprit exempt des mouvemens jaloux,
Eût au destin de mon ouvrage
Ajouté des charmes si doux.
Mais tu n'es plus, et de ténèbres
J'ai vu couvrir la scène en ces cruels momens;
Au lieu des applaudissemens,
Je n'ai plus entendu que des hymnes funèbres;
Au lieu de jouir, j'ai frémi;
La douleur remplissait mon ame,
Et des pleurs que peut-être a fait verser mon drame,
J'ai détourné le cours vers l'urne d'un ami.
Eh! quel mortel, ô gloire! épris de ton phosphore,
Par la publique voix aux cieux fût-il porté,
Dans les pertes du cœur peut respirer encore
Les parfums de la vanité?
Malheur irréparable! ami doux et facile,
Nouveau Quintilius à jamais regretté,
Tu manqueras sans cesse à mon cœur attristé;
Par ma douleur au moins j'imiterai Virgile.
Lorsque privé de Colardeau,
Tu jetais des fleurs sur sa cendre,
Ah! comme lui dans le tombeau,
Tu devais donc si tôt descendre;
Comme lui, jeune encor, dans ta course arrêté,
Objet d'intérêt et d'alarmes,
Tu devais pour les arts, pour la société,
Rouvrir une source de larmes!

Aussi fécond qu'Ovide et souvent son rival,
En grâces où trouver ton maître ?
En honnêteté ton égal ?
Déjà ton nom célèbre et si digne de l'être,
Ornait mes vers : ah ! dans ce jour de deuil,
Devait-il donc y reparaître
Pour t'y montrer dans le cercueil ?

PERSONNAGES.

LANASSA, veuve du Malabar.

FATIME, confidente de la veuve.

LE GRAND BRAMINE.

LE JEUNE BRAMINE.

UN BRAMINE.

LE GÉNÉRAL FRANÇAIS.

UN OFFICIER FRANÇAIS.

UN OFFICIER INDIEN.

BRAMINES.

PEUPLE INDIEN.

OFFICIERS FRANÇAIS.

SOLDATS.

La scène est dans une ville maritime, sur la côte du Malabar.

LA VEUVE
DU MALABAR,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LE GRAND BRAMINE, UN JEUNE BRAMINE, UN BRAMINE.

LE GRAND BRAMINE.

Un illustre Indien a terminé sa vie ;
Sachez donc si sa veuve, à l'usage asservie,
Conformant sa conduite aux mœurs de nos climats,
Dès ce jour met sa gloire à le suivre au trépas.
C'est un usage saint, inviolable, antique,
Et la religion jointe à la politique,
Le maintient jusqu'ici dans ces États divers,
Que traverse le Gange et qu'entourent les mers.
Allez. Je vous attends.

SCÈNE II.

LE GRAND ET LE JEUNE BRAMINES.

LE GRAND BRAMINE.

Oui, c'est vous dont le zèle
Conduira de sa mort la pompe solennelle.

LE JEUNE BRAMINE.

Quoi! les Européens accourus vers nos ports,
De leurs vaisseaux nombreux investissent ces bords,
Tant de foudres lancés sur les murs de la ville,
De leurs coups redoublés ébranlent notre asile,
Et c'est peu qu'aujourd'hui la guerre et ses fureurs
Fassent de ce rivage un théâtre d'horreurs!
Au milieu des dangers, au milieu des alarmes
Que répand dans nos murs le tumulte des armes;
Nous préparons encore un spectacle cruel
Qui me plonge d'avance en un trouble mortel;
Nous dressons ces bûchers consacrés par l'usage,
Qui font du Malabar fumer au loin la plage!
Non, je dois l'avouer, je ne pourrai jamais
Accoutumer mes yeux à de pareils objets.
Eh! ne peut-on sauver la victime nouvelle?
Son époux, dans ces lieux, n'est point mort auprès d'elle;
Elle ne l'a point vu dans ces derniers momens
Si puissans sur notre ame et sur nos sentimens.
Où, d'une épouse en pleurs l'époux qui se sépare,
Exige de sa foi cette preuve barbare;

Où, dans l'illusion d'un douloureux ennui,
Elle voit comme un bien de mourir avec lui.

LE GRAND BRAMINE.

Qu'importe qu'en mourant il n'ait point reçu d'elle
Le serment de le suivre en la nuité ternelle ?
Pensez-vous que du sang dont on sait qu'elle sort,
Elle puisse à son gré disposer de son sort ?
Au nom de son époux, sa famille inquiète,
L'environne déjà pour exiger sa dette ;
L'affront dont en vivant elle se couvrirait,
Sur ses tristes parens à jamais s'étendrait,
Et de sa propre gloire une fois dépouillée,
Que faire de la vie après l'avoir souillée ?
Où serait son espoir ? Sans honneur et sans biens,
Devenue et l'esclave et le rebut des siens,
Vile à ses propres yeux dans cet état servile,
Ou plutôt dans l'horreur de cette mort civile,
Elle ne traînerait que des jours languissans,
S'abreuverait de pleurs et mourrait plus long-tems.

LE JEUNE BRAMINE.

Il est vrai ; cependant pour peu qu'on soit sensible,
Avouez avec moi qu'il doit paraître horrible
Qu'on réserve à la femme un si funeste sort,
Et qu'elle n'ait de choix que l'opprobre ou la mort.
Les lois même contre elle ont pu fournir ces armes !
La femme en ces climats n'a pour dot que ses charmes ;
Et l'époux s'en arroge un empire odieux
Qu'il laisse à ses enfans lorsqu'il ferme les yeux !
Il faut qu'elle périsse, ou bien leur barbarie
Ose lui reprocher d'avoir aimé la vie,

L'en punir, la priver avec indignité
Des droits toujours sacrés de la maternité.
Eh quoi! pour honorer la cendre de leur père,
Ont-ils donc oublié que sa veuve est leur mère?

LE GRAND BRAMINE.

Et vous, ignorez-vous sous quel sceptre d'airain
L'usage impérieux courbe le genre humain?
Observez le tableau des mœurs universelles;
Vous verrez le pouvoir des coutumes cruelles.
L'empereur japonnais descendant chez les morts,
Trouve encor des flatteurs pour mourir sur son corps.
Les enfans pour périr ou vivre au choix du père,
Ailleurs sont désignés dans le sein de leur mère.
Le Massagète immole, et c'est par piété,
Son père qui languit sous la caducité.
Le sauvage vieilli, dans sa douleur stupide,
De son fils qu'il implore, obtient un parricide.
Sur les bords du Niger, l'homme est mis à l'encan:
En montant sur le trône, on a vu le sultan
Au lacet meurtrier abandonner ses frères;
Et dans l'Europe même, au centre des lumières
Au reste de la terre un honneur étranger,
De sang-froid, pour un mot, force à s'entr'égorger.

LE JEUNE BRAMINE.

Ainsi, l'exemple affreux des coutumes barbares,
Autorise et maintient des excès si bizarres.
Ainsi, quand des autels la femme ose approcher,
Les flambeaux de l'hymen sont ceux de son bûcher.
Du destin qui l'attend l'horreur anticipée,
Se présente sans cesse à son âme frappée,

Esclave

Esclave de l'époux, même lorsqu'il n'est plus;
Liée encor des nœuds que la mort a rompus,
Entendez-la crier d'une voix lamentable,
Cruels, qu'avez-vous fait par un arrêt coupable?
Hélas! déjà le ciel nous impose en naissant
Un tribut de douleurs dont l'homme fut exempt,
Et votre aveugle loi, votre âme injuste et dure,
Ajoute encor pour nous au joug de la nature,
Et bien loin d'adoucir, de plaindre notre sort,
C'est vous qui nous donnez l'esclavage et la mort.

LE GRAND BRAMINE.

Quel langage inoui! quelle erreur te domine!
N'es-tu donc dans le cœur Indien, ni Bramine?
La femme naît pour nous, et, par un fol égard,
Tu veux que dans l'hymen elle ait ses droits à part!
Prends-tu les préjugés des nations profanes?
On doit tout à l'époux, on doit tout à ses mânes.
Elle-même a senti dans ses attachemens
Le prix qu'elle doit mettre à ces grands dévoûmens:
L'appareil des bûchers et leur magnificence
Ne peut appartenir qu'à la fière opulence;
Mais la veuve du pauvre accompagne le mort,
Se couvre de sa terre et près de lui s'endort.
Même dans ces cantons où la loi moins sévère
Se relâche en faveur de l'épouse vulgaire,
Celle qui croit sortir d'un assez noble sang,
Réclame les bûchers comme un droit de son rang.
Recule dans les tems, et vois dans l'Inde antique,
Combien l'on a brigué ce trépas héroïque.
Songe au fils de Porus; remets-toi sous les yeux

Des veuves de Ceteus le combat glorieux :
L'une, à qui de l'hymen aucun gage ne reste,
Tire son droit de mort d'un état si funeste,
L'autre, du gage même enfermé dans son sein ;
Et celle que la loi force à céder enfin,
Qui se voit enlever le trépas qu'elle envie,
N'entend qu'avec horreur sa sentence de vie.
Tu les plains de mourir, toi qui connais nos lois !
Ces victoires sur nous, ces maux de notre choix ;
Ici tout est extrême. Hé ! vois nos solitaires,
Des Fakirs, des Joghis les tourmens volontaires ;
Vois chacun d'eux dans l'Inde à souffrir assidu,
L'un, le corps renversé, dans les airs suspendu,
Sur les feux d'un brasier pour épurer son ame,
L'attiser de ses bras balancés dans la flamme ;
Les autres se servant eux-mêmes de bourreaux,
Se plaire à déchirer tout leur corps par lambeaux ;
L'autre habiter un antre ou des déserts stériles ;
Sous un soleil brûlant plusieurs vivre immobiles ;
Celui-ci, sur sa tête entretenir les feux
Qui calcinent son front en l'honneur de nos dieux.
Vois sur le haut des monts le Bramine en prières,
Pour vaincre le sommeil s'arracher les paupières ;
Quelques-uns se jeter au passage des chars,
Ecrasés sous la roue, et sur la terre épars :
Tous abréger la vie et souffrir sans murmure,
Tous braver la douleur et dompter la nature.

LE JEUNE BRAMINE.

Ah ! du moins à souffrir aucun d'eux n'est contraint,
Ne gémit de ses maux, et ne veut être plaint ;

Mais ici par l'honneur la femme est poursuivie ;
Il la force, en tyran, d'abandonner la vie.
Pardonnez, j'avais cru qu'exposés aux malheurs,
Sans appeler à nous la mort, ni les douleurs,
Ce devait être assez pour la constance humaine,
De supporter les maux que la nature amène :
D'inexplicables lois, par de secrets liens,
Sur la terre ont uni les maux avec les biens ;
Mais de l'insecte à l'homme, on peut assez connaître,
Que le soin de soi-même est l'instinct de chaque être.
Les dieux comme immortels, et surtout comme heureux,
A tout être sensible ont inspiré ces vœux :
L'homme, l'homme lui seul, dans la nature entière,
A porté sur lui-même une main meurtrière ;
Comme s'il était né sous des dieux malfaisans,
Dont il dut à jamais repousser les présens !
Ah ! la secrète voix de ces êtres augustes,
Crie au fond de nos cœurs, soyez bons, soyez justes ;
Mais nous demandent-ils ces cruels abandons,
Ce mépris de nos jours, cet oubli de leurs dons ?
Cette haine de soi n'est-elle point coupable :
Qui se hait trop lui-même aime peu son semblable ;
Et le ciel pourrait-il nous avoir fait la loi
D'aimer tous les humains, pour ne haïr que soi ?

*

SCÈNE III.

UN BRAMINE, LE GRAND ET LE JEUNE BRAMINES.

LE GRAND BRAMINE.

Eh bien! qu'avez-vous su? cette veuve fidèle
Aux mânes d'un époux se sacrifiera-t-elle?
A-t-elle enfin promis?

LE BRAMINE.

Même dès aujourd'hui
Elle va s'immoler et se rejoindre à lui.
Ses parens l'entouraient et ne l'ont point quittée;
Mais leur voix ne l'a point long-tems sollicitée:
De l'hymen qui l'engage elle sent le pouvoir;
En apprenant sa perte, elle a vu son devoir.
La femme à nos bûchers, fière ou pusillanime,
Ou s'avance en triomphe, ou se traîne en victime;
Celle-ci, sans mêler par un bizarre accord
Les marques de la joie aux apprêts de la mort,
Mais aussi sans gémir et sans être abattue,
Paraît à son trépas seulement résolue:
Quoique si jeune encor, d'un cœur ferme, dit-on,
Elle fait de sa vie un sublime abandon.

LE GRAND BRAMINE.

Je n'espérais pas moins; et je vois sans surprise,
Surtout dans ces momens sa conduite soumise.
Le siége avance, amis; l'Européen jaloux,
Au métier des combats plus exercé que nous,

Plus habile en effet, ou plus heureux peut-être,
Dans nos remparts forcés est prêt d'entrer en maître:
De la loi des bûchers maintenons la rigueur,
Et qu'après la conquête elle reste en vigueur.
Cette veuve bientôt se rendra-t-elle au temple?

LE BRAMINE.

Oui, vous allez la voir donner un grand exemple.
Tout le peuple s'empresse autour de ces lieux saints.

LE JEUNE BRAMINE.

Elle va donc mourir! Hélas! que je la plains!
Brillante encor d'attraits, et dans la fleur de l'âge,
Ah! qu'il est douloureux d'exercer ce courage,
Et d'éteindre au tombeau des jours remplis d'appas,
Que la nature encor ne redemandait pas!
Des usages ainsi l'innocence est victime;
Ce n'est point seulement par la haine et le crime
Que la cruauté règne et proscrit le bonheur,
C'est sous les noms sacrés de justice, d'honneur,
De piété, de lois: la coutume bizarre
A su légitimer l'excès le plus barbare;
Et par un pacte affreux, le préjugé hautain
A soumis l'être faible au mortel inhumain.
Pour le bonheur commun, ils n'ont point su s'entendre:
Au lieu de s'entr'aider par l'accord le plus tendre,
Aux peines de la vie ils n'ont fait qu'ajouter;
Ils ont mis leur étude à se persécuter.
Non, les divers fléaux, tant de maux nécessaires
Dont le ciel en naissant nous rendit tributaires,
Dont l'homme ne peut fuir ni détourner les traits,
Ne sont rien près des maux que lui-même il s'est faits.

LE GRAND BRAMINE.

Entends une autre voix qui te parle et te crie :
Qu'attends-tu de ce monde ? est-ce là ta patrie ?
Nous naissons pour les maux, n'en sois point abattu ;
Apprends que sans souffrance il n'est point de vertu.
De Brama, dans ce temple, entends la voix terrible ;
Tu deviens sacrilége, et tu te crois sensible.

LE JEUNE BRAMINE.

Ah ! si dans d'autres mains ici vous remettiez.....

LE GRAND BRAMINE.

Vous êtes le dernier de nos initiés ;
C'est à vous au bûcher de guider la victime,
Et d'affermir encor le zèle qui l'anime.
Cet honneur vous regarde ; allez donc aux lieux saints
L'attendre, et suivre en tout mes ordres souverains.
La loi veut, il suffit ; courbez-vous devant elle ;
Soyez humble du moins, si vous n'êtes fidèle.

(*Le jeune Bramine sort.*)

SCÈNE IV.

UN BRAMINE, LE GRAND BRAMINE, UN OFFICIER DU GOUVERNEUR.

LE GRAND BRAMINE.

Quel sujet si pressant vous amène vers nous ?

L'OFFICIER.

L'ordre du Gouverneur.

LE GRAND BRAMINE.

Eh bien, qu'annoncez-vous ?

L'OFFICIER.

Il pense et vous prévient qu'il faut que l'on diffère
L'appareil du bûcher, pour ne pas se distraire
Du soin plus important de défendre nos murs ;
Il croit que ces momens sont déjà trop peu sûrs.
D'ailleurs, vous le voyez, ce temple, votre asile,
S'élève entre le camp et les murs de la ville ;
Du bûcher allumé les feux étincelans,
Brilleraient de trop près aux yeux des assiégeans.
Le Gouverneur craindrait une cérémonie,
Qui de l'Européen révolte le génie.

LE GRAND BRAMINE.

Allez, dans un moment je vais l'entretenir.

SCÈNE V.

LE GRAND BRAMINE ET LES BRAMINES.

LE GRAND BRAMINE, *aux Bramines.*

Attendre ! différer ce qu'il faut maintenir !
Quel est donc son dessein ? Quand on craint la conquête,
A conserver nos mœurs est-ce ainsi qu'on s'apprête ?
De sa fausse prudence il faut nous défier,
Lui-même à mon dessein je le vais employer.
Oui, quoique dans ce jour le Gouverneur propose,
De Brama sur ces bords soutenons mieux la cause,
Loin que le sacrifice en ces lieux attendu,

Pour le siége un moment doive être suspendu,
Ah! n'est-ce pas plutôt par de tels sacrifices
Qu'il faut à nos guerriers rendre nos dieux propices ?
Cet usage établi par la nécessité,
Par la religion fut encor adopté,
Et la loi des bûchers une fois rejetée,
Où s'arrêterait-on ? Une coutume ôtée,
L'autre tombe; nos droits les plus saints, les plus chers,
Nos honneurs sont détruits, nos temples sont déserts:
Plus la coutume est dure et plus elle est puissante,
Toujours devant ces lois de mort et d'épouvante,
Les peuples étonnés se sont courbés plus bas:
Si ces étranges mœurs n'étaient dans nos climats,
Quel respect aurait-on pour le Bramine austère ?
Des maux qu'il s'imposa la rigueur volontaire
Serait traitée alors de démence et d'erreur;
Mais quand d'autres mortels, imitant sa rigueur,
Portent l'enthousiasme à des efforts suprêmes,
Et savent comme nous se renoncer eux-mêmes,
Alors le peuple admire, il adore et frémit;
L'ordre naît, l'encens fume et l'autel s'affermit.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

LA VEUVE, FATIME.

FATIME.

Madame, à quelle loi vous êtes-vous soumise?
Je frémis d'y penser!

LA VEUVE.

Reviens de ta surprise.
Tu naquis dans la Perse, et sous un ciel plus doux:
Tu conçois peu les mœurs que tu vois parmi nous.
Mais, Fatime, à son sort Lanassa dut s'attendre:
Dans ces tombes de feu d'autres ont su descendre;
Je n'en puis être exempte, et ces murs, ces rochers
Sont noircis dès long-tems par les feux des bûchers.

FATIME.

Votre malheur m'accable, et vous semblez tranquille.

LA VEUVE.

Mon époux ne vit plus; de la terre il m'exile.

FATIME.

Les regrets qu'il vous laisse ont-ils pu dans ce jour,

Jusque-là de la vie éteindre en vous l'amour ?
Qu'importe à votre époux, à son ombre insensible,
De vos ans les plus beaux le sacrifice horrible ;
Autant que vous l'aimiez, s'il vous aimait, hélas !
Aurait-il exigé ?.....

LA VEUVE.

Tu ne m'entendais pas :
L'honneur est mon tyran, il asservit mon ame ;
Ou vivre dans la honte, ou mourir dans la flamme,
Je n'ai point d'autre choix ; c'est la loi qu'on nous fit.

FATIME.

Elle est injuste, affreuse.

LA VEUVE.

Elle existe, il suffit.

FATIME.

Comment a-t-on souffert cette loi meurtrière ?
Quelle femme assez faible y céda la première,
Et prit sur le bûcher de son barbare époux,
Ce parti de douleur, embrassé jusqu'à vous ?
L'époux traîne à la mort son épouse fidèle ;
Mais lui, lorsqu'il survit, s'immole-t-il pour elle ?
Au-delà du tombeau, lui garde-t-il sa foi ?
Quel droit de vivre a-t-il, que d'avoir fait la loi ?
Sans peine il l'imposa sur un sexe timide,
Tandis qu'il s'affranchit de ce joug homicide.

LA VEUVE.

Je renonce à la vie, ainsi le veut l'honneur.
Hélas ! j'ai renoncé dès long-tems au bonheur ;
Tu vois ma destinée et ma douleur profonde :

Lanassa n'a connu que des malheurs au monde.
Le veuvage et l'hymen, tout est affreux pour moi.

FATIME.

Qu'entends-je ? ma surprise egale mon effroi.
Hé quoi ! dans votre hymen vous n'étiez point heureuse?

LA VEUVE.

Non, tu ne connais pas mon infortune affreuse.

FATIME.

Au fond de votre cœur quel désespoir j'ai lu!
Vous me cachez vos pleurs !

LA VEUVE.

Le ciel n'a pas voulu.....

FATIME.

Parlez : quelle douleur trop long-tems renfermée ?....

LA VEUVE.

Fatime, il est trop vrai, j'aimais, j'étais aimée.
Jour sinistre, où du Gange abandonnant les ports,
Nous partîmes d'Ougly pour habiter ces bords;
Vaisseau non moins funeste, où le sort qui m'accable
M'offrit, pour mon malheur, un guerrier trop aimable.....
Tu viens de m'arracher le secret de mes pleurs,
Je t'ai trop découvert l'excès de mes douleurs.
Malheureuse! pourquoi dans les mœurs malabares,
Tous les Européens nous semblent-ils barbares?
Fatime, ah! que mon père avec un étranger,
Sans violer nos lois, n'a-t-il pu m'engager!
Ou pourquoi força-t-il sa fille infortunée
A former les liens d'un cruel hyménée?

FATIME.

Grands dieux ! Et votre époux vous immole aujourd'hui !
Quoi ! vous ne l'aimiez point, et vous mourez pour lui!
Son trépas rompt le cours de vos jeunes années;
Il dévore en un jour toutes vos destinées :
Votre bûcher dressé sous cet horrible ciel,
Va servir de trophée aux mânes d'un cruel ;
Le sort vous en délivre, et sa faveur est vaine!

LA VEUVE.

Ta plainte l'est bien plus.

FATIME.

Vous redoublez ma peine.
Mais où vit votre amant ?

LA VEUVE.

J'ignore son destin ;
Mais je sais qu'il m'aima, qu'il desira ma main,
Qu'il me fut arraché, qu'il fallut me contraindre,
Étouffer un amour que je ne pus éteindre ;
Que ce fatal amour, vainement combattu,
Malgré moi se réveille et trouble ma vertu.
Dans tout autre pays, hélas ! si j'étais née,
Je cessais d'être esclave et d'être infortunée,
Celui qui m'eût contraint à passer dans ses bras,
M'aurait laissée au moins libre par son trépas ;
J'aurais eu quelque espoir, fût-il imaginaire,
De retrouver un jour celui qui m'a su plaire,
Et cette illusion, soulageant mon ennui,
M'eût encor tenu lieu du bonheur d'être à lui.
Aujourd'hui, tout m'accable et tout me désespère ;

Mes vœux, mes souvenirs, une image trop chère;
L'hymen qui m'enchaîna, le nœud qui m'était dû,
Et ce que j'ai souffert, et ce que j'ai perdu;
Pour celui que j'aimais, lorsque je n'ai pu vivre,
C'est un autre au tombeau qu'en ce jour je vais suivre:
Je meurs, c'est peu, je meurs dans un affreux tourment,
Pour rejoindre l'époux qui m'ôta mon amant.

FATIME.

Ah! que m'apprenez-vous?

LA VEUVE.

J'en ai trop dit, Fatime.
Excuse, époux cruel, excuse ta victime;
Ce cœur toujours soumis, quoique tyrannisé,
Suit l'étrange devoir par ta mort imposé;
Je ne balance point à mourir sur ta cendre,
N'exige point de moi de sentiment plus tendre.
Si tu fis mes malheurs, qu'il te suffise, hélas!
Que je te sois fidèle au-delà du trépas:
Je t'ai fait de ma vie un premier sacrifice,
Qui de ma mort peut-être égale le supplice:
J'ai pendant mon hymen dévoré mes ennuis,
Et la plainte est permise en l'état où je suis.

FATIME.

Après un tel hymen, quel étrange partage!

LA VEUVE.

Si tu m'aimes encor, laisse-moi mon courage;
J'en ai besoin, Fatime, et n'ai plus d'autre bien;
Mais ne révèle point ce funeste entretien.
Ah! j'atteste le ciel, que j'aurais avec joie

Subi pour mon amant la mort où l'on m'envoie,
Et qu'on m'eût vue alors, perdant tout sans retour,
Sans consulter l'honneur, m'immoler à l'amour.
Du moins celui, Fatime, à qui je fus ravie,
N'est pas témoin des maux qui terminent ma vie;
Il ne saura jamais, je meurs dans cet espoir,
Ce que m'aura coûté mon funeste devoir.

FATIME.

Ciel! je vois de ce temple avancer un ministre;
Je lis la cruauté dans son regard sinistre.

SCÈNE II.

LE JEUNE BRAMINE, LA VEUVE, FATIME.

FATIME, *au jeune Bramine.*

Eh bien! qu'annoncez-vous? sans doute, le trépas:
Le deuil et la terreur accompagnent vos pas:
Venez-vous réclamer une affreuse promesse?
Venez-vous de mes bras arracher ma maîtresse?

LA VEUVE.

Laisse-nous.

SCÈNE III.

LE JEUNE BRAMINE, LA VEUVE.

LE JEUNE BRAMINE.

Je reçois ainsi des deux côtés
Des reproches cruels et si peu mérités.

Vous me croyez, madame, inhumain, inflexible,
Tandis qu'à notre chef je parais trop sensible.
Ses regards attachés au séjour éternel,
Semblent ne plus rien voir dans le séjour mortel;
Et devant les objets que les cieux lui retracent,
Les peines de ce monde et la pitié s'effacent:
Je ne m'en défends point, je suis trop loin de lui;
Je sens que je suis né pour souffrir dans autrui:
J'obéis à mon cœur, et quand je le consulte,
Je ne crois point trahir mon pays, ni mon culte;
Mais sur mes sentimens quel douloureux effort!
C'est moi qui dois, grands dieux! vous conduire à la mort.
Moi qui, rempli d'horreur pour ce barbare office,
Renverserais plutôt l'autel du sacrifice,
Cet odieux bûcher, le premier qu'en ces lieux
Une aveugle coutume aura mis sous mes yeux.
Hélas! plus je vous vois, plus mon ame attendrie
Répugne à cet arrêt qui vous ôte la vie.

LA VEUVE.

Quel est cet intérêt qui vous parle pour moi?
Est-ce à vous dans ce temple à montrer tant d'effroi?
Comment à ces autels celui qui se destine,
Prend-il l'engagement sans l'esprit du Bramine?
Ou comment, né sensible, est-on associé
A des cœurs qui font vœu d'étouffer la pitié?

LE JEUNE BRAMINE.

Hélas! de ses destins quel mortel est le maître!
Je fus infortuné du jour qui me vit naître.
Faut-il que le mortel qui prévint mon trépas,
M'ait ici du Bengale apporté dans ses bras!

Faut-il avoir sitôt, pour voir votre misère,
Perdu l'infortuné qui m'a servi de père !
Orphelin par sa mort, à moi-même livré,
Dans ces murs, dans ce temple à peine suis-je entré :
Que je trouve partout un usage sinistre ;
J'échappe à l'un, de l'autre on me fait le ministre.

LA VEUVE.

Eh ! qui vous poursuivait?

LE JEUNE BRAMINE.

L'usage meurtrier,
Qui trois jours fait suspendre aux branches d'un palmier ;
Tout enfant nouveau-né dont la lèvre indocile
Fuit le premier soutien de son être fragile ;
Qu'il refuse le sein par trois fois présenté,
Dans les ondes du Gange il est précipité.
J'allais périr !.... Où vont mes plaintes importunes ;
Je ne dois m'attendrir que sur vos infortunes,
Et c'est de mes malheurs que je vous entretiens.

LA VEUVE.

Le récit de vos maux vient d'ajouter aux miens.
De ma famille, ô ciel ! quelle est la destinée !
Loin de ces tristes bords, aux lieux où je suis née,
Au tems dont vous parlez, un des miens moins heureux,
Fut proscrit sans pitié par cet usage affreux.
Je vais être à mon tour d'un autre usage étrange,
Victime au Malabar, comme lui sur le Gange,
Et nous aurons péri dans des lieux différens,
Mon frère à son aurore, et moi dans mon printems.

LE JEUNE BRAMINE.

Votre frère, madame! il périt au Bengale?
Telle était dans Ougly mon étoile fatale.

LA VEUVE.

Dans Ougly? quel rapport!

LE JEUNE BRAMINE.

C'est là que je suis né.

LA VEUVE.

C'est là que pour souffrir le jour me fut donné.

LE JEUNE BRAMINE.

Eh! qui donc êtes-vous?

LA VEUVE.

Lanassa fut mon père.

LE JEUNE BRAMINE.

Ah! ma sœur!

LA VEUVE.

Dieux!

LE JEUNE BRAMINE.

Embrasse et reconnais ton frère.

LA VEUVE.

Toi, mon frère! ô surcroît de rigueur dans mon sort!
Je t'ai donc reconnu quand je vais à la mort.
Où sommes-nous? ah! dieux!

LE JEUNE BRAMINE.

Le ciel se manifeste.

LA VEUVE.

En quel jour nous rejoint la colère céleste !
Ah ! cruel ! dont le sort vient de m'être éclairci ;
Rends-moi cet inconnu qui me plaignait ici.

LE JEUNE BRAMINE.

Que me dis-tu ?

LA VEUVE.

Vois donc, vois quelle est ma misère!
Tu dois vouloir ma mort si tu naquis mon frère.

LE JEUNE BRAMINE.

Moi! vouloir ton trépas ? quel délire! ah! ma sœur!

LA VEUVE.

Si je la suis, commence à me fermer ton cœur.
Le frère exhorte ici la sœur au sacrifice ;
Mon honneur et le tien veulent qu'il s'accomplisse.
Ma famille t'attend autour de mon bûcher ;
Il ne t'est plus permis de te laisser toucher.
Le droit du sang n'est rien, tu dois être barbare ;
Ce qui rapproche ailleurs, est ce qui nous sépare ;
L'ordre de la nature est renversé pour nous,
Et de frère et de sœur les noms toujours si doux,
Perdent entre nous deux leur charme, leur empire,
Se tournent contre nous et veulent que j'expire.

LE JEUNE BRAMINE.

Mes yeux sont dessillés, je te dois mon secours ;
Je ne connais plus rien que le soin de tes jours.
Que m'importent vos lois ? que me fait votre usage ?
De tout braver pour toi je me sens le courage;

Tu m'opposes en vain l'exemple des cruels
Qui, pour hâter ta mort, t'assiègent aux autels;
Tu l'as vu, de ta fin la douloureuse attente,
Quoique étranger pour toi, me glaçait d'épouvante;
Et cette humanité, dont j'écoutais la voix,
Mêlée au cri du sang aurait perdu ses droits!
Si l'homme a sur ces bords renversé la nature,
Rétablissons pour nous la loi qu'il défigure.
Non, ce n'est pas à moi, sans doute, après mon sort,
A devoir respecter des coutumes de mort:
Si j'ai pensé jadis périr loin de ces plages,
Victime comme toi des barbares usages,
De malheurs entre nous cette conformité,
Va, ne me permet point l'insensibilité.
Je ne suis point ce frère inflexible et barbare,
Qu'endurcissent nos mœurs, que la démence égare;
Je suis par la nature un cœur simple entraîné,
Je suis le frère enfin que le ciel t'a donné.

LA VEUVE.

Ta sensible amitié me rend, ô mon cher frère!
Le jour plus desirable et ma fin plus amère;
Crois qu'il m'en coûte assez dans mes vives douleurs,
Pour combattre le sang, ma tendresse et tes pleurs:
Mais que sert en ce jour qu'une sœur te revoie?
J'appartiens à la mort qui réclame sa proie;
De ton cœur attendri vois mieux l'illusion,
Changeras-tu l'usage ou bien l'opinion?
Si j'évite la mort, la honte est mon partage,
Et de ma lâcheté ton opprobre est l'ouvrage;
Plus je te suis et moins tu te dois attendrir,

Moins tu dois balancer à me laisser mourir;
Les miens vont te forcer à te mettre à leur tête.

LE JEUNE BRAMINE.

Qu'oses-tu m'annoncer ?

LA VEUVE.

Viens, suis mes pas.

LE JEUNE BRAMINE.

Arrête.

LA VEUVE.

De ta douleur sans fruit veux-tu donc m'accabler ?

LE JEUNE BRAMINE.

Quoi ! tant de fanatisme a-t-il pu t'aveugler ?

LA VEUVE.

La honte que je crains peut-elle être bravée ?

LE JEUNE BRAMINE.

Dois-je me plaindre au ciel de t'avoir retrouvée ?

LA VEUVE.

Sois aujourd'hui mon frère en me laissant mon sort.

LE JEUNE BRAMINE.

Cesse d'être ma sœur si ce nom veut ta mort.
Attends du moins, attends d'un esprit plus tranquille,
Que la guerre ait fixé le sort de notre ville,
Et que ce droit qu'ici tu crois avoir perdu,
Ce droit de vivre, enfin, te puisse être rendu.

LA VEUVE.

Et si l'Européen succombe sous nos armes,
J'aurai donc laissé voir ma faiblesse et mes larmes ?
Et pour en avoir cru ta douleur au hasard,

Je n'en mourrais pas moins et je mourrais trop tard !
Si je tarde d'un jour , je perds mon sacrifice ;
Au lieu d'un dévoûment , ma mort n'est qu'un supplice.
J'ai promis , en un mot : je ne puis désormais ,
Sans me déshonorer , recourir aux délais ,
Et d'une mort enfin que la gloire eût suivie ,
Je paraîtrais indigne autant que de la vie.

LE JEUNE BRAMINE.

Eh bien , ma sœur , eh bien ! terminons ce débat ,
Change de destinée en changeant de climat ;
Ces effroyables mœurs parmi nous consacrées ,
Ce devoir que tu suis ne tient qu'à nos contrées ;
Fuyons l'Inde , et si loin que de féroces lois
Ne puissent jusqu'à nous faire entendre leur voix :
Nous n'avons , de tes jours pour ne rendre aucun compte ,
Qu'à mettre l'Océan entre nous et la honte.
Contre l'opinion dans des climats plus doux ,
Il est , si tu le veux , des asiles pour nous ;
Là nous suivrons ces mœurs à jamais conservées ,
Que chez tous les humains la nature a gravées ,
Ces vrais devoirs sentis et non pas convenus ,
Immuables partout , et partout reconnus ,
Lois que le ciel , non l'homme , à la terre a prescrites,
Et qui n'ont ni le tems , ni les mers pour limites.

LA VEUVE.

De quel frivole espoir ton cœur est animé !
Comment quitter ces bords ? l'univers m'est fermé :
Si tu veux m'arracher à ce climat funeste ,
Empêche donc qu'aussi ma mémoire n'y reste ,
Qu'elle n'y reste infâme ; empêche sur ce bord

Que ma famille entière, à qui je dois ma mort,
N'osant lever les yeux, et jamais consolée,
Dans son propre pays ne se trouve exilée;
Que vengeant mon époux, un peuple furieux
Ne me laisse en partant ses clameurs pour adieux,
Et qu'une telle image attachée à ma fuite,
Ne me suive partout où tu m'aurais conduite.

LE JEUNE BRAMINE.

Poursuis, respecte encore une homicide loi,
Crains l'époux comme un dieu prêt à tonner sur toi.
Hélas! moi seul des tiens je t'aime et je te reste,
Je ne te suis connu que de ce jour funeste;
De l'horreur de ton sort ton frère a beau souffrir,
Non, cruelle! il n'a pas le droit de t'attendrir;
Mais j'ai celui du moins, dans ce péril extrême,
D'oser te secourir contre ton aveu même.
Tu me parles d'honneur! le mien est de quitter
Ces profanes autels que je dois détester;
J'y vais rester encor pour te sauver la vie;
Mais une fois ici mon attente remplie,
Il n'est mer, ni désert, ni climat si lointain,
Qui me sépare assez de ce temple inhumain.

SCÈNE IV.

LA VEUVE, *seule.*

Quel est donc son projet? que va-t-il entreprendre?
Des soins de sa tendresse aurai-je à me défendre?

SCÈNE V.

LA VEUVE, FATIME.

FATIME.

Ah ! madame ! une trève avec ces étrangers
Arrète le carnage et suspend les dangers ;
Il est vrai qu'on la borne au cours d'une journée ;
Mais j'en ai plus d'espoir , plus la trève est bornée :
Dans nos murs la terreur et le trouble est partout ,
Et sans doute à céder l'Indien se résout.
Le Général Français , sans dépouiller l'audace ,
Avec le Gouverneur traite devant la place ,
Et le ton dont il parle annonce qu'au plutôt
La ville doit se rendre ou s'attendre à l'assaut ;
Et prête à voir changer la loi qui vous accable ,
Vous précipiteriez votre fin déplorable !
Vous n'en pouvez douter , madame , vous vivrez
Du moment qu'aux Français ces murs seront livrés.
Mais quel trouble nouveau vous presse et vous domine ?
Sans doute l'entretien de ce jeune Bramine ,
Qui dans la fleur des ans porte un cœur si cruel ,
Jette dans votre esprit ce désespoir mortel ?

LA VEUVE.

Ah ! tu ne connais pas...., cache bien ce mystère ;
Fatime , qui l'eût cru ! ce Bramine est mon frère :
Oui , je l'ai retrouvé dans ce temple de mort;
Il vit pour s'opposer aux rigueurs de mon sort.

FATIME.

Et vous voulez mourir dans d'horribles souffrance
De vos autres parens les barbares instances,
L'emportent dans ce cœur tristement affermi ?
Un frère en vain vous aime !

LA VEUVE.

Hélas ! j'aurais gémi
De marcher au bûcher conduite par un frère,
Et je gémis de voir qu'il cherche à m'y soustraire :
Dénaturé, Fatime, il m'eût percé le cœur ;
Sensible, il me déchire, il veut mon déshonneur :
Telle est ici ma gloire et cruelle et bisarre,
Qu'il en est l'ennemi pour n'être point barbare.
N'était-ce point assez qu'il me fallût bannir
De mon âme attendrie un trop cher souvenir,
Sans avoir à combattre encor, dans ma misère,
La voix de la nature et les secours d'un frère !

FATIME.

Hé ! pourquoi vous tracer sous de noires couleurs
Ce qui peut au contraire abréger vos malheurs ?
Pourquoi désespérer ? tout vous presse de vivre,
La trève qu'en ces lieux la conquête peut suivre,
Un frère retrouvé, le dirai-je ? un espoir
Plus cher à votre cœur et qu'il peut concevoir.
Eh ! qui sait dans le camp s'ils n'ont pas connaissance
De cet Européen dont vous pleurez l'absence ?

LA VEUVE.

Je saurais son destin ! Dieux ! quel espoir m'a lui !
Heureuse Lanassa ! tu pourrais aujourd'hui !....
Mon âme en ces momens ouverte à l'espérance,

Chancelle en son dessein et perd de sa constance.
Moi, je m'immolerais, quand pouvant être à moi,
Il me conserverait son amour et sa foi ?
Moi libre désormais d'un funeste hyménée,
Maîtresse de ma vie et de ma destinée ?
Fatime, où m'égaré-je ? Ai-je donc oublié ?.....
Quel songe vient m'offrir ton aveugle amitié !
A quel espoir trompeur ton zèle me rappelle !
Tu veux me consoler ! tu m'accables, cruelle !
L'inexorable honneur tient mon cœur engagé ;
Pour être suspendu, mon sort n'est point changé.
Respecte en ces momens ma constance, ma gloire,
Ma résolution ; enfin, laisse-moi croire,
Assure-moi plutôt que ce jeune Français,
A mon amour, à moi, fut ravi pour jamais;
Épargne-moi le trouble où son seul nom me jette,
Qu'il ignore mon sort, et je meurs satisfaite.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LE GÉNÉRAL FRANÇAIS, UN OFFICIER FRANÇAIS.

LE GÉNÉRAL.

La trève que je viens d'accorder à la ville,
A nos guerriers ici laisse un accès facile;
Hors des murs ce parvis et ce temple bâtis
Sont un lieu de franchise ouvert aux deux partis.
La foi de l'Indien ne peut m'être suspecte,
Et la guerre a des lois que partout on respecte.

L'OFFICIER.

Je sais que de ce temple à Brama consacré,
L'honneur a fait pour nous un asile assuré;
Mais par le Gouverneur la trève demandée,
Seulement pour un jour, lui vient d'être accordée.....
Un jour suffira-t-il pour enlever les corps
Des guerriers malheureux qu'ont vu périr ces bords,
Indiens ou Français, victimes du carnage,
Sans sépulture encor sur ce triste rivage?

LE GÉNÉRAL.

En mettant à la trève un terme aussi prochain,
En menaçant ces murs de l'assaut pour demain,
Je sers les assiégés, et pour eux je profite
Des extrémités même où leur ville est réduite.
Déjà de trop de sang ce rivage est baigné,
Sauvons celui du moins qui peut être épargné.
Quelqu'avantage, ami, qu'on cherche dans la guerre;
Compense-t-il les maux qu'elle apporte à la terre ?
A regret cependant je vois ce peuple entier,
En esclave asservi par le Bramine altier;
Son art est d'échauffer les esprits en tumulte,
Et de les alarmer sur les mœurs, sur le culte;
Je les ai rassurés : ils ont su que mon roi,
En m'envoyant vers eux, n'exige que leur foi,
Qu'il n'est rien dans leurs lois qu'il veuille qu'on renverse,
Qu'il ne veut seulement, pour les soins du commerce,
Qu'un port, où ses vaisseaux partis pour l'Indostan,
Puissent se reposer sur le vaste Océan.
Mais apprends sur ces bords quel autre soin m'amène,
Que j'aime, que j'adore une jeune Indienne;
Que trois ans sont passés depuis qu'en ces climats,
Un voyage entrepris me fit voir tant d'appas;
Que dans ces mêmes murs, malgré l'usage austère,
Je la vis quelquefois de l'aveu de son père;
Que je lui plus, qu'épris du plus ardent amour,
Je conçus le projet de l'épouser un jour;
Que je vis vers moi seul sa jeune âme entraînée,
Du moins avec tout autre éluder l'hyménée;
Qu'en France rappelé par les lettres des miens,

Je partis éperdu, j'emportai mes liens;
Et que si j'ai brigué l'honneur de l'entreprise
Par qui cette cité nous doit être soumise,
Ce fut encor, ami, pour revoir un séjour,
Où j'étais en secret rappelé par l'amour.
Mais c'est trop t'arrêter, cours, informe-toi d'elle;
Son nom est Lanassa : j'attends tout de ton zèle.

L'OFFICIER.

Mais au sein de ces murs il faudrait pénétrer,
Par les lois de la guerre on n'y saurait entrer:
Comment puis-je savoir ?.....

LE GÉNÉRAL.

Même hors de la ville
Tu peux t'en informer, et c'est un soin facile;
Va, ne perds point de tems pour en être éclairci,
Il suffira pour toi de la nommer ici;
La caste dont elle est dans l'Inde est la première,
Et met avec son nom ses destins en lumière.

SCÈNE II.

LE GÉNÉRAL FRANÇAIS, *seul.*

Toi que le ciel dérobe encore à mes regards,
Ma chère Lanassa! vis-tu dans ces remparts?
As-tu pu rester libre? un cruel hyménée,
Sous son joug, malgré toi, t'aurait-il enchaînée?
Pardonne, ô mon pays, si je donne en ce jour
Parmi les soins guerriers, un moment à l'amour;
Pardonne, Lanassa, si troublant ton asile,

Je viens porter la flamme et le fer dans ta ville ;
Plains-moi sans me haïr : les ordres de mon roi,
L'honneur même aujourd'hui me fait voler vers toi.

SCÈNE III.

LE GÉNÉRAL FRANÇAIS, L'OFFICIER FRANÇAIS.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien ! quel est son sort et que viens-tu me dire ?
Sais-tu si Lanassa ?....

L'OFFICIER.

Je n'ai pu m'en instruire.

LE GÉNÉRAL.

Qui peut donc t'arrêter ?

L'OFFICIER.

Un spectacle d'horreur,
Que du cruel Bramine apprête la fureur ;
Le peuple, dont la foule inonde ce rivage,
De tout autre chemin m'a fermé le passage.

LE GÉNÉRAL.

Comment ! explique-toi, parle ?

L'OFFICIER.

En ces mêmes lieux,
Seigneur, le croirez-vous ? dans une heure, à nos yeux,
Ciel ! une veuve, au gré de leur féroce attente,

Dans des feux dévorans va se plonger vivante.
La coutume l'ordonne et soutient sa vertu ;
Elle suit son époux.....

LE GÉNÉRAL.

Ah dieux ! que me dis-tu ?

L'OFFICIER.

Dans le temple déjà la victime est entrée ;
Cette cérémonie effroyable et sacrée
Est une fête aux yeux de ce peuple insensé,
Qui croit voir un autel dans le bûcher dressé.
Les riches ornemens dont la veuve se pare
Avant que de marcher à cette mort barbare,
L'or et les diamans, les perles, les rubis,
Dont le pompeux éclat relève ses habits,
Offrande à ces autels, et butin du Bramine,
N'entretiennent que trop la soif qui le domine ;
C'est le triomphe ici de la cupidité,
Celui du fanatisme et de la cruauté.

LE GÉNÉRAL.

Et la religion consacre leur furie !
Nous pourrions, nous, Français, souffrir leur barbarie ?
Elle irait à la mort et j'en serais témoin ?

L'OFFICIER.

Pardonnez, si par vous chargé d'un autre soin.....

LE GÉNÉRAL.

Oublions mon amour, l'humanité m'appelle ;
Ces momens sont trop chers, sont trop sacrés pour elle :
De ma défense, ami, l'infortune a besoin,

Voler à son secours, voilà mon premier soin.
Et j'atteste le ciel et ce cœur qui m'anime,
Que je vais tout tenter pour sauver la victime.
Viens, courons, suis mes pas.

L'OFFICIER.

Eh ! que prétendez-vous ?
Que pouvons-nous pour elle ? et quels droits avons-nous ?
Comment du fanatisme écarter les injures ?

SCÈNE IV.

LE GRAND BRAMINE, *suivi de ses Bramines*; LE GÉNÉRAL FRANÇAIS, L'OFFICIER FRANÇAIS.

LE GRAND BRAMINE.

Superbe Européen, quels sont donc ces murmures ?
De l'époux qui n'est plus cet hommage attendu,
Ce digne sacrifice est presque suspendu !
Au mépris de la trève on répand les alarmes !
Les tiens même ont parlé de courir à leurs armes !
Sans respect pour le temple, en ce parvis sacré,
En tumulte par eux je viens d'être entouré.

LE GÉNÉRAL.

Ah ! je les reconnais au vœu qui les enflamme !

LE GRAND BRAMINE.

Tu leur donnais cet ordre !

LE GÉNÉRAL.

Il était dans leur âme.
Cours, suspends en mon nom les transports des Français;
Qu'ils n'entreprennent rien, ils seront satisfaits.

SCÈNE V.

LE GÉNÉRAL FRANÇAIS, LE GRAND BRAMINE.

LE GÉNÉRAL.

Barbare, il est donc vrai, ces mœurs abominables
Que les Européens traitent encor de fables,
Tant ils ont peine à croire à leur férocité,
C'est toi qui les maintiens par ton autorité!
Des temples protecteurs les enceintes tranquilles,
Aux malheureux mortels doivent servir d'asiles;
Les ministres des cieux sont des anges de paix,
Il ne doit de leurs mains sortir que des bienfaits:
C'est par l'heureux emploi de consoler la terre,
Qu'ils honorent le temple et leur saint ministère,
Et que le sacerdoce auguste et respecté,
Sans crime avec le trône entre en rivalité.
Et toi, honte des dieux qu'ici tu représentes,
Ne levant vers le ciel que des mains malfaisantes!
Tu fais des cruautés une loi de l'État,
Et l'apanage affreux de ton pontificat!
C'est au pied des autels que les bûchers s'allument,
Qu'on livre la victime aux feux qui la consument!
Des prêtres ont ouvert ces horribles tombeaux!

L'encensoir

L'encensoir est ici dans la main des bourreaux !
Ainsi donc, d'un œil sec tu verras une femme
S'élancer à ta voix dans des gouffres de flamme !
Ton oreille entendra les cris de sa douleur !
Je ne la connais point, je connais son malheur ;
Je connais la pitié : mon cœur est né sensible
Autant qu'on voit le tien se montrer inflexible ;
Dans l'excès des tourmens elle est prête à périr,
Contre vos mœurs et toi je viens la secourir,
Déchirer le bandeau de cette erreur stupide
Qui force en ces climats la femme au suicide,
Et faire dire un jour à la postérité,
Montalban sur ces bords fonda l'humanité.

LE GRAND BRAMINE.

Quelle est donc ton audace ?

LE GÉNÉRAL.

Apprends à nous connaître.

LE GRAND BRAMINE.

Es-tu vainqueur ici pour nous parler en maître ?

LE GÉNÉRAL.

Je parle en homme.

LE GRAND BRAMINE.

Et moi comme organe des cieux,
Comme un prêtre, un mortel inspiré par ses dieux.

LE GÉNÉRAL.

Tes dieux t'exciteraient à tant de barbarie !

LE GRAND BRAMINE.

Quel es-tu pour juger des mœurs de ma patrie,
Pour vouloir renverser et plonger dans l'oubli
Sur des siècles sans nombre un usage établi ?
Crois-tu déraciner de ta main faible et fière
Cet antique cyprès qui couvre l'Inde entière ?

LE GÉNÉRAL.

J'y porterai la hache.

LE GRAND BRAMINE.

Et l'effort sera vain;
Le tems autour de l'arbre a mis un triple airain.

LE GÉNÉRAL.

Dis autour de ton cœur : plus l'usage est antique,
Plus il est tems qu'il cesse, et plus, cœur fanatique,
Tu devrais commencer à sentir les remords
Qu'avant toi tes pareils n'ont point eus sur ces bords.
Barbare ! de quel nom faut-il que je te nomme ?
Toi prêtre ! toi Bramine! et tu n'es pas même homme !
La douce humanité, plus instinct que vertu,
Ce premier sentiment qui ne s'est jamais tû,
Né dans nous, avec nous, et l'âme de notre être,
Ce qui fait l'homme enfin, tu peux le méconnaître !
De quel souffle, en naissant, fus-tu donc animé ?
Quel monstre, ou quel rocher dans ses flancs t'a formé ?
Tu n'as donc, malheureux, jamais versé de larmes !
De l'attendrissement jamais senti les charmes !
Il m'a fallu venir sur ces bords révoltans,
Pour t'apprendre qu'il est des cœurs compatissans.
Je te rends grâce, ô ciel ! dont la voix tutélaire

M'appelait dans ce temple, ou plutôt ce repaire.
Tigres, j'arrêterai vos excès inhumains,
Vos infâmes bûchers par moi seront éteints.

LE GRAND BRAMINE.

Éteindras-tu l'amour, éteindras-tu le zèle,
Le courage fondé sur la base immortelle
De la religion qui confond dans ces lieux
Le respect de l'époux et le respect des dieux?
Un généreux amour conservé dans les âmes,
De la mort parmi nous fait triompher les femmes;
Si de ce dévoûment leur grand cœur est jaloux,
Crois-tu que nous soyons plus indulgens pour nous?
Sais-tu pourquoi je suis le premier des Bramines?
Je parvins à ce rang par des chemins d'épines;
J'ai déchiré ce sein de blessures couvert:
Sans courir à la mort, j'ai fait plus, j'ai souffert.
Quant à la loi cruelle où la veuve est soumise,
Autant que la raison, l'équité l'autorise.
Les femmes autrefois, ne l'as-tu pas appris?
Hâtaient par le poison la mort de leurs maris.

LE GÉNÉRAL.

Non, je ne te crois pas, ces épouses fatales,
L'enfer ne les vomit qu'à de longs intervalles.
Le crime sur la terre est toujours étranger,
Comme tous les fléaux il n'est que passager;
C'est le premier bourreau des cœurs dont il s'empare:
La femme est moins cruelle, et toi seul es barbare.
Écoute: vos bûchers, vos spectacles d'horreur,
N'ont que trop justement excité ma fureur;
Je marche dans ces lieux sur des monceaux de cendre,

De l'indignation je n'ai pu me défendre :
Mais songe que demain ces remparts sous nos coups
Peut-être vont tomber, et la ville être à nous.
Prends un peu de nos mœurs : si tu n'es pas sensible,
Ne sois pas inhumain, l'effort n'est pas pénible ;
Trop sûr que tu dois l'être en ces funestes lieux,
Qu'on n'y souffrira plus un usage odieux :
De celles qu'opprimait votre loi meurtrière,
Souffre au moins qu'aujourd'hui je sauve la dernière ;
Que dis-je ? applaudis-toi, quand je lui tends la main,
Laisse là ta coutume, il s'agit d'être humain.

LE GRAND BRAMINE.

Tu te flattes en vain que ton bras la délivre,
Qu'assez lâche aujourd'hui pour consentir à vivre,
Elle aille sous ses pieds disperser sans remords
La cendre de l'époux qui l'attend chez les morts.
A-t-elle un père, un frère, eh bien ! de la nature
Leur juste fermeté fait taire le murmure ;
A leur exemple ici sois donc moins effrayé,
Ils domptent la nature, étouffe la pitié.

LE GÉNÉRAL.

Oui, tyran, je vois trop que ton âme inflexible,
A toute émotion veut être inaccessible ;
Je vois trop dans ce temple ouvert au préjugé,
Ton endurcissement en système érigé.
Puisque rien ne fléchit ton cruel caractère,
Ce que ma voix n'a pu, nos armes le vont faire.
Et l'Inde, malgré toi, verra marquer mes pas
Par cette humanité que tu ne connais pas.
Je jure sur ce fer, ce fer que mon courage

Ne saurait employer pour un plus digne usage,
Je jure dans ce temple où tu répands l'effroi,
De sauver la victime et d'abolir ta loi.

SCÈNE VI.

UN BRAMINE, LE GÉNÉRAL FRANÇAIS, LE GRAND BRAMINE.

LE BRAMINE.

La veuve a dépouillé dans l'enceinte sacrée
Les pompeux ornemens dont elle était parée;
On vous attend, on veut remettre entre vos mains
Les offrandes......

LE GRAND BRAMINE.

Sortons.

LE GÉNÉRAL.

Arrêtez, inhumains!
Il n'est point de moyens qu'en ces lieux je n'emploie;
Oui, dès ce moment même, il faut que je la voie.

LE GRAND BRAMINE.

Modère ce transport et quitte cet espoir;
Se soustraire aux regards est pour elle un devoir:
Jamais un étranger ne peut approcher d'elle;
Et dans la solitude où ce moment l'appelle,
Des expiations, des soins religieux
Dérobent même encor sa présence à nos yeux.

LE GÉNÉRAL.

Elle ne mourra point : malgré ton artifice,
Je saurai la soustraire aux horreurs du supplice.
Tyran d'un sexe faible ! ah ! tu ne sais donc pas
Combien il nous est cher ! et dans tous les climats,
Nos chevaliers français, remplis du même zèle,
Mille fois en champ clos vengèrent sa querelle ;
Même sans le lien des amoureux penchans,
Nous sauvâmes sa vie ou sa gloire en tous tems.

LE GRAND BRAMINE.

Et c'est où je t'arrête ; oui, c'est sa gloire même,
Qui de mourir ici lui fait la loi suprême.
Penses-tu qu'oubliant tout ce qu'elle se doit,
Pour l'intérêt de vivre, elle en perde le droit ?
Elle a promis sa mort, la pitié qui te presse
Ne peut rien sur son âme et rien sur sa promesse.
Loin de plaindre son sort, admire son grand cœur ;
Ne le soupçonne point de faiblesse ou d'erreur;
L'honneur engage enfin cette épouse fidèle :
Quand je te céderais, tu n'obtiendrais rien d'elle.

SCÈNE VI.

LE GÉNÉRAL FRANÇAIS, UN OFFICIER FRANÇAIS.

L'OFFICIER.

J'accours vers vous, seigneur; ah ! savez-vous les vœux,
Les soins du Gouverneur, et des complots affreux ?

LE GÉNÉRAL.

Précipiterait-on cet appareil tragique ?

L'OFFICIER.

O superstition ! l'Indien fanatique
Ne demandait la trève en ces funestes lieux,
Que pour favoriser un spectacle odieux,
Pour laisser au Bramine impunément barbare,
Le loisir d'attiser le bûcher qu'il prépare.

LE GÉNÉRAL.

J'apprêtais ce triomphe au Bramine endurci !
Pour la faire périr on me jouait ainsi !
Ah ! d'indignation tout mon cœur se soulève.
Retournons vers mon camp, et que la guerre achève
De purger ces climats d'un peuple aussi pervers ;
Allons : les perdre, ami, c'est servir l'univers.....
Mais la trève subsiste, et ma foi n'est point vaine,
L'honneur me tient aussi dans sa funeste chaîne,
Et sa loi tyrannique accable en même tems
L'innocence qui souffre, et moi qui la défends.
Que je tienne à l'honneur, l'humanité murmure ;
Que je veuille être humain, il faut être parjure ;
Que dis-je ? exterminer cette triste cité,
Tout un peuple, est-ce là servir l'humanité !
Non, du lâche Bramine et de son artifice,
J'ai peine à croire encor le Gouverneur complice,
De tant de perfidie il n'a pu se noircir ;
Près de lui, sans tarder, courons nous éclaircir :

J'attends un autre soin de l'honneur qui l'anime ;
Le nôtre est de défendre un sexe qu'on opprime.
Viens donc, et prévenant de féroces excès,
Servons les malheureux et montrons-nous Français.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

LA VEUVE, *seule, vêtue de lin.*

Voila donc mon destin ! voilà donc mon partage !
J'achèverai de vivre à la fleur de mon âge.
Le ciel me rend un frère, et c'est dans ces momens
Qu'il faut que je m'arrache à ses embrassemens ;
Et je n'en puis goûter l'émotion si douce :
La nature m'attire et l'honneur me repousse.
Une autre voix me charme et m'accable à son tour ;
Victime de l'hymen, victime de l'amour,
Il me faut renfermer cette secrète flamme,
Ce profond sentiment qui maîtrisse mon âme ;
Et, la mort dans le cœur, marcher le front serein
Au bûcher où m'entraîne un époux inhumain.
Il semble à mes douleurs que sa rigueur extrême,
Une seconde fois m'arrache à ce que j'aime.
Il a fait tous mes maux, et je dois aujourd'hui
Paraître heureuse encor de m'immoler pour lui :
Ma destinée entière est-elle assez cruelle !
O toi que j'adorai, toi qu'en vain je rappelle,
Toi dont le souvenir si cher à mon amour,

M'aida dans mes ennuis à supporter le jour,
De tout ce que j'aimais sans retour séparée,
Par ta fatale absence au désespoir livrée,
Aide-moi maintenant à quitter sans effroi
Ce jour que Lanassa n'eût aimé que pour toi.

SCÈNE II.

LE GRAND BRAMINE, LA VEUVE.

LE GRAND BRAMINE.

La parole, madame, à vos parens donnée,
Ne laisse aucun retour à votre âme enchaînée.
Au sang dont vous sortez votre vertu répond,
Et si j'en crois la paix qu'on voit sur votre front,
Vous chérissez sans doute une promesse austère,
Qui ne vous permet plus un regard vers la terre.
Votre âme a déjà pris, dans ses devoirs pressans,
Un courage au-dessus des révoltes des sens;
Elle s'élance aux cieux, où pure et sans mélange,
Sa source fut cachée avec celle du Gange.
Si vous quittez la vie et ses vaines douceurs,
Vous honorez nos lois, vous consacrez nos mœurs;
Vous en raffermissez les profondes racines;
Vous transmettez l'exemple à d'autres héroïnes;
Vous conservez l'honneur de ceux qui vous sont chers;
Du bûcher vous régnez jusque sur les enfers,
Et si pour expier jusqu'au moindres souillures,
Votre époux est tombé dans ces lieux de tortures,

Votre mort le rachète, et votre dévoûment,
En un bonheur sans fin va changer son tourment.
C'est peu de joindre ici votre image aux statues
De celles que l'effroi ni la mort n'ont vaincues,
Tandis que votre nom sur la terre vivra,
Du pays malabar aux sommets d'Eswara,
Dans des astres sereins vous rejoindrez ces veuves,
Qui de la foi promise ont su donner ces preuves,
Et qui pour leurs époux n'ont pas cru dans le ciel
Trop payer de leur mort un repos éternel.

LA VEUVE.

Sans savoir par quels biens un dieu juste répare
Les horreurs de la mort que la loi me prépare,
Et sans vouloir chercher, par un soin superflu,
Quel sera mon destin dans un monde inconnu,
Je me sacrifierai, puisqu'enfin tout l'exige,
La loi, l'honneur des miens, mon propre honneur; que dis-je?
Le dégoût de la vie est au fond de mon cœur;
Je ne reproche aux dieux que leur trop de rigueur.
Hélas! en prononçant ma sentence mortelle,
Ils pouvaient m'accorder une fin moins cruelle,
Et s'ils voulaient ma mort à l'âge où je me voi,
En charger la nature et non pas votre loi.
J'aurais pu différer d'un an mon sacrifice;
Mais j'ai craint des soupçons l'ordinaire injustice,
J'ai craint que l'on n'osât, sur ce retardement,
Du refus de mourir m'accuser un moment.
Et puisque dans mon cœur j'étais déterminée
A subir cette mort où je suis condamnée,
J'ai mieux aimé courir au-devant du trépas,

Que de le voir vers moi s'avancer pas à pas.
Je ne fais qu'un seul vœu du fond de cet abîme,
C'est d'être de l'honneur la dernière victime,
Et que l'humanité dont il blesse les lois,
Reprenne en ces climats son empire et ses droits.

LE GRAND BRAMINE.

Qu'osez-vous souhaiter ? qu'avez-vous dit, madame ?
Étouffez un tel vœu dans le fond de votre âme.
L'humanité ! faiblesse ! impuissance du bien,
Des mortels corrompus chimérique lien !
Ce vœu trop indiscret dont votre âme est séduite,
De votre sacrifice affaiblit le mérite.
Mais je vous connais mieux, de vous-même jamais
Vous n'auriez pu former ces aveugles souhaits.
Ces fiers Européens, jusqu'en nos esprits même
Ont soufflé le poison de leur lâche système;
Mais plus ces étrangers nous infectant d'erreurs,
Veulent nous inspirer leur doctrine et leurs mœurs,
Plus il faut par l'éclat des exemples sublimes,
Combattre et repousser de funestes maximes:
D'une âme haute et ferme au-dessus de son sort,
Telle enfin que la vôtre, on attend cet effort.
Songez en ces momens que l'Inde vous contemple,
Et de votre courage exige un grand exemple.

SCÈNE III.

LA VEUVE, *seule.*

Où fuir ? où me sauver d'un horrible trépas ?
La flamme me poursuit, je la vois sous mes pas,

Je la sens..... Que de maux avant de cesser d'être!
Dans quels affreux climats j'eus le malheur de naître!

SCÈNE IV.

LA VEUVE, LE JEUNE BRAMINE.

LE JEUNE BRAMINE.

J'accours vers toi, ma sœur, tu vas changer de sort,
Connais mon espérance et renonce à la mort.
Du chef des assiégans la généreuse envie,
Auprès du Gouverneur hautement t'a servie.
Tu vivras, il l'exige; un dieu consolateur,
De ce vaillant guerrier fait ton libérateur.

LA VEUVE.

Il ne s'informait point quelle était la victime?

LE JEUNE BRAMINE.

Non, l'humanité seule et l'inspire et l'anime.
Avec quelle chaleur sa pitié, son courroux,
Son indignation éclataient devant nous!
Il n'aurait point montré d'ardeur plus véhémente
Pour défendre une sœur ou sauver une amante.
A de si beaux transports je brûlais d'applaudir;
Mais aux yeux du Bramine à ce point m'enhardir,
C'était faire à des cœurs dont le mien se défie,
Soupçonner l'intérêt que je prends à ta vie.
Qu'il est dur de cacher la pitié dans son sein,
Et de dissimuler pour paraître inhumain!
Hélas! l'Européen ne pouvant me connaître,

Me voyait du même œil qu'il voyait le Grand-Prêtre.
Ah ! combien j'en souffrais ! Il court au Gouverneur :
A te sauver la vie il a mis son honneur,
Et sans tes surveillans, dans sa fureur extrême,
Il viendrait en ce lieu t'en arracher lui-même.

LA VEUVE.

Ah ! détourne ses pas ; tu connais trop la loi,
Il ne peut en ces lieux paraître devant moi ;
Les yeux d'un étranger souilleraient la victime,
De sa seule présence on me ferait un crime ;
Mais peut-être en ce jour, quoiqu'il soit mon soutien,
Ton intérêt pour moi t'exagère le sien.
Il a pris ma défense, il suivait dans son zèle
Un premier mouvement de pitié naturelle ;
Mais cet Européen envoyé par son roi,
N'a-t-il pas d'autres soins que de penser à moi ?
Peut-il prendre ma cause et ne pas me connaître ?

(*à part.*)

D'ailleurs puis-je accepter ? Un seul mortel peut-être.

LE JEUNE BRAMINE.

J'ai vu l'instant, te dis-je, où pour l'humanité,
Des lois de l'honneur même il se fût écarté.
Oui, prêt à tout oser, prêt à rompre la trève,
Plutôt que de souffrir que ton bûcher s'élève.
Aux transports vertueux de sa noble fureur,
Je prenais l'Inde entière et nos lois en horreur.

SCÈNE V.

FATIME, LA VEUVE, LE JEUNE BRAMINE.

FATIME.

Vous n'avez point, madame, à craindre la présence
Du chef des assiégeans qui prend votre défense,
Et n'ayant pu vous voir, ni même l'espérer,
Il ne vous cherchera que pour vous délivrer.
Mais, contre la rigueur d'un usage barbare,
Trop hautement pour vous ce guerrier se déclare;
Ce héros dans ces lieux n'est point en sûreté :
J'ai vu le fanatisme et ce peuple irrité;
Le Bramine, jaloux de garder sa victime,
Contre cet étranger lui-même les anime;
Il le peint dans nos murs comme un monstre odieux,
L'ennemi de nos lois, l'ennemi de nos dieux!
Je crains de ces clameurs quelque suite sanglante.
(*Au jeune Bramine.*)
Engagez-le à cacher l'appui qu'il vous présente,
Ou les soins du guerrier qui vous sert aujourd'hui,
Peut-être, vains pour vous, vont tourner contre lui.

LA VEUVE.

Eh quoi! malgré la trève, il périrait, Fatime?
J'ai trop tardé, sans doute, à livrer la victime.
Je cours de mon bûcher ordonner les apprêts.

FATIME.

O ciel! qu'allez-vous faire?

LE JEUNE BRAMINE.

Et je le souffrirais !

LA VEUVE.

Voyez à quels périls mon intérêt l'expose,
Il peut perdre la vie, et j'en serais la cause.
Je crains pour moi l'appui qu'il daigne me prêter :
Quel que soit son secours, je n'en puis profiter ;
Mais si je me dérobe aux soins de son courage,
Je dois le garantir d'un peuple qui l'outrage,
De tous ces furieux détourner le poignard,
Et mettre entr'eux et lui mon bûcher pour rempart.

LE JEUNE BRAMINE.

Ton danger fait le sien : ma sœur, consens à vivre,
Et ce peuple aujourd'hui cesse de le poursuivre.

LA VEUVE.

Mon trépas le sert mieux, et je cours à la mort
Autant pour le sauver que pour remplir mon sort.
On ne me verra point, en prolongeant ma vie,
Favoriser moi-même une aveugle furie ;
Oui, mon cœur va répondre à la grandeur du sien :
Je vole à son secours, comme il volait au mien.

SCÈNE VI.

LE JEUNE BRAMINE, FATIME.

LE JEUNE BRAMINE.

Ne l'abandonnez pas : pour chercher le Grand-Prêtre,
Le Général Français ici va reparaître ;

J'attendrai

J'attendrai ce guerrier, j'obtiendrai qu'aujourd'hui
Il dissimule encor pour ma sœur et pour lui.

SCÈNE VII.

LE JEUNE BRAMINE, *seul.*

Ainsi le fanatisme aveugle ses victimes!
Héroïque mortel, plein de transports sublimes,
Faut-il donc pour toi-même avoir à redouter
Le généreux appui que tu veux nous prêter!

SCÈNE VIII.

LE JEUNE BRAMINE, LE GÉNÉRAL FRANÇAIS.

LE JEUNE BRAMINE.

Seigneur, où courez-vous? je mérite peut-être.....

LE GÉNÉRAL.

Que me veux-tu?

LE JEUNE BRAMINE.

Qu'au moins vous daigniez me connaître.

LE GÉNÉRAL.

J'ai vu le chef des tiens, c'est te connaître assez.

LE JEUNE BRAMINE.

Ah! je diffère d'eux plus que vous ne pensez.

LE GÉNÉRAL.

Que m'importe ?

LE JEUNE BRAMINE.

Je plains le destin déplorable
De celle qu'en ces lieux notre coutume accable.

LE GÉNÉRAL.

Au-devant de mes pas t'aurait-on envoyé ?
De toi tout m'est suspect et jusqu'à la pitié ;
Laisse-moi.

LE JEUNE BRAMINE.

Non, seigneur ; que mon cœur vous révèle
Quel puissant intérêt m'est inspiré par elle :
A la mort qui l'attend vous voulez la ravir ;
Je le veux plus que vous et puis vous y servir.
Connaissez en un mot toute ma destinée,
J'ai retrouvé ma sœur dans cette infortunée.

LE GÉNÉRAL.

Ta sœur ! elle ?

LE JEUNE BRAMINE.

Elle-même.

LE GÉNÉRAL.

Ah Dieu ! s'il est ainsi
Barbare, ses dangers en sont plus grands ici.

LE JEUNE BRAMINE.

Ils le sont moins, seigneur.

LE GÉNÉRAL.

Je sais trop votre rage,
A quelle cruauté le nom de frère engage.

LE JEUNE BRAMINE.

Ne me confondez point, par grace, avec les miens.
Non, je sais mieux du sang respecter les liens :
Ma sœur prête à périr par des lois humaines,
Sur un bûcher ! ah dieux ! son sang crie en mes veines ;
Pour un objet si cher je pourrai tout braver,
Je suis Européen dès qu'il faut la sauver ;
Attendez tout de moi, seigneur.

LE GÉNÉRAL.

Vous l'avez vue,
Est-il vrai qu'à la mort elle soit résolue ?

LE JEUNE BRAMINE.

Vous en seriez surpris, vous en seriez touché.
A son cruel devoir son cœur est attaché ;
Devoir d'autant plus dur à son âme asservie,
Qu'on croit que cet hymen, qui lui coûte la vie,
N'était point le lien que son cœur eût choisi.

LE GÉNÉRAL.

Et celui qu'elle aimait, d'un lâche effroi saisi,
Souffrira sous ses yeux cet horrible spectacle !
A la mort d'une amante il n'ose mettre obstacle !
Son sort me touche, moi, qui lui suis étranger ;
Comme homme seulement je viens la protéger :
Le lâche ! que fait-il ? qu'est-ce qu'il appréhende ?
Comment peut-il souffrir qu'un autre la défende ?

LE JEUNE BRAMINE.

Sans doute en d'autres lieux le ciel l'a retenu.
Mais qu'avec mes destins mon cœur vous soit connu :
Autant que je le puis, je répare l'injure

Qu'en ce climat barbare on fait à la nature;
Loin d'exhorter ma sœur à subir le trépas,
C'est moi qui vous cherchais, c'est moi qui, sur vos pas,
Venais me joindre à vous pour lui sauver la vie.
J'ai tout tenté près d'elle, et ne l'ai point fléchie;
Mais je suis trop heureux, dans ces momens d'effroi,
Puisqu'elle trouve en vous même intérêt qu'en moi.
Vous êtes né sensible, et le ciel nous ordonne
De sauver, s'il se peut, des jours qu'elle abandonne;
Arrachons Lanassa....

LE GÉNÉRAL.

La foudre m'a frappé!

Quel nom!

LE JEUNE BRAMINE.

Quel cri, seigneur, vous est donc échappé?

LE GÉNÉRAL.

Lanasse la victime!

LE JEUNE BRAMINE.

Elle vous est connue?

LE GÉNÉRAL.

Lanassa pour mourir dans ces lieux retenue!
Et j'ignorais mes maux, et je venais si loin
Pour être de sa mort l'infortuné témoin!
Je veux la voir.

LE JEUNE BRAMINE.

Seigneur....

LE GÉNÉRAL.

J'y vole à l'instant même.

Veux-tu donc que je laisse immoler ce que j'aime?

LE JEUNE BRAMINE.

Vous l'aimeriez ? qui ! vous ?

LE GÉNÉRAL.

N'arrête point mes pas.

LE JEUNE BRAMINE.

D'impénétrables murs ne nous permettront pas.....
Et la trève interdit, seigneur, la force ouverte :
Oui, ce serait courir vous-même à votre perte;
N'allons point rendre vains par d'aveugles transports,
Les prodiges qu'un Dieu fait pour nous sur ces bords.

LE GÉNÉRAL.

Eh ! que peux-tu pour elle en ce péril extrême ?

LE JEUNE BRAMINE.

Il est un souterrain caché dans ces murs même,
Et par où l'on m'a dit qu'une femme autrefois
Fut soustraite à prix d'or à la rigueur des lois;
Il répond dans ces lieux à cette fosse ardente
Où doit s'ensevelir la victime innocente,
Et par d'autres détours à la mer il conduit.
Bientôt la trève expire et le meurtre la suit;
Si le Bramine altier presse le sacrifice,
Au défaut de la force, employons l'artifice.
Moi du sein de ce temple avec vous au dehors,
Le ciel, c'est mon espoir, va servir nos efforts.

LE GÉNÉRAL.

Si près et si loin d'elle ! ah ! chaque instant me tue !
Je frissonne d'horreur ; mon oreille éperdue,
Dans des feux dévorans croit entendre ses cris !

LE JEUNE BRAMINE.

Ah ! seigneur ! commandez encore à vos esprits ;
Redoutez aujourd'hui ce zèle fanatique,
D'où sortirait bientôt la révolte publique :
Avec nous, dans ce temple, on sait votre entretien ;
Les esprits soulevés n'écouteraient plus rien.
Pour sauver Lanassa, quelque soin que je prisse,
Vous-même vous feriez presser le sacrifice.
Regagnez votre camp, pour Lanassa, pour vous ;
Dérobez-vous surtout à de perfides coups.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien ! je veux t'en croire et suis sans défiance :
Mais de ton zèle ici pour première assurance,
Viens donc chez le Grand-Prêtre abjurer devant moi
Le ministère affreux qu'il n'a commis qu'à toi.

LE JEUNE BRAMINE.

Que dites-vous ? Non, non ; il me faut, au contraire,
Feindre encor de garder ce fatal ministère :
Il serait aussitôt remis en d'autres mains ;
Le délai nous sert mieux contre des inhumains.

LE GÉNÉRAL.

Je cède à tes raisons, ton zèle me rassure.
Je servirai l'amour, cours servir la nature.

LE JEUNE BRAMINE.

Ma sœur me résistait, mais je vais l'informer
Quel bras en sa faveur aujourd'hui va s'armer.
Le Grand-Prêtre s'avance ; adieu, seigneur ; je tremble
Que le barbare ici ne nous surprenne ensemble ;
Adieu, comptez sur moi.

SCÈNE IX.

LE GÉNÉRAL FRANÇAIS, LE GRAND BRAMINE.

LE GÉNÉRAL.

Vas-tu donc la chercher ?
Vas-tu dans ta fureur la traîner au bûcher ?

LE GRAND BRAMINE.

Profane, crois-tu donc que sa vertu constante ?.....

LE GÉNÉRAL.

Je n'aurai point en vain retardé ton attente.

LE GRAND BRAMINE.

Quand tu vois que son sort et même ses souhaits.....

LE GÉNÉRAL.

Son sort d'elle et de toi dépend moins que jamais.
Le dessein que j'ai pris n'est que trop légitime :
Tu ne connaissais pas le prix de la victime,
Cruel ! tu l'apprendras. Engagé par ma foi,
De la trève en ces lieux je respecte la loi;
Mais si dans ma fureur je cherche à me contraindre,
Épargne la victime, ou je vais tout enfreindre.
Aux transports violens où tu me vois livré,
Crois que tout est possible et que rien n'est sacré.
J'aurai les yeux partout : avant que tu l'immoles,
Toi, cruel ! tous les tiens, tes autels, tes idoles,
Je n'épargnerai rien; mon bras pour elle armé,
Sauvera tout son sexe avec elle opprimé.

Parmi les flots de sang qu'on m'aura fait répandre,
Je l'enlève au travers de cette ville en cendre,
Et vengeant les malheurs que ta rage enfanta,
On cherchera la place où ton temple exista.

SCÈNE X.

LE GRAND BRAMINE, LES BRAMINES.

LE GRAND BRAMINE.

Quel est donc cet excès de démence et de rage?
Jusqu'au pied des autels l'insolent nous outrage.
De la religion il attaque les droits!
Pour sauver la victime il veut changer nos lois!
Ne perdons point de tems, écartons la tempête;
Que dis-je, l'écarter? tournons-la sur sa tête,
Et par sa perte, amis, vengeons avec éclat
Nos usages, nos lois, et ce temple et l'État.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

(*Le théâtre représente le parvis de la Pagode des Bramines , entouré de rochers ; un bûcher est dressé au milieu de la place ; on voit au loin la mer.*)

SCÈNE I.

LE JEUNE BRAMINE, FATIME.

FATIME.

Où portez-vous vos pas, et quel soin vous anime ?

LE JEUNE BRAMINE.

Ma sœur n'a plus d'appui, tout est perdu, Fatime!
Vous avez cette nuit entendu vers le fort
Quels éclats ont soudain retenti sur le port;
Des traîtres, corrompus par les dons du Bramine,
Sur la flotte ont porté la flamme et la ruine,
Et du camp aux vaisseaux, volant à leur secours,
Leur chef dans ce désastre a terminé ses jours;
L'escadre européenne à demi consumée,
De ses tristes débris laisse la mer semée,
Et sur quelques vaisseaux tout le camp remonté,
D'une fuite rapide au loin s'est écarté.

FATIME.

Ainsi toute espérance est pour jamais détruite.

LE JEUNE BRAMINE.

De cet évènement voyez déjà la suite;
Le bûcher est dressé.

FATIME.

Quel spectacle d'horreur !

LE JEUNE BRAMINE.

On va me commander d'y conduire ma sœur !
Mais avant d'obéir, de me séparer d'elle,
Dût fondre sur ma tête une foule cruelle,
Loin d'être de sa mort le ministre odieux,
Il faudra que moi-même on m'immole en ces lieux.

FATIME.

Et loin d'elle au moment.....

LE JEUNE BRAMINE.

Sa prudence inquiète
M'interdit avec soin l'accès de sa retraite,
Tant elle a craint mon zèle et surtout les secours
De cet Européen qui protégeait ses jours.
Courez vers elle encor, portez-lui la prière,
La résolution, le désespoir d'un frère.
Fatime, assurez-la que de tout mon effort,
Aux yeux du peuple entier j'empêcherai sa mort.

SCÈNE II.

LE JEUNE BRAMINE, *seul.*

Dans un si beau dessein cet étranger succombe !
Ma déplorable sœur dans l'abîme retombe.
J'espérais que son cœur, qui me brave aujourd'hui,
Balancerait au moins entre la mort et lui.
Cruelle ! avec transport je courais pour t'apprendre
Que le bras d'un amant s'armait pour te défendre !
Heureuse maintenant d'ignorer quelle main
Te prêtait un secours que le ciel rend si vain !

SCÈNE III.

LE GRAND ET LE JEUNE BRAMINES, PEUPLE INDIEN.

LE GRAND BRAMINE.

Peuples, soyez en paix; c'est moi qui vous délivre
De ces Européens ardens à vous poursuivre;
Une fois dans la ville entrés victorieux,
Ils y changeaient nos mœurs, ils en chassaient nos dieux.
Pour mieux exécuter le dessein que j'achève,
J'ai devancé l'instant qui terminait la trève;
Mais si j'étais réduit à cette extrémité,
J'accordais la justice et la nécessité.
Voyez nos citoyens immolés sur ces rives;

C'est du pied de ces murs que tant d'ombres plaintives
Semblent en se levant m'avouer de concert
Du coup inattendu qui les venge et vous sert.
J'ai vu de vos esprits la révolte soudaine,
Au premier bruit semé que, d'une main hautaine,
Le chef des assiégeans prétendait arracher
Une fidèle veuve aux honneurs du bûcher;
Brama qui la protége et dont l'Inde est chérie,
Raffermit la coutume en sauvant la patrie,
Il repousse par moi d'audacieux mortels,
Il conserve vos murs, et venge vos autels.

(*Au jeune Bramine.*)

C'est vous que j'ai chargé d'amener la victime;
Allez, ne tardez pas.

LE JEUNE BRAMINE.

Qui! moi! qu'après ton crime,
Soumis à tes fureurs, je coure la chercher?
Que je traîne une femme à ce fatal bûcher?
Tu violes la trève et ses lois mutuelles,
Ce droit des nations au fort de leurs querelles:
Et lâche incendiaire, odieux destructeur,
Tu voudrais me paraître un dieu libérateur!
Ah! lorsque ta fureur et ta haine converte,
Du chef de ces Français précipite la perte,
Connais-moi tout entier, et sache qu'aujourd'hui,
Pour sauver Lanassa, je me joignais à lui.

LE GRAND BRAMINE.

Qu'entends-je! tu formais une trame si noire,
Et tu viens m'insulter? toi, traître!

LE JEUNE BRAMINE.

Et j'en fais gloire.
Je l'étais envers toi, non comme toi, cruel,
Pour commettre le crime à l'ombre de l'autel,
Je l'étais pour sauver d'une mort effroyable,
Un sexe infortuné que ta coutume accable.

LE GRAND BRAMINE.

Vois donc où t'a conduit une folle pitié,
Tu livrais ton pays !

LE JEUNE BRAMINE.

J'en sauvais la moitié,
La moitié la plus faibleet la plus malheureuse;
Celle que poursuivait une loi monstrueuse[1],
Celle qu'en tous les tems, d'un si cruel accord;
Notre sexe opprima par le droit du plus fort;
Celle pourtant qu'on voit, à nos destins unie;
Nous aider à porter les peines de la vie,
Et dont le charme inné, toujours victorieux,
Partout adoucit l'homme, excepté dans ces lieux.

LE GRAND BRAMINE.

Effroyable blasphême, outrage inconcevable !
Brama ne tonne point sur ta tête coupable !

LE JEUNE BRAMINE.

Tu ne sais pas encor ce que j'osais ici,
De quel crime à tes yeux je suis encor noirci;
En sauvant Lanassa, je servais la nature,
La victime est ma sœur.

LE GRAND BRAMINE.

O comble de l'injure!

LE JEUNE BRAMINE.

Sur la férocité d'un usage odieux,
Sur d'affreux préjugés que n'ai-je ouvert ses yeux!

LE GRAND BRAMINE.

De nos lois, de nos mœurs, tu te faisais le juge,
Tu veux sa honte! un frère!

LE JEUNE BRAMINE.

Un vertueux transfuge,
Qui brûle de sortir et pour jamais d'un lieu
Où d'une loi de sang il fait le désaveu.
Oui, barbare, à la mort j'ai voulu la soustraire:
Pour la sacrifier je ne suis point son frère,
Je le suis pour l'aimer, pour être son soutien;
Le ciel me fit un cœur bien différent du tien.
Périsse sur ces bords ta coutume cruelle,
Je connais la nature et je ne connais qu'elle.

LE GRAND BRAMINE, *à un Bramine.*

Amenez la victime, un autre plus soumis
Va remplir cet emploi que je t'avais commis.

LE JEUNE BRAMINE.

Va, si j'ai dans ce jour un reproche à me faire,
C'est d'avoir accepté ce fatal ministère,
De t'avoir obéi, de t'avoir écouté;
Je rougis du respect que je t'avais porté,
De mon humble réserve, et des doutes timides
Dont j'avais combattu tes leçons homicides.

Peuples, c'est devant vous que j'abjure à jamais
Vos coutumes, vos lois, vos solennels forfaits:
Ma raison par vos mœurs ne peut être obscurcie,
Ni mon instinct changé, ni mon âme endurcie;
Malgré l'opinion, malgré sa cruauté,
Le sentiment l'emporte et mon cœur m'est resté.

LE GRAND BRAMINE.

Impie! ah! Lanassa condamnant ton audace,
A la mort d'elle-même avance dans la place.

LE JEUNE BRAMINE.

Oui, par les droits du sang, méconnus sur ce bord,
J'empêcherai ma sœur de courir à la mort.
Arrêtez, inhumains, qui formez son cortége,
Et par ma faible voix quand le ciel la protége,
Aux horreurs de son sort ne l'abandonnez pas;
Devez-vous plus qu'un frère exiger son trépas?

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, LA VEUVE, *suivie de ses Parens.*

LA VEUVE, *égarée.*

Où suis-je? où vais-je? dieux! autour de moi tout change!
Qui m'a pu transporter sur les rives du Gange?
Quel fantôme voilé, ciel! je vois s'approcher!....
Fuyons; il me saisit, il m'entraîne au bûcher;
Il se découvre: arrête, époux impitoyable.

LE JEUNE BRAMINE.

Ne meurs plus pour sauver un guerrier secourable,
Ton appui, ce héros.....

LE GRAND BRAMINE.

Est tombé sous mes coups.

LE JEUNE BRAMINE.

Il venait t'arracher.....

LA VEUVE.

De qui me parlez-vous ?

LE GRAND BRAMINE.

D'un chef audacieux, aujourd'hui ma victime.

LE JEUNE BRAMINE.

De ton fier défenseur, d'un guerrier magnanime.

LA VEUVE.

D'un guerrier ! eh pourquoi m'offrait-il son secours ?
Pour qui s'empressait-il de conserver mes jours ?
Quel est-il ce héros si généreux, si tendre,
Qui ne me connaît pas et qui m'ose défendre,
Que mes malheurs ici touchent si puissamment ?
Les Français ont-ils tous le cœur de mon amant !

LE GRAND BRAMINE.

Quel mot prononcez-vous ? qu'avez-vous osé dire ?
Ne sortirez-vous point de ce honteux délire ?
D'un indigne secours j'ai su vous délivrer ;
Oubliez un profane.

LE JEUNE BRAMINE.

Ah ! tu dois le pleurer !

LA VEUVE.

Le pleurer ! eh, qui donc ? ô douleur qui me tue !

LE JEUNE BRAMINE.

Il est mort pour toi seule et presque sous ta vue.

LA VEUVE, *allant vers le bûcher.*

Qu'on allume les feux : je ne sens plus d'effroi ;
Le trépas maintenant est un bonheur pour moi.
A l'aspect du bûcher dont je serai la proie,
Le désespoir me donne une sorte de joie.
Mourons.

LE JEUNE BRAMINE.

Peux-tu, cruelle ! ah ! quel horrible instant !
Ton frère est à tes pieds.

LE GRAND BRAMINE.

Votre époux vous attend.

LE JEUNE BRAMINE.

Ma sœur !

LA VEUVE.

Laisse-moi, dis-je.

LE GRAND BRAMINE.

Arrêtez cet impie.

LE JEUNE BRAMINE.

Qui de vous deux, cruels, a plus de barbarie !

(*Les Bramines la séparent de son frère, et elle monte sur le bûcher.*)

LE GRAND BRAMINE.

Quel bruit se fait entendre ?

LE JEUNE BRAMINE.

On pénètre en ces lieux.

LE GRAND BRAMINE.

Ai-je perdu mes soins ?

LE JEUNE BRAMINE.

M'exaucez-vous, grands dieux !

LE GRAND BRAMINE.

O revers !

LE JEUNE BRAMINE.

O bonheur !

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, LE GÉNERAL FRANÇAIS *à la tête de ses troupes.*

LE GÉNÉRAL, *montant sur le bûcher.*

Lanassa dans la flamme !

LE GRAND BRAMINE.

Notre ennemi vivant !

LE GÉNÉRAL.

Courons ! vivez, madame.

LA VEUVE.

Qui m'arrache à la mort ?

LE GÉNÉRAL.

Idole de mon cœur !

Lanassa !

LA VEUVE, *jetant un cri de surprise et de joie dans les bras du Général Français avant de le nommer.*

Montalban! toi, mon libérateur?

LE GÉNÉRAL.

Oui, c'est moi qui t'arrache à cette mort funeste.

LE JEUNE BRAMINE.

C'est vous, seigneur, c'est vous, double faveur céleste!
Vous vivez, je vous vois, grands dieux! qui l'aurait cru!

LE GÉNÉRAL.

Le bruit de mon trépas par mon ordre a couru.
Un golfe abandonné nous a servi d'asile,
Et par le souterrain nous entrons dans la ville,
Tandis qu'une autre troupe est maîtresse du fort.
Ciel! un moment plus tard, quel eût été mon sort!
Ainsi, l'obscur sentier qu'on dit que l'avarice
Ouvrit pour dérober une femme au supplice,
En un même dessein, ici plus noblement,
Sert mon roi, les Français, ton frère et ton amant.
Trop heureux sur ces bords d'employer la surprise
Pour épargner le sang dans la place soumise!

(*Au grand Bramine.*)

Toi, dont le ciel confond les complots et les vœux,
J'ai su de ta fureur l'emportement honteux:
Ton crime était d'un lâche et n'a rien qui m'étonne;
Mais Français, je l'oublie, et vainqueur, je pardonne;
Je te laisse le jour, même après tes forfaits.
Soldats, que de ces lieux on l'éloigne à jamais.

*

SCÈNE VI ET DERNIÈRE.

LE GÉNÉRAL FRANÇAIS, LA VEUVE, FATIME, LE JEUNE BRAMINE, LE PEUPLE INDIEN, OFFICIERS FRANÇAIS, SOLDATS, PARENS DE LA VEUVE.

LA VEUVE.

C'était vous, Montalban, qui preniez ma défense !
C'était vous dont j'ai craint, dont j'ai fui la présence !
Pour sauver Lanassa, quel dieu vous a sauvé ?
Ah ! le jour m'est plus cher par vos mains conservé !
De quel prix me doit être et ma vie et la vôtre !
Je vivrais moins heureuse à vivre par un autre.

LE JEUNE BRAMINE.

Digne prix de vos soins, vous ne croyiez d'abord
Ravir qu'une inconnue aux horreurs de sa mort,
Et le dieu vous devait la faveur éclatante,
De retrouver en elle et sauver une amante.

LA VEUVE.

Cher Montalban !

LE GÉNÉRAL.

Partage, après tout notre effroi,
Tant de reconnaissance entre ton frère et moi.
Vous, peuples, respirez sous de meilleurs auspices :
Des faveurs de mon roi, recevez pour prémices
L'entière extinction d'un usage inhumain.

Louis, pour l'abolir s'est servi de ma main :
En se montrant sensible autant qu'il est né juste,
La splendeur de son règne en devient plus auguste.
D'autres chez les vaincus portent la cruauté,
L'orgueil, la violence; et lui, l'humanité.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

BARNEVELT,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DE LA NATION, LE 30 JUIN 1790.

M. Le Mierre mit en tête de cette tragédie, lorsqu'il la fit imprimer, la Préface qu'on va lire.

Cette tragédie, faite depuis plus de vingt ans, apprise, répétée et arrêtée subitement à la veille d'être représentée, a toujours été défendue depuis de ministère en ministère, et il n'a pas moins fallu que la révolution pour obtenir qu'on levât cette défense.

S'il était si difficile de faire représenter la pièce, il ne l'était guère moins peut-être de traiter le sujet. Car, de quoi s'agit-il? d'un procès au criminel et d'une dispute de théologie. Ce ne sont pas là des matériaux bien dramatiques; mais j'avais à peindre Barnevelt, dont le nom seul réveille toutes les idées de patriotisme et de vertu: la sienne a quelque chose de si imposant, que je n'ai pu résister au desir de tracer ce grand caractère, qui tient à quelques égards de celui de Socrate. Leurs malheurs ont aussi des rapports: l'un fut accusé d'impiété, l'autre d'avoir porté atteinte à la religion du pays; l'un et l'autre furent calomniés, furent à peu près au même âge condamnés à la mort, et montrèrent la même constance: mais Socrate, si célèbre comme

philosophe, n'était qu'un particulier d'Athénes ; Barnevelt était à la tète d'une République, et par conséquent offrait un personnage plus théâtral.

J'avais à tracer en opposition le caractére du prince Maurice, grand homme d'un autre genre, fils de Guillaume de Nassau, premier stathoudre, et pour lequel on créa cette dignité en faveur des services qu'il avait rendus à la République. Maurice de Nassau fut aussi grand capitaine que son père, et rendit vraie pour lui cette maxime qu'Horace n'établit qu'en flatteur d'Auguste, en faisant l'éloge de Drusus.

Fortes creantur fortibus.

Il est rare en effet qu'on s'éléve à la même hauteur qu'un père, lorsqu'il a laissé une grande renommée. Les Henri IV, les Czar Pierre n'ont point eu d'égaux dans leurs enfans; ils n'ont eu que des héritiers et point de successeurs.

Maurice de Nassau était donc un grand homme, et sa carrière eût été glorieuse d'un bout à l'autre, s'il n'eût pris l'ambition pour la gloire; ce fut cette malheureuse passion qui étouffa en lui, j'oserai presque dire, la nature, puisqu'ayant perdu son père de si bonne heure, il en avait retrouvé un dans Barnevelt.

J'ai tâché de peindre Maurice tel qu'il était,

fier, ambitieux, intrépide. J'ai chargé un subalterne de la fabrication des fausses lettres dont on se servit pour perdre Barnevelt : c'est ainsi qu'Œnone, dans la tragédie de Phèdre, se charge d'accuser Hippolyte.

A l'égard de la femme de Barnevelt, son caractère m'était donné tout entier par cette belle réponse qu'elle fit à Maurice, qui s'étonnait qu'elle lui demandât la grace de son fils et non celle de son mari :

Mon époux est sans crime et mon fils est coupable.

Act. V, sc. II.

Un des fils de Barnevelt, nommé Stautembourg, ne conspira contre Maurice qu'après la mort de Barnevelt; j'ai rapproché cette conspiration, et l'ai mise dans la pièce même : j'ai usé du privilége qu'ont les auteurs dramatiques d'altérer l'histoire en conservant les caractères, pour montrer un fils dans une situation déchirante, cherchant à sauver son père d'une mort ignominieuse par un moyen terrible et neuf dans la circonstance.

La catastrophe de cette pièce ne pouvait être que malheureuse. Aristote préfère ces sortes de dénouemens, et croit qu'il vaut mieux renvoyer le spectateur navré que soulagé; mais en général

les dénouemens heureux sont plus satisfaisans, et surtout plus moraux. Je ne connais guère que celui d'Inès de Castro qui perdît à être heureux.

Aussi, quoique le sujet de Barnevelt soit patriotique et plein de gravité, il ne me présentait pas les mêmes ressources que j'ai trouvées en traitant le sujet de Guillaume Tell. Dans Barnevelt, c'est la liberté attaquée : dans Guillaume Tell, c'est la liberté conquise. Dans Barnevelt, c'est le patriotisme qui succombe : dans Guillaume Tell, il triomphe.

D'ailleurs, la liberté dans Guillaume Tell a plus d'attrait; on sent qu'elle est en Suisse sur son terrain : elle devait naître dans les rochers. Les montagnes semblent appartenir à la liberté : ce sont des remparts naturels où elle se retranche contre les tyrans; elle se plaît de préférence sous les chaumières d'un peuple agriculteur et laborieux, et s'y conserve par les mœurs qui en sont la première sauve-garde. Dès qu'il n'y eut plus de mœurs à Rome, il n'y eut plus de liberté. Celle des Suisses n'avait été pour ainsi dire qu'interrompue par la tyrannie des gouverneurs sous Albert I. Rodolph son père, prince juste et humain, avait respecté les priviléges de

ce peuple. Le gouverneur qui expose à un danger de mort le fils de Tell par la main même du père, ressemble, par le despotisme, à Appius Clodius, qui veut ôter l'honneur à la fille de Virginius : dans les deux époques, ce fut la même violence, ce fut la nature si énergique surtout chez les peuples non corrompus, qui fut le ressort d'une révolution, et qui dans le canton d'Uri, fit secouer le joug de l'Autriche, comme elle avait causé à Rome la destruction du décemvirat; c'était la haine de la violence qui avait de même chassé les Tarquins.

Mais pour revenir à Barnevelt, sa mort ne leva point les obstacles à l'ambition de Maurice, et ne fut pas plus l'époque de l'asservissement de la République, que la mort de César dans le sens inverse n'avait été l'époque de la liberté romaine; ce fut la mort d'un grand citoyen, et non celle de la liberté hollandaise, comme la mort de César fut celle du tyran, et non celle de la tyrannie. La défaite de Pompée à Pharsale avait détruit la liberté, et quand Pompée aurait vaincu César, Rome n'en eût pas été moins esclave ; ce n'était ni César ni Pompée, c'était le vainqueur qu'elle avait à craindre. Rome dès long-tems n'était plus, et la liberté avait reçu

déjà trop de plaies par le massacre des Gracques et par les fureurs des premières proscriptions.

Le supplice de Barnevelt, loin d'avoir été en Hollande une époque de servitude, ranima les courages; Barnevelt emporta les regrets de ses concitoyens, mais non la liberté d'une patrie pour laquelle il était mort. Elle trouva dans le même siècle de nouveaux défenseurs dans les deux Wits, dont la mort violente fut encore infructueuse pour la tyrannie.

J'ai tâché de conserver à Barnevelt, dans ma pièce, ce caractère de vertu, cette constance qui a également honoré sa mort et sa vie : j'ai tâché de faire ensorte, par l'impression qu'il laisse, que sa ruine parût préférable au cruel et inutile succès de son rival. Barnevelt meurt, mais regretté généralement : la trêve avec l'Espagne est prolongée comme il l'avait desiré; Maurice est obligé de la signer; il ne recueille de son crime que la haine publique. C'est Maurice qui l'emporte, mais c'est Barnevelt qui triomphe; c'est Maurice qui se venge, mais qui perd sa vengeance; c'est Maurice qui est malheureux. L'un meurt plein de vertus et d'années; l'autre vit, mais en proie à des chagrins dont ne le peuvent distraire de nouveaux succès militaires;

il meurt avant le terme ordinaire de la vie humaine, et presqu'au milieu de sa carrière, ne pouvant jouir ni de son crime ni de ses exploits.

C'est une chose digne de remarque que Maurice ait conservé la réputation de grand homme, quoiqu'il ait fait périr un personnage tel que Barnevelt; c'est une espèce d'énigme où l'on croit voir au premier coup-d'œil le scandale de la vertu, et la chimère de la morale. César et Maurice ne seront jamais confondus avec Catilina; ils ont pourtant été tous les trois des conspirateurs contre leur patrie. Pourquoi donc cette différence dans les jugemens que l'on porte d'eux? Qui a donc sauvé du mépris César et Maurice? Qui leur a conservé une partie de leur gloire? La force du caractère, et l'éclat des vertus guerrières.

D'ailleurs, peut-être a-t-on pris les chagrins de Maurice pour des remords; on prétend que sa raison était quelquefois si troublée, que lorsqu'on lui servait du poisson, il croyait voir la tête de Barnevelt, comme on dit que Théodoric voyait celle de Symmaque dans un brochet. Peut-être le peu de succès des desseins de Maurice, le peu de tems qu'il a survécu à Barnevelt, a-t-il paru expier en partie les effets monstrueux

de son ambition : on a regardé son crime comme un véritable égarement, et cette honte des dernières années de sa vie n'a point reflué sur ses autres années si glorieuses.

Qu'on me permette au reste de me féliciter d'avoir choisi mes sujets dans des Républiques plus modernes que celles de Rome et d'Athènes, dont les exemples peuvent paraître suspects d'exagération : mais qu'on ne dise pas pour cela que l'imagination se fatigue à traverser un si grand nombre de siècles, pour chercher dans les Républiques anciennes des leçons de patriotisme; qu'on ne cherche pas à nous décourager, en nous disant que les vertus spartiates ou romaines sont aussi loin de nos sentimens que de nos tems. Les vives impressions que nous venons d'éprouver aux représentations de Brutus, prouvent que ces traits d'héroïsme ne sont pas si hors de notre portée; et Voltaire rayerait aujourd'hui de sa préface de Zaïre, cette réflexion *que les Anglais battent des mains au mot de patrie, et les Français au mot d'amour.*

Qu'on me permette encore de me savoir gré d'avoir traité des sujets patriotiques si long-tems avant la révolution, et lorsqu'il était impossible de prévoir le grand changement qui devait arriver

arriver dans notre monarchie; c'est un hommage prophétique que je rendais d'avance à l'esprit public dont nous devions être un jour animés sous un roi vertueux, qui, dès son avènement au trône, a repoussé la flatterie, et mérité dès-lors de régner sur un peuple libre.

PERSONNAGES.

MAURICE, stathoudre.

BARNEVELT, grand pensionnaire.

MARIE D'UTRECHT, femme de Barnevelt.

STAUTEMBOURG, leur fils.

L'AMBASSADEUR DE FRANCE.

ADERSENS, confident de Maurice.

UN OFFICIER.

PEUPLE.

GARDES.

SOLDATS.

La scène est à la Haye, dans un vestibule commun à la salle du Conseil et au palais du prince d'Orange.

BARNEVELT,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

MAURICE, ADERSENS.

ADERSENS.

Le conseil se sépare : ah ! seigneur, est-ce vous
Qui l'avez emporté sur un rival jaloux ?
La trève avec l'Espagne est-elle enfin rompue ?

MAURICE.

Barnevelt veut qu'ici la trève continue :
La moitié du Sénat qui lui sert de soutien,
Penche vers son avis, et l'autre vers le mien.
Tu conçois, Adersens, dans cette incertitude,
Que Maurice n'est pas sans quelque inquiétude,
D'autant que dès demain peut-être le Sénat
Décide sans retour du destin de l'Etat ;
Je crains, je l'avouerai, l'ambassadeur de France,
Avec lui Barnevelt est trop d'intelligence.

ADERSENS.

C'est encor peu, seigneur; les soldats qu'à son choix
Barnevelt a levés pour attendre ses lois,
Fiers de prendre son ordre, ont poussé leur audace
Jusqu'à braver tout haut les droits de votre place.

MAURICE.

C'est trop voir outrager, aux yeux des citoyens,
Et le sang dont je sors et le rang que je tiens;
Sans crédit tour-à-tour et puissant sur la terre,
C'est trop dépendre, ami, de la paix, de la guerre,
Des tems, du peuple, enfin du premier magistrat
Qui, tel que Barnevelt, voudra régir l'Etat.
Eh pourquoi, quand je puis tout gouverner moi-même,
Irais-je renoncer à cet honneur suprême?
Barnevelt de l'Etat prétend qu'il est l'appui,
Mais quel autre en effet est tyran plus que lui?
Je ne m'éblouis point de son dehors stoïque;
Il ne lève si haut ce front patriotique,
Que pour mieux au conseil s'assujétir les voix,
Et l'orgueil déguisé règne à l'ombre des lois.
Pour moi, né dans les camps, sous l'œil de la victoire,
Toujours ouvertement j'ai recherché la gloire.
Jaloux de commander, et digne de mon nom,
Me montrant de tout tems l'honneur de ma maison,
Fils d'un père fameux par sa valeur suprême,
J'ai su par mes exploits naître encor de moi-même.
Mais c'est peu des honneurs où je suis parvenu,
Si je n'atteins plus haut, je n'ai rien obtenu.
Que des républicains qu'un autre esprit anime
De mes prétentions osent me faire un crime;

L'ambition du moins, comme la liberté,
Eut toujours sa noblesse et sied à ma fierté.
S'il me faut encourir des reproches sévères,
J'ai pour réponse, ami, mes succès militaires.
La valeur couvre tout, et, dans l'opinion,
Fait confondre la gloire avec l'ambition.
L'orgueilleux héritier du plus puissant des princes,
Philippe, dont le joug écrasa nos provinces,
Fut haï, détesté, mais non pas comme roi;
Ce fut comme tyran, comme allié sans foi,
Comme inquiet, avare, et sans vertu guerrière,
Troublant, de son palais, l'un et l'autre hémisphère.
Elever mes destins aux honneurs les plus hauts,
N'est que remettre un sceptre en la mains des Nassaux.
Il est tems, Adersens, que Maurice commande
Sous cet antique nom de comte de Hollande.
Ce rang mettra d'abord tout l'Etat sous ma loi,
Et je prendrai bientôt jusqu'au titre de roi.
Que ferais-je après tout, que n'ait tenté mon père?
Et tu sais qu'à Maurice il n'en fit point mystère.
Que la guerre concoure à servir mes projets,
Pour les exécuter j'ai des secours tout prêts,
L'Anglais et le Germain, les princes de ma race,
Sur le trône ans Prague un neveu que je place,
Qui, monté par moi seul au rang de souverain,
Pour régner à mon tour me prêtera la main:
Ma noble ambition pourrait paraître extrême
Si je me recherchais uniquement moi-même,
Mais la cause publique, en mes vastes projets,
Se trouve encor liée avec mes intérêts.
La Hollande du joug en vain s'est affranchie,
Sa liberté lui pèse et touche à l'anarchie;

Cet État ébranlé par de secrets efforts
Demande une autre forme et veut d'autres ressorts.
Malgré ses sept appuis *, tu vois trop qu'il chancelle :
Il a besoin d'un maître, et le soldat m'appelle.

ADERSENS.

Nul ne mérite mieux le suprême pouvoir :
J'approuve vos desseins, mais n'ai point votre espoir.

MAURICE.

Eh ! que crains-tu ?

ADERSENS.

Seigneur, cette même province
Qui vous est dévouée et vous honore en prince.

MAURICE.

La Zélande ?

ADERSENS.

Elle-même : elle arrêta Nassau ;
Pour son fils je crains d'elle un obstacle nouveau ;
Nassau fut à la fois ambitieux et sage,
Il eut votre crédit, il eut votre courage,
Eh ! que lui manqua-t-il ?

MAURICE.

Le tems : tout est changé.
Dans la guerre, avant tout, que ce peuple engagé,
M'aplanisse la route aux grandeurs où j'aspire.
L'occasion me sert, puisque la trève expire ;
Prolongée une fois, mes vœux sont superflus,
Si je perds ce moment, il ne reviendra plus.
Barnevelt veut la trève, et moi je veux la guerre.
Je sais en quels appuis sa politique espère,

* L'union des sept provinces.

Et demain l'on peut rendre un timide décret
Qui, sans retour, ami, renverse mon projet.
C'est ce décret qu'il faut que je fasse suspendre,
C'est là le coup fatal dont il faut me défendre.
Peut-être à ses amis je vais paraître ingrat,
D'oser si vivement le combattre au Sénat;
Pour me rendre suspect, il sait avec adresse
Se prévaloir des soins qu'il prit de ma jeunesse.
Sans doute il s'occupa de mes destins naissans,
Et c'est un souvenir que j'ai gardé long-tems;
Mais depuis qu'à la trève il m'a trouvé contraire,
Je n'ai point au conseil de plus grand adversaire;
Je l'aimai, je le hais; si je change aujourd'hui,
Sa conduite en est cause, il doit s'en prendre à lui.
Eh, qu'importe, Adersens, que par des soins propices
On l'ait vu de mes ans diriger les prémices,
Lorsqu'il devient jaloux de ses propres bienfaits,
Lorsqu'il veut malgré moi qu'on prolonge la paix,
Lorsqu'il m'ose fermer la carrière éclatante
Où j'ai des Hollandais si bien rempli l'attente,
Où moi-même envers lui je me suis acquitté
En servant son pays qui m'avait adopté;
Lorsqu'il traverse enfin ma secrète entreprise,
En armant contre moi le parti qu'il maîtrise?
Te ferai-je un aveu, te dirai-je, Adersens,
Qui je redoute encor pour mes vastes desseins?
J'en rougis entre nous; oui, sa femme elle-même,
Unie à lui de vœu, d'esprit et de système,
D'un caractère enfin qui, dans ce peuple ardent,
Semble de Barnevelt partager l'ascendant.

ADERSENS.

Vous le voyez, seigneur, il protège ou tolère
La secte Arminienne à nos dogmes contraire :
Sur la trève demain s'il combat votre avis,
Sur la religion détournez les esprits.
Au culte de ces lieux montrez qu'il donne atteinte.
Aux esprits inquiets inspirez cette crainte,
Sur la trève dès lors son avis est sans poids :
Il paraît réfractaire et l'ennemi des lois.
Si c'est peu d'un moyen, peut-être il en est d'autres,
Et mes ressentimens sauront servir les vôtres.
Je n'ai point oublié que Barnevelt m'a nui
M'écartant du conseil qui m'admettait sans lui.
Je puis, en vous servant, venger ma propre injure,
Et rentrer au conseil dont il osa m'exclure.
Si par l'or de Madrid qu'on prétend qu'il reçut,
Contre votre desir la trève se conclut,
Ne peut-on craindre encor ?.... Mais vers nous on s'avance.
Je vois entrer, seigneur, l'ambassadeur de France.

SCÈNE II.

L'AMBASSADEUR DE FRANCE, MAURICE.

L'AMBASSADEUR.

La France avec regret, seigneur, voit désunis
Deux mortels renommés si dignes d'être amis.
Dès long-tems alliée à votre République,
Elle se plut à voir votre zèle héroïque.

Barnevelt au conseil, et Maurice au combat,
C'était à qui, seigneur, servirait mieux l'État.
Enthousiasme heureux, rivalité sublime
Qui vous fit partager un encens légitime!
Vous étiez de ce peuple et l'amour et l'orgueil.
Au-dessus de la foule, et comptés d'un coup d'œil,
Les grands hommes entr'eux ne forment qu'une race;
Mais dans les mêmes lieux lorsque le sort les place,
Quand le même intérêt, dans des soins différens,
Pour la cause publique anime leurs talens,
Combien de ces motifs la féconde énergie
Doit les rapprocher d'âme ainsi que de génie!
Deux puissances, du trône également l'honneur,
Elisabeth, Henri prisaient votre grand cœur,
Ne vous nommaient qu'ensemble. Ah! seigneur, quelle offense
A pu mettre entre vous la mésintelligence?
Assez et trop long-tems on vit souffrir l'État
Des débats du stathoudre avec le magistrat:
Faut-il qu'en leur pays tant de haine envenime
Des cœurs qui l'un de l'autre ont mérité l'estime?

MAURICE.

Comparez-vous, seigneur, Barnevelt avec moi?
Et lorsque dans la Haye il veut faire la loi,
Quand sur ce qui m'est dû je le vois entreprendre,
Pouvez-vous le vanter, pouvez-vous le défendre?
Je connais ses talens, je ne conteste point
La gloire des vertus que peut-être il y joint.
Auprès de ses travaux et de sa politique,
Je n'étalerai point ce que la République
N'a dû qu'à mes exploits et qu'au sang de Nassau:

L'État, vous le savez, eut un camp pour berceau;
Au seul art des combats nos mains disciplinées
Ont bravé quarante ans l'orgueil des Pyrénées,
Ont su forcer enfin l'Espagne à desirer
Cette trève aujourd'hui sur le point d'expirer.
Si l'on a pour douze ans suspendu les alarmes,
Il y va de l'honneur à reprendre les armes.
C'est sur des étendards que l'on traça nos lois;
Et nous perdons le fruit de nos premiers exploits,
Tout est anéanti, si l'État, par faiblesse,
Prolonge le repos que la trève nous laisse.

L'AMBASSADEUR.

Par les armes, seigneur, oui, l'État fut fondé:
Le Hollandais par vous aux combats fut guidé;
Mais dans le champ d'honneur et dans des tems d'alarmes,
Si le besoin de vaincre et d'illustrer vos armes
Vous fit porter des lois dont l'esprit belliqueux
Aguerrit aux dangers ce peuple généreux,
Il vous faut d'autres lois, dont le systême sage
De la vertu guerrière affermisse l'ouvrage.
Tel doit être, seigneur, chez ce peuple indompté
Le fruit de la victoire et de la liberté;
Et c'est de cet esprit qu'il est beau que Maurice
Pour l'inspirer lui-même aujourd'hui se remplisse.
Je sais bien qu'un guerrier dès long-tems renommé,
Qu'un héros tel que vous à vaincre accoutumé,
Interrompt à regret sa brillante carrière:
Mais il s'agit du bien de la patrie entière;
La Hollande est la vôtre, et dès vos premiers ans
Vous adopta, vous vit comme un de ses enfans.

Vous l'avez trop servie en de longues alarmes,
Pour lui faire un besoin de reprendre les armes.
Vous-même, mis au rang des plus fameux guerriers,
Que pouvez-vous gagner à de nouveaux lauriers?
Ah! par un sentiment de pur patriotisme,
Savoir borner sa gloire est un autre héroïsme,
Digne encor de votre âme et du sang de Nassau.
Le grand art de la guerre est toujours un fléau,
Et toute nation, par la gloire séduite,
Qui ne fut que guerrière, à la fin s'est détruite.

MAURICE.

J'ai haï les traités, je ne m'en défends pas.
Je crois servir ce peuple en voulant les combats.

L'AMBASSADEUR.

La trève cependant dont votre esprit s'offense,
Met le sceau dans l'Europe à votre indépendance.
Les droits les plus certains et les moins contestés,
Pour être reconnus ont besoin des traités.

MAURICE.

Eh! laisserons-nous donc, séduits par ces amorces,
Le tems à l'Espagnol d'accroître encor ses forces,
De venir nous surprendre et d'attaquer nos ports?

L'AMBASSADEUR.

Prince, que dites-vous? eh! contre les efforts
Soit ouverts, soit cachés d'une injuste puissance,
N'avez-vous pas toujours un soutien dans la France,
Elle qui, d'un monarque en adorant les lois,
Sait des républicains venger encor les droits,
Et protége au besoin, contre la tyrannie,

D'un peuple indépendant la cause et le génie?
Elle, vous le savez, qui, si près de ces tems
Où des guerres de culte agitaient ses enfans,
Quelque besoin qu'elle eût, lasse enfin de carnage,
De respirer d'un long et violent orage,
Pour vos seuls intérêts s'armant avec éclat,
Vous aida la première à fonder cet Etat,
Et vous offrit son bras contre le despotisme,
Toute sanglante encor des coups du fanatisme.

MAURICE.

Mais l'Espagnol n'est pas notre seul ennemi;
Le Hollandais encor ne jouit qu'à demi
De la tranquillité que lui promit la trève.
L'impie Arminius de sa tombe s'élève,
Enflamme ses enfans de ses opinions,
Sème encor l'hérésie et les divisions;
Dans le choc éternel des esprits en tumulte,
L'État est ébranlé presqu'autant que le culte.
Barnevelt favorise un sectaire insensé.

L'AMBASSADEUR.

Avec peine il a vu l'Arminien chassé.
Il n'intéressa point, sage sans être austère,
Les principes du culte aux rêves d'un sectaire,
A de vains argumens, à des subtilités,
Source de tant de haine et d'animosités;
Il a laissé tonner dans leurs chaires frivoles,
Les chefs impérieux de ces combats d'écoles,
Qui ne savent point voir l'erreur de ces excès,
Et que la vérité s'annonce par la paix.

MAURICE.

Non, quoi que vous disiez, seigneur, pour le défendre,
La guerre n'est pas moins le parti qu'il faut prendre.
La guerre, dont je suis et dois être jaloux,
Nous fait braver l'Espagne, et nous sauve de nous.

L'AMBASSADEUR.

Dans ces troubles, seigneur, accusez l'importance
Que l'on donne aux partis, et qui fait leur puissance.

MAURICE.

Il faut pourtant calmer ces esprits factieux.

L'AMBASSADEUR.

Prince, le voulez-vous ? détournez-en les yeux.
Ils ont tous pour motif l'orgueil d'être en spectacle;
C'est les mettre en faveur que de leur faire obstacle.
Le parti qu'on poursuit, grossit à chaque pas :
Ainsi que leurs erreurs, méprisez leurs débats;
Ne faites point l'honneur à ces vains adversaires
D'intéresser l'Etat à leurs cris téméraires;
C'est en les redoutant qu'on les rend dangereux,
Que des dissensions on attise les feux.
Songez d'ailleurs qu'ils sont, quelqu'art qui les déguise,
Plus parti dans l'Etat, que secte dans l'église.
Laissez tous les partis, et tous disparaîtront;
A la tranquillité les esprits renaîtront;
De toute faction la Hollande purgée,
Pourra voir sans péril la trève prolongée :
C'est le vœu de la France, et dans de tels débats,
On sait qu'une étincelle embrase les Etats.

MAURICE.

Et la guerre, où toujours aspire mon courage,
Est l'unique moyen d'écarter ce ravage :
Est-il sûr qu'une fois mises en mouvement,
Ces haines de parti se calment autrement ?
Je sais quel est ce peuple et l'art de le conduire;
Il faut qu'un grand motif l'arrache à son délire.
Je ne suis point, seigneur, le seul de cet avis :
D'autres, contre mon vœu, pourront être suivis,
Mais, malgré mon desir, si la trève est soufferte,
Malheur à la Hollande, elle court à sa perte.

SCÈNE III.

L'AMBASSADEUR, BARNEVELT.

BARNEVELT.

Il me tardait, seigneur, que Maurice sortît :
Il vous entretenait; qu'est-ce qu'il vous a dit ?
Devient-il plus traitable, et m'allez-vous apprendre
Qu'à nos vœux pour la trève il voudra condescendre ?

L'AMBASSADEUR.

Vous avez vu, seigneur, depuis que les Français
De votre République ont pris les intérêts,
Avec combien de zèle, avec quelle constance,
Nous soutenons les droits de votre indépendance,
Ces droits que sous les yeux de l'Espagnol altier,
Dans l'Europe Henri reconnut le premier.
La France sent pour vous tout le prix de la trève :

Contre ce sentiment le stathoudre s'élève;
Je le vois avec peine, et n'ose me flatter
Que sur lui, vous ni moi, nous puissions l'emporter.
Tout ce peuple est d'ailleurs agité par deux sectes
Que Maurice s'attache à lui rendre suspectes.
Il fait craindre aux esprits des troubles passagers,
Qui, vus avec dédain, perdraient tous leurs dangers;
Et je doute qu'il ouvre un avis bien sincère,
Quand la guerre qu'il veut lui paraît nécessaire.

BARNEVELT.

Il faut que Barnevelt vous parle à cœur ouvert.
Seigneur, Henri n'est plus, c'est sa mort qui nous perd;
Regretté parmi nous, comme il l'est dans la France,
Il manque aux Hollandais que servait sa puissance;
Le ciel de ce héros semblait avoir fait choix
Pour réconcilier la terre avec les rois.
Élevé loin des cours, l'adversité pour maître,
Plus tard il devint roi, plus il fut fait pour l'être;
Souverain par le droit, par le cœur citoyen,
Il fut son propre ouvrage, et nous-mêmes le sien.
Ah! s'il vivait encor, pensez-vous que Maurice
S'opposât à la trève avec tant d'artifice?
Tout ce qu'il tente aux yeux d'un prince encor enfant,
L'eût-il osé du tems de Henri triomphant?

L'AMBASSADEUR.

Ne désespérons point; le conseil de mon maître
Veut servir la Hollande, et Maurice peut-être,
Malgré son espérance, échouera dans ses vœux.
Revoyez vos amis, comptez sur moi près d'eux:
J'appuierai votre avis du desir de la France,

Qui doit être sans doute un poids dans la balance,
Et puisse le décret qui doit être porté,
Du meilleur des partis couronner l'équité!

SCÈNE IV.

BARNEVELT, *seul.*

Toi qu'une ambition que tu crois que j'ignore,
Au mépris de nos lois depuis long-tems dévore,
Rougis, Nassau, rougis que le sujet d'un roi
Se montre parmi nous plus citoyen que toi.

SCÈNE V.

MARIE D'UTRECHT, BARNEVELT.

MARIE D'UTRECHT.

Qu'est-ce donc, Barnevelt? ce désordre m'effraye;
Jamais plus de débats n'ont divisé la Haye.
Sur la guerre et la trève on s'agite à l'envi,
Chaque parti prétend que son vœu soit suivi,
Et, sous ces mouvemens des esprits indociles,
Semblent couver les feux des discordes civiles.

BARNEVELT.

L'instant est décisif, et l'on ne verrait pas
Sans Maurice, crois-moi, s'élever ces combats;
On n'aurait qu'un avis; cet avis unanime
Ferait prendre au conseil le parti légitime;

Celui

Celui de prolonger, loin de tout vain débat,
La trève dont dépend le bonheur de l'État.
Ce peuple, révolté contre la violence,
Combattit quarante ans pour son indépendance;
Il a su rompre enfin, par ses maux enhardi,
Les fers dont l'accablait le tyran du midi.
Il fonde un Etat libre; eh comment, sans la trève,
Pourrait-il cimenter l'ouvrage qu'il achève?
Heureux de se créer à lui-même ses lois,
De ne rien adopter que de son propre choix,
D'assurer ses destins par la sage harmonie
D'un plan législatif conforme à son génie,
Et d'éviter ainsi ce que l'on voit ailleurs,
Le contraste choquant des lois avec les mœurs.
Même sans ce motif, une raison puissante,
Du sol même tirée, et toujours subsistante,
Veut que la République ait au dehors la paix.
La nécessité seule arma le Hollandais;
Rappelle-toi ces tems où ma triste patrie,
De ce cruel duc d'Albe éprouva la furie;
La consternation de ce peuple effrayé,
Quand il vit de Philippe approcher l'envoyé;
Les assassins gagés qu'il menait à sa suite,
La désolation, les familles en fuite,
Ces théâtres d'horreur où plus de sang coula
Qu'aux jours de Marius, d'Octave et de Sylla,
Où vingt mille proscrits sous la hache périrent,
Où ces arrêts sanglans de si près se suivirent,
Qu'on eût dit qu'un tyran, par son ministre altier,
Voulait aux échafauds traîner un peuple entier.
Nous avons dû combattre; et si, dans nos querelles,

L'Espagne crut en nous ne voir que des rebelles,
Aux yeux de l'univers tant de maux éprouvés,
D'un reproche odieux nous ont assez lavés.
Nous sommes donc sortis d'un indigne esclavage :
Mais la guerre aujourd'hui n'est point notre avantage.
Entourés de marais dans ce pays ingrat,
Pour premier ennemi ce peuple a son climat;
Il oppose aux refus du ciel de sa patrie,
Les assidus travaux de sa vaste industrie;
Et du Gange au Texel, rapportant dans ses ports
Tout ce que l'abondance offre ailleurs de trésors,
Il doit plus au commerce, en des lieux sans culture,
Que le plus beau rivage aux mains de la nature.
Et Maurice, jaloux d'agrandir son pouvoir,
Ne voit point, chère épouse, ou feint de ne pas voir,
Qu'à ce peuple placé dans un pays stérile,
La guerre est onéreuse, et la trève est utile;
Il prétend nous armer de nouveau sur ses pas,
Nous, affaiblis encor de nos derniers combats;
Et nous irions, de l'Inde oubliant les largesses,
Nous fermer les canaux d'où coulent nos richesses!
Ou sans cesse il faudrait, au bord de nos vaisseaux,
Dans le trajet des mers, soutenir des assauts
Pour sauver les tributs de vingt rives fécondes,
Et notre liberté qui vaut l'or des deux mondes!

MARIE D'UTRECHT.

Eh! comment de la guerre en voyant le danger,
Le conseil un moment peut-il se partager?

BARNEVELT.

Connais donc les desseins du superbe Maurice,

Et d'un ambitieux quel est tout l'artifice :
C'est lui qui dans ses vœux, ou plutôt ses projets,
Aveugle les esprits sur leurs vrais intérêts :
Il a trop de raison de desirer la guerre ;
Elle accroît son pouvoir que la trêve resserre :
Il n'envisage en moi qu'un importun rival ;
Il souffre dans la paix de me voir son égal :
Il s'en irrite, il veut que la guerre lui rende
L'antique autorité des comtes de Hollande,
Celle de roi peut-être.

MARIE D'UTRECHT.

Un orgueil si nouveau !
Lui, régner ! cette tache au grand nom de Nassau !
Lui qu'on vit affranchir de maîtres tyranniques,
Les cités du brabant et les peuples Belgiques ;
De Farnèse et d'Albert lui qui soutint l'effort ;
Lui, défenseur d'Ostende et vainqueur à Nieuport ;
Le fils et le rival de ce grand capitaine,
Qui joignit au courage une âme citoyenne,
Et vint briser les fers de ce peuple abattu,
Il n'a point hérité de toute sa vertu !
Quoi ! stathouder, amiral, chef de l'armée entière,
Quelle gloire, quel rang manque à cette âme altière ?
Par de pareils honneurs, par d'aussi nobles droits,
Quel autre État jamais eût payé ses exploits ?
Lorsqu'au grand Doria Charles-Quint rend l'hommage
De remettre à son choix le prix de son courage,
Que demande pour prix ce Génois vertueux ?
Que son pays soit libre ; et Maurice en ces lieux,
Dans la Hollande enfin qui devient sa patrie,

Laisse à l'ambition dégrader son génie !
Il veut nous asservir ! Ah ! d'orgueil enivré,
Son cœur ne sent donc point que conduire à leur gré
D'heureux concitoyens que l'on sert et qu'on aime,
C'est commander peut-être à la liberté même.

BARNEVELT.

Je sens trop tard combien, l'élevant par degrés,
De repentirs amers je me suis préparés.
Cet orgueil effréné qui dans Maurice étonne,
Ne vient que du pouvoir que son pays lui donne ;
C'est cette dictature et ces honneurs nouveaux
Dont on récompensa la valeur des Nassaux,
Qui de la royauté pernicieuse image,
A ce peuple ont de loin préparé l'esclavage.
Du premier des Césars Maurice a la valeur,
Mais aussi les desseins, et c'est là ma douleur.
De la religion vous voyez les scandales ;
Il a livré l'État à deux sectes rivales,
Poursuit l'une, sert l'autre, et non pas qu'en effet
Son cœur ou la préfère ou l'approuve en secret ;
Il a su la choisir comme plus turbulente,
Comme d'un caractère à servir ce qu'il tente ;
D'un synode à Dordrecht un décret est lancé,
Par qui l'Arminien vient d'être terrassé.
Maurice, par l'arrêt qui détruit leurs écoles,
Foule à ses pieds des lois qu'il respecte en paroles ;
Il appelle aux emplois du parti dépouillé
Le Gomariste ardent pour sa cause zélé ;
Il veut venger, dit-il, le culte qu'on offense,
Mais ce n'est qu'un prétexte à tant de violence,

Mais de ce masque adroit le stathoudre couvert,
Ne songe guère au culte, et c'est lui seul qu'il sert.

MARIE D'UTRECHT.

Maurice affecterait ce zèle fanatique !

BARNEVELT.

Toujours de ses pareils ce fut la politique;
Eh! quand chez les Français ces Guises révérés,
Si grands par leur courage, et du peuple adorés,
Traitant avec mépris notre culte de schisme,
Se déclaraient si haut contre le calvinisme,
Penses-tu qu'un vrai zèle, en ces tems factieux,
Les pressât d'embrasser les intérêts des cieux?
Quand des rives du Tage aux rives de la Seine,
Philippe encourageait et secourait Mayenne;
Quand il payait la ligue et ses noires fureurs
Du même or que jadis, parmi d'autres horreurs,
La même intolérance aveugle et fanatique
Avait couru ravir aux peuples du Mexique,
Des Harlais, des Potiers fascina-t-il les yeux?
Ils ne virent en lui qu'un sombre ambitieux
Qui divisait la France en ces momens d'orage,
Pour saisir les débris d'un superbe naufrage,
Qui voulait régner seul, et réunir enfin
Tous les sceptres d'Europe en faisceau dans sa main.
En un même attentat contre la République,
Maurice ose employer la même politique;
De citoyen qu'il fut, il devient oppresseur,
Tant son ambition dénatura son cœur!
Mon terme n'est pas loin, et tu pouvais attendre,
Maurice, qu'au tombeau l'âge m'eût fait descendre;

Tu t'épargnais alors les obstacles tout prêts;
Qu'ici ma fermeté va mettre à tes projets;
Mais je rends grace au ciel, le ciel nous est propice,
Puisqu'il t'aveugle ainsi sur ta propre injustice,
Et veut que, moi vivant, tu t'armes contre nous,
Pour t'opposer un bras qui détourne tes coups.
De tout notre entretien vous voyez l'importance,
J'ai craint de mettre un fils dans notre confidence;
Stautembourg, par son âge aisément emporté,
Mêle à son zèle encor trop de témérité;
Plus je me sens pour lui des entrailles de père,
Plus de Nassau pour lui je craindrais la colère,
Et que la République après moi ne perdît
Un jeune citoyen si plein de mon esprit.
On m'attend : je te quitte avec l'heureux présage
De sauver mon pays d'un nouvel esclavage.
Si Maurice au conseil veut l'emporter demain,
Demain je le démasque, et je romps son dessein.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

BARNEVELT, *seul.*

Lui qui depuis long-tems semble éviter ma vue,
Lui qui veut, malgré moi, voir la trève rompue,
Maurice à Barnevelt demande un entrètien!
Est-ce pour rapprocher son sentiment du mien?
Cette âme que l'orgueil semble avoir pervertie,
De son égarement serait-elle sortie,
Et sur l'aveugle erreur de son secret dessein,
L'intérêt de l'État prévaudrait-il enfin?

SCÈNE II.

BARNEVELT, MAURICE.

MAURICE.

Avant que le conseil sur la trève décide,
Afin que la justice à ce décret préside,
J'ai cru que dans ces lieux je devais vous chercher;
Le moment est pressant et doit nous rapprocher.

Assez et trop long-tems nos avis différèrent,
Assez dans le conseil nos débats éclatèrent :
Sans donc vous reprocher ces soldats insolens
Que vous avez levés sous le nom d'*Attendans*,
Mes ordres superflus, ma puissance usurpée,
L'injurieux oubli des droits de mon épée,
Et tout ce qui devait exciter mon courroux,
Je veux, sans passion, m'expliquer avec vous.

BARNEVELT.

Que l'intérêt public tous deux nous réunisse.

MAURICE.

C'est ce même intérêt que réclame Maurice :
Mais il faut le connaître, il change avec le tems,
Et doit faire embrasser des partis différens.
La trève, s'il est vrai qu'elle eut ses avantages,
Pour laisser quelque tems respirer les courages,
Ne peut plus maintenant, et sous aucun rapport,
Convenir à ce peuple incertain de son sort.
Cette trève, en un mot, fut un long armistice
Qui se prolongerait sous un mauvais auspice.
Craignant d'autres revers, vous ne l'ignorez pas,
De la guerre avant nous nos tyrans étaient las ;
L'Espagne demanda la trève en ses alarmes,
Et fit avec dépit cet honneur à nos armes.
Si l'on m'eût voulu croire, elle n'obtenait rien;
Votre avis, Barnevelt, l'emporta sur le mien.
C'était pourtant rouvrir dans la Flandre égarée
Aux partisans de Rome une funeste entrée,
Et surtout exposer aux piéges des traités
L'intérêt de ce peuple et ses prospérités.

De vos discours d'ailleurs quelle que fut l'adresse,
Vous saviez dans Utrecht que la loi fut expresse
De ne poser l'épée, après nos longs combats,
Que du commun aveu donné par les États;
Qu'une seule province à la trève opposée
Ecarterait dès lors toute paix proposée,
Que c'était au stathoudre, et non au magistrat,
Qu'appartenait le droit de juger ce débat.
Mais laissons le passé : bientôt la trève expire :
Par de puissans motifs à la guerre j'aspire;
Laisserons-nous penser qu'un peuple de héros
Plus que nos ennemis a besoin de repos?
Trop craindre que la guerre en ces lieux ne renaisse,
C'est montrer l'impuissance ou du moins la faiblesse.
L'Espagnol que je hais, qui nous hait sans retour,
Peut-être sous son joug croit nous remettre un jour.
Il nous faut par son sang une paix cimentée,
Et non à quelques ans une paix limitée;
Il nous faut de la trève écarter la langueur,
Il faut à l'Espagnol renvoyer la terreur,
Et que dans les combats les plus opiniâtres
Dont la terre et la mer se virent les théâtres,
Ce peuple altier vaincu, mais vaincu pour jamais,
N'ose même de loin regarder nos marais.

BARNEVELT.

Quoi! la trève rompue!.....

MAURICE.

Et voyez-en la suite.
Pour des opinions la Hollande s'agite;
Stathoudre, et sous ce nom, vengeur du droit divin,

J'ai protégé le culte et les lois de Calvin.
Mais tout en conservant notre antique doctrine,
Je n'ai pu des débats détruire la racine.
Il n'est qu'un seul moyen d'appaiser ces discors,
C'est de nous décider à combattre au dehors.
Voulez-vous, Barnevelt, que mon pays préfère
Une guerre intestine à la guerre étrangère,
Et que de ces partis l'esprit dur et hautain,
De la dissension fomente le levain ?

BARNEVELT.

La guerre pour remède! eh! quels maux sont les nôtres,
Si l'État ne peut plus en guérir que par d'autres!
Ah! que le Hollandais qui doit avoir appris
Ce que la liberté pour un peuple a de prix,
S'arme un jour, s'il le faut, d'un accord unanime,
Pour d'autres nations qu'il verra qu'on opprime,
La guerre devient juste et nécessaire alors;
Il porte avec honneur ses forces au dehors:
Mais que d'or et de sang la Hollande épuisée,
Rouvre une plaie à peine encor cicatrisée,
Attaque en l'Espagnol repoussé tant de fois,
L'irréconciliable ennemi de nos droits;
Qu'elle perde à combattre, imprudemment vaillante,
Les momens d'affermir sa liberté naissante...?
Sur quel prétexte encor ? Pour calmer au dedans
L'opiniâtreté des partis trop ardens!
N'alléguez point, seigneur, les doctrines nouvelles,
Ces erreurs des esprits, semences de querelles:
N'accusez que vous seul, dont l'appui dangereux
Soutenant un parti, les échauffe tous deux.

Vous dont l'Arminien redoute les menaces,
Vous qui l'avez chassé des emplois et des places.
Maurice, armé long-tems, mais comme défenseur,
A-t-il donc pu s'armer comme persécuteur ?
Eh quoi ! les Hollandais, quoi ! nos compatriotes
Croiront-ils vivre encor sous leurs premiers despotes;
Et libres ou sujets, mais toujours alarmés,
Leur sort en tous les tems est-il d'être opprimés ?

MAURICE.

Mais vous qui me tenez ce discours téméraire,
Vous qui m'osez juger sur ce que j'ai dû faire,
Vous avez contre moi servi l'Arminien.

BARNEVELT.

Je ne l'ai que souffert, sans être son soutien.
Je condamne, seigneur, les partis, les cabales,
Et ces divisions à l'État si fatales;
Trop certain que toujours dans ces cœurs inquiets,
L'attachement au dogme eut des motifs secrets;
Vous redoutez pour nous des sectes infidèles !
La persécution nuit aux États plus qu'elles.
Voilà ce qui les trouble : ils ont pour fondemens,
L'accord des volontés, et non des sentimens.
L'ordre, voilà la chaîne en tous lieux étendue,
Qui jamais sans danger ne peut être rompue;
Quiconque dans l'État respecte ce lien,
A nos yeux, croyez-moi, doit être citoyen :
Nous n'avons vous ni moi le droit de le proscrire.
Loin ce zèle insensé dont le fougueux délire
Commande la croyance avec férocité,
Et pour servir le ciel, éteint l'humanité.

C'est à ce Dieu de paix qui hait les fanatiques,
De dissiper d'en haut ces erreurs dogmatiques;
C'est à nous de l'attendre au lieu de le venger:
L'homme aigrit les esprits, Dieu seul peut les changer;
Le droit n'en est qu'à lui, comme à lui la puissance.
Eh! voyez tous les maux nés de l'intolérance,
Voyez du Tage au Tibre, et de la Seine au Rhin,
Le fanatisme errant, un poignard à la main;
De la France voyez les blessures profondes,
Les bûchers de Madrid fumans dans les deux mondes;
Le cruel Portugais plein des mêmes fureurs,
De Lisbonne à Goa transportant ces horreurs,
Et plus de sang versé par de nouveaux druïdes,
Qu'en vingt siècles d'erreurs sous des dieux homicides.

MAURICE.

Ecoutez, Barnevelt; sur de faux intérêts
Votre zèle s'égare et confond les objets.
La Hollande a toujours connu la tolérance:
Voyez tant d'étrangers et ce concours immense
Que les soins du commerce attirent dans nos ports,
Tous différens de culte et soufferts sur ces bords;
Mélange sans danger, et qui, d'un pôle à l'autre,
Rapproche à tout moment chaque peuple du nôtre.
Les Hollandais unis avec les nations,
Trafiquent de richesse et non d'opinions.
Mais dans le même culte, apprenez qu'introduire
La moindre nouveauté, c'est vouloir le détruire,
Que les enfans d'Omar, ceux de Confucius
Sont bien moins dangereux que ceux d'Arminius.
Chaque peuple est conduit selon son caractère;

Le Hollandais est franc, religieux, austère,
Et vouloir jusque-là le rendre tolérant,
C'est sur tous les motifs le rendre indifférent :
C'est en laissant flotter les âmes incertaines,
Enerver la vigueur des mœurs républicaines.

BARNEVELT.

Tranchons un vain débat qui n'a que trop duré.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que je t'ai pénétré,
Maurice, et ton discours confirme une pensée
Qui m'était trop pénible et que j'ai repoussée.

MAURICE.

Que dis-tu, Barnevelt?

BARNEVELT.

Ne crois pas qu'à mes yeux
Tu sois intolérant, tu n'es qu'ambitieux.

MAURICE.

Comment? explique-toi.

BARNEVELT.

Penses-tu qu'on m'abuse?
Autant que je le puis, Maurice, je t'excuse :
Un grand nom, des lauriers et l'éclat de ton sang,
L'honneur de commander, et les droits de ton rang,
Dans une République une cour qui t'honore,
T'ont pu faire aspirer à plus d'honneurs encore.
Toujours furent séduits par ce superbe espoir
Ceux qui sont revêtus d'un semblable pouvoir.
Peu d'hommes dans ton rang qu'un plus haut n'éblouisse :

Ce moment de faiblesse est venu pour Maurice :
Tu veux régner.

MAURICE.

Qui ! moi !

BARNEVELT.

Maurice me combat,
Mais c'est en ennemi du bonheur de l'État.

MAURICE.

Qui te fait m'accuser ? parle.

BARNEVELT.

Tes violences,
Qui t'ont dans nos cités fait changer les régences ;
Tout l'or que tu répands, et nos droits méconnus,
Et ces esprits ardens à tes brigues vendus ;
Les troubles qu'en ces lieux ta politique excite,
Ton horreur pour la trève et toute ta conduite.
Où me suis-je emporté, Maurice ? Ah ! mon desir
Est de te ramener, et non pas de t'aigrir.
Tu sais que l'intérêt qu'avec persévérance
J'ai pris à tes destins, commence à ton enfance.
Je ne t'en parle point pour te le reprocher.
Mais à toi-même enfin tu ne peux te cacher
Qu'en fils je t'ai traité, que l'esprit qui m'anime,
A voulu ta grandeur, mais pure et légitime :
Crois-en donc les conseils et le cœur d'un vieillard
Qui veille sur ta gloire et te parle sans fard ;
Je connais tes secrets, mais je suis près du terme ;
Dans la tombe avec moi bientôt je les enferme :
Tu peux être assuré qu'une profonde nuit

Cachera pour jamais l'erreur qui t'a séduit;
Tu peux encor, aux yeux du peuple et de l'armée,
Conserver d'un héros toute la renommée.
Aime assez ton pays pour vouloir son bonheur:
Ne vois point d'autre éclat, ne vois point d'autre honneur;
Préfère d'être chef d'hommes libres et braves,
A l'orgueil de régner sur un peuple d'esclaves;
Connais ta dignité, sache répondre au choix
Qu'on fit de ta maison pour soutenir nos droits.
Tu servis la Hollande avec un zèle extrême,
Résiste-toi, Maurice, et t'oppose à toi-même.
Ouvre les yeux; voyant ce que tu fus jadis,
Vois ce que tu dois être, et cède à mes avis:
Redeviens citoyen, respecte la patrie,
Nos lois, la liberté que toi-même as chérie,
La liberté, pour qui ton bras a combattu;
Enfin sauve ta gloire et reprends ta vertu.

MAURICE.

Eh! pourquoi veux-tu donc que changeant de génie,
J'opprime la Hollande après l'avoir servie?
Pourquoi me supposer d'ambitieux desseins,
Sans autre fondement que des ombrages vains?
Et par quelle censure au hasard exercée,
Vouloir scruter mon cœur, accuser ma pensée?
Les termes du décret qu'a vu lancer Dordrecht,
N'ont-ils pas pour les lois attesté mon respect?
Je veux croire pourtant que ton zèle est sincère,
Et que dans tous les tems ma gloire te fut chère.
Je rends grace aux conseils dont je n'ai pas besoin,
Mais de mon nom, sans toi, je saurai prendre soin,

Et malgré les soupçons dont ton âme est saisie,
Peut-être plus que toi j'aime encor la patrie.

BARNEVELT.

Que résous-tu ?

MAURICE.

La guerre : oui, ferme en ce dessein,
Je la veux, la demande, et l'obtiendrai demain.

BARNEVELT.

La trève sert nos lois.

MAURICE.

Elle endort le courage.

BARNEVELT.

C'est parler en soldat.

MAURICE.

En ennemi du Tage.

BARNEVELT.

Je le suis comme vous, et de plus, citoyen;
Et l'avis pour la paix sera toujours le mien.

MAURICE.

Si vous l'osez encor!

BARNEVELT.

Maurice me menace!

MAURICE.

Maurice dès ce jour peut réprimer l'audace.

SCÈNE III.

BARNEVELT, MARIE D'UTRECHT.

MARIE D'UTRECHT.

Ciel! que viens-je d'entendre? il sort plein de courroux;
Quel orage s'élève et va fondre sur nous!
Qu'exige-t-il de toi?

BARNEVELT.

D'opiner pour la guerre.
Il veut renouveler ce fléau de la terre,
Afin qu'accoutumée à recevoir sa loi,
L'armée un jour l'élise et le proclame roi.
Oui, plus il m'a parlé, plus j'ai vu dans son ame,
Quel projet il médite, et quel desir l'enflamme,
Et que l'ambassadeur qui lui parlait ici,
Ne peut rien obtenir de ce cœur endurci.

MARIE D'UTRECHT.

Dois-tu t'en étonner, lorsque dans sa famille
J'ai vu de Coligny la respectable fille
Faire de vains efforts pour ramener à toi
Cet esprit indompté qui brave toute loi.

BARNEVELT.

Mais je m'assure encore au secours que nous prête,
De la France au conseil le fidèle interprète.

MARIE D'UTRECHT.

Des complots de Maurice il peut sauver l'État,

Mais te défendra-t-il des fureurs d'un ingrat ?
Maurice te connaît, te hait, te persécute,
Te redoute surtout..... S'il préparait ta chute !

BARNEVELT.

C'est à quoi doit s'attendre un cœur républicain
Qui vient de démasquer ce stathoudre hautain,
Qui prévient, qui combat, qui rompt ses entreprises.
Déjà plus d'une fois on a pu voir aux prises
Les fiers ambitieux et les bons citoyens,
Les tyrans du pays et ses fermes soutiens.
On verra dans la Haye, à la honte de l'homme,
Ce qu'on vit autrefois dans Athène et dans Rome.
Le sort n'est pas toujours du plus juste parti;
Mais qui de sa vertu s'est jamais repenti ?
Je ferai mon devoir.

SCÈNE IV.

MARIE D'UTRECHT, *seule.*

Lui sera-t-il funeste ?
Venez à son secours, ô puissance céleste !
Je ne sais, mon esprit de momens en momens
Se remplit malgré moi de noirs pressentimens.
Je crains même en mon fils sa haine pour Maurice;
Son cœur, né généreux, déteste l'injustice :
D'un œil trop indigné mon fils voit leurs débats,
Et même en ses discours il ne se contraint pas.
Ardent républicain, mais de soi trop peu maître,
En voulant nous servir, il nous nuirait peut-être.

Il ne sait point aimer ni haïr faiblement,
Et peut-être il courrait se perdre imprudemment.
Pourrai-je, en gémissant sur la cause commune,
De ma famille encor supporter l'infortune ?

SCÈNE V.

MARIE D'UTRECHT, STAUTEMBOURG.

STAUTEMBOURG.

Ah ! ma mère, j'apprends qu'on vient de mettre aux fers
Hoguerbées, Grotius.

MARIE D'UTRECHT.

Nos amis les plus chers !

STAUTEMBOURG.

Nos meilleurs citoyens.

MARIE D'UTRECHT, *à part.*

(*haut.*) Que de maux j'envisage !
Quel chagrin pour ton père !

STAUTEMBOURG.

Et quel affreux présage !

MARIE D'UTRECHT.

Eh ! sur quel faux soupçon les vient-on d'arrêter ?

STAUTEMBOURG.

Des motifs du stathoudre on ne saurait douter ;
Il a craint que leur voix, à ses desirs contraire,

*

Ne se rangeât demain à l'avis de mon père,
Et que dans le conseil..... Je vous entends gémir;
Ce n'est pas tout, ma mère, et vous allez frémir.
Contre nos deux amis, vous voyez ce qu'il ose,
Du plus cruel malheur il vient d'être la cause.
Vous savez qu'avant eux Leydemberg arrêté,
Languissait dans l'horreur de la captivité;
Il n'a pu supporter un plus long esclavage:
En déplorant sa fin, admirez son courage;
Redoutant son arrêt, sans attendre plus tard,
Lui-même en sa prison s'est frappé d'un poignard.

MARIE D'UTRECHT.

Quoi, Leydemberg n'est plus? Ah! que viens-tu me dire?
Tu l'admires, mon fils; plains son affreux délire;
Ce suicide aveugle, un parti si cruel
A des yeux prévenus le peindra criminel;
Tout innocent qu'il est, sa mort le calomnie.
On dira qu'il n'eût point attenté sur sa vie,
Et que sa conscience eût été son soutien,
Si ce juge en secret ne lui reprochait rien.
Maurice de sa mort va tirer avantage,
Contre ceux que sa haine également outrage.
Voilà, voilà le fruit de ce coup insensé.

STAUTEMBOURG.

Eh! Maurice, à ce coup ne l'a-t-il pas forcé?
Contre l'iniquité, contre la violence,
Quel secours eût-il eu dans sa seule innocence?
Penser comme mon père, être bon, tolérant,
Devant ce fier stathoudre est-il crime plus grand?

Ah! c'est trop en souffrir. Vous voyez dans la Haye
Quel affreux tribunal dès long-tems nous effraye ;
Contre l'Arminien errant et poursuivi,
Vous voyez quels arrêts ont lâchement sévi.
Maurice, accoutumant le peuple à ces tempêtes,
Préluda par ces coups pour frapper d'autres têtes.
S'il n'a point jusqu'ici par les mêmes horreurs,
Du barbare duc d'Albe égalé les fureurs,
On voit qu'au despotisme il marche sur sa trace,
Et que la cruauté peut suivre son audace.
Il a quelque dessein funeste à mon pays;
Oser de Barnevelt mettre aux fers les amis,
C'est nous montrer assez, d'injures en injures,
Qu'il ne gardera plus désormais de mesures;
Que poursuivant déjà mon père en ses soutiens,
Essayant ses rigueurs sur nos concitoyens,
Il ne tardera pas, dans son audace extrême,
A proscrire en ces lieux jusqu'à Barnevelt même.
Attendrons-nous, ma mère, avec tranquillité,
Que mon père à son tour ici soit arrêté;
Que traîné dans les fers, sans respect pour son âge,
Sans égard pour son rang....? Je frémis de l'outrage,
Je frémis des malheurs dont il est menacé;
Ah! plutôt d'un cruel que tout le sang versé.....

MARIE D'UTRECHT.

Allons, et qu'à l'instant notre amour le décide
A se mettre à couvert d'une trame perfide,
A ne plus se montrer qu'escorté de soldats
Que lui-même a levés de l'aveu des états.
Mais crois que Barnevelt éclairé sur Maurice,

Va devant le conseil faire voir l'injustice
Des emprisonnemens qu'en maître il s'est permis,
En montrer les motifs, défendre ses amis,
Et faire en leur faveur tonner cette éloquence
Qui, dans tout État libre, est la seule puissance.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

MARIE D'UTRECHT, STAUTEMBOURG.

MARIE D'UTRECHT.

Où courez-vous, mon fils ?

STAUTEMBOURG.

Mon père emprisonné !

MARIE D'UTRECHT.

Ah ! Dieu !

STAUTEMBOURG.

Fut-il jamais fils plus infortuné ?

MARIE D'UTRECHT.

Mais enfin où cours-tu ?

STAUTEMBOURG.

Punir son injustice,
Sa barbarie.

MARIE D'UTRECHT.

Eh quoi !

STAUTEMBOURG.

Oui, je cherche Maurice.

MARIE D'UTRECHT.

Lui! que fais-tu?

STAUTEMBOURG.

Ce coup est parti de ses mains;
Vous voyez si je n'eus que des présages vains.
Avec trop de noirceur sa trame fut ourdie;
Il me fera raison de cette perfidie.

MARIE D'UTRECHT.

L'attaquer! quel transport! tu me glaces d'effroi!
Crois-tu donc que Nassau se mesure avec toi?
Pourras-tu l'approcher? la garde qui l'entoure.....

STAUTEMBOURG.

Il n'est point de péril où votre fils ne coure.

MARIE D'UTRECHT.

Doutes-tu qu'à l'aspect des fers de mon époux,
Mon indignation n'égale ton courroux?

STAUTEMBOURG.

Eh bien! s'il vous trahit, s'il est cruel, injuste?

MARIE D'UTRECHT.

Mais il est revêtu d'un caractère auguste.

STAUTEMBOURG.

Il le doit à mon père, et de plus l'a souillé:
C'est lui-même aujourd'hui qui s'en est dépouillé.
J'abjure le respect, comme lui la justice.

MARIE D'UTRECHT.

Non, mon fils, tout injuste à nos yeux qu'est Maurice,
L'État le laisse encor, malgré tant de fureur,

Sous la garde des lois dont il est l'infracteur.
C'est l'État, et non lui que je regarde encore.

STAUTEMBOURG.

Mon père est arrêté, le reste, je l'ignore.
Je ne vois que ses maux, je ne vois que ses fers.
C'est Barnevelt ensemble et l'État que je sers :
Quand la vengeance enfin fut-elle plus permise?
La nature, l'honneur, le pays l'autorise.

MARIE D'UTRECHT.

Non, je vous le défends, ne tentez rien mon fils,
Au nom de Barnevelt et de tous ses amis.

STAUTEMBOURG.

Que je souffre un tyran dont la haine l'opprime!
Qu'il ose sous mes yeux le prendre pour victime!

MARIE D'UTRECHT.

Notre espoir est au peuple, et surtout aux états.

STAUTEMBOURG.

Il est dans mon audace et va guider mon bras.
Qui! moi! lorsqu'il s'agit du salut de mon père,
D'une tête pour nous et pour l'État si chère,
Je me reposerais sur l'appui chancelant
D'un sénat incertain ou d'un peuple indolent?
Mon père est en danger, je lui dois ma défense;
L'espoir n'est rien pour moi, je veux une assurance;
Une assurance entière, et ne puis la trouver
Qu'au sang de l'inhumain dont je dois le sauver.
Dussé-je être percé sur le corps du barbare,
Je cours tourner sur lui les coups qu'il nous prépare;
Et moi-même expirant près de ce cœur jaloux,

Lui dire, va, tyran, je n'ai plus de courroux:
Va, je meurs satisfait d'avoir puni ta rage,
Et de t'avoir détruit, toi qui fus notre ouvrage.

(*Il veut sortir.*)

MARIE D'UTRECHT.

Demeure, Stautembourg, demeure, écoute-moi.

STAUTEMBOURG.

Eh! que voulez-vous donc dans ces momens d'effroi?

MARIE D'UTRECHT.

Tu dois à ce tyran une haine implacable.

STAUTEMBOURG.

Eh bien!

MARIE D'UTRECHT.

Avec ce droit ne soyez pas coupable;
Ne plonge point ton père en un plus grand danger;
Tes efforts le perdraient au lieu de le venger.
Si ton aveugle audace attaque ainsi Maurice,
Songe que Barnevelt paraîtra ton complice.

STAUTEMBOURG.

O contrainte! ô fureur! respectez donc la main;
La main qui nous poursuit et nous perce le sein:
Aveuglée à l'excès par un faux héroïsme,
Exercez contre moi cet affreux stoïcisme;
Condamnez aux dépens de l'auteur de mes jours,
Le désespoir d'un fils, ses larmes, son secours;
Ne ménagez enfin que le cruel Maurice,
De ses indignités souffrez qu'il s'applaudisse.
Il manquait à mes maux ce surcroît de tourment,

De vous voir faire obstacle à mon ressentiment,
De m'arrêter le bras, lorsqu'en moi seul j'espère;
Quand je puis d'un seul coup, sauver, venger mon père,
Il faut que d'un cruel le rang me soit sacré,
Il faut que je devienne un fils dénaturé,
Et que j'expose un père à rester sans défense,
Vous et moi sans soutien, et tous trois sans vengeance.
Non, ne vous flattez pas d'enchaîner ma fureur:
Un fils à votre voix résiste avec douleur;
Mais j'atteste les cieux, que tout plein de vos peines,
Contre un traître imitant ses fureurs inhumaines,
N'écoutant, ne suivant que mon juste courroux,
Je saurai de vos maux vous venger malgré vous.

MARIE D'UTRECHT.

J'aime ce cœur rempli de zèle et de courage,
Qui sait si vivement ressentir notre outrage.
Mais si je te suis chère, au nom de ton amour,
A tes bouillans transports commande encore un jour;
C'est l'unique délai qu'une mère t'impose.
Tout moyen violent perd la plus juste cause.
Nassau brave les lois; ne va pas aujourd'hui
Toi-même les braver pour te venger de lui?
A ta place consens que ma prudence agisse;
Je ferai plus que toi, je vais trouver Maurice:
L'ascendant d'une femme à tout âge est puissant;
Je saurai lui montrer tout ce qu'a d'offensant
Pour Barnevelt ensemble, et pour la République,
De son autorité cet acte despotique;
Qu'opprimant un grand homme, il répand trop d'effroi,
Et qu'il doit craindre tout, si chacun craint pour soi.....

Tu doutes, tu frémis : calme-toi, je l'exige;
Laisse-moi lui parler, je vais le voir, te dis-je;
Oui, pour prendre un parti j'attends cet entretien.
Son cœur, j'espère.....

STAUTEMBOURG.

Non, vous n'en obtiendrez rien.
Maurice, de mon père est l'élève et l'ouvrage,
Il le hait d'autant plus qu'il lui doit davantage;
Son orgueil l'endurcit. Maurice désormais
Ne peut à Barnevelt pardonner ses bienfaits;
Puisqu'il peut être ingrat, croyez qu'il est barbare.
Vous voyez quel transport de mes esprits s'empare,
Vous voyez qu'en nos maux il reste à mon pays
Encore un citoyen, à Barnevelt un fils,
Et vous voulez!.... Eh bien! j'obéis à ma mère,
Je sens vos droits sur moi, je retiens ma colère;
C'est la première fois que vous aurez rendu
L'obéissance amère à ce cœur éperdu.
Cherchez donc ce tyran que Stautembourg déteste,
Qui nous entraîne tous dans ce piége funeste;
Dites-lui bien le vœu que je fais devant vous
De punir les fureurs de son orgueil jaloux,
Dites-lui qu'il n'est point dans ma juste poursuite,
De mortel ennemi que je ne lui suscite,
Et que dans Barnevelt Stautembourg outragé,
Ne peut plus ni mourir ni vivre que vengé.

SCÈNE II.

MARIE D'UTRECHT, *seule.*

Hélas, pour l'arrêter dans sa fureur extrême,
Je lui donne un espoir que je n'ai pas moi-même.
Courons vers mon tyran, voyons comment l'ingrat
Soutiendra ma présence après un tel éclat,
S'il pourra..... Mais c'est lui.

SCÈNE III.

MARIE D'UTRECHT, MAURICE.

MARIE D'UTRECHT.

Qu'avez-vous fait, Maurice?
C'est à vous de vous-même à me faire justice :
C'est Barnevelt qu'il faut que je défende ici.
Ingrat, c'est mon époux que vous traitez ainsi !
Lui, le conseil, l'ami de votre illustre père !
Lui, de tous vos projets jadis dépositaire !
Lui, dont l'attachement et le zèle avérés,
Dès vos plus jeunes ans vous furent consacrés !
Devait-il donc, ô ciel ! s'attendre à cet orage !
Devait-il de Maurice essuyer cet outrage !
A moins d'un attentat pleinement attesté,
Le moindre citoyen ne peut être arrêté ;
Et c'est sur Barnevelt que vous osez, Maurice,
Exercer les rigueurs d'un absolu caprice ?

C'est vous qui violez, dans votre orgueil jaloux,
La loi d'égalité si sainte parmi nous :
C'est vous qui dans ces lieux pouvez vous méconnaître
Jusqu'à vous arroger l'autorité d'un maître,
Ou plutôt d'un tyran, sans songer qu'en effet
Vous n'êtes dans l'État que son premier sujet.
Dites-moi donc, cruel, dites-moi pour quel crime,
Sous quel prétexte au moins votre haine l'opprime.
Parlez.

MAURICE.

J'ai consulté l'intérêt de l'État.

MARIE D'UTRECHT.

Eh, qui l'a mieux servi que ce grand magistrat ?
Lorsqu'un vil assassin vous eut privé d'un père,
Ce coup fatal tomba sur la patrie entière ;
La liberté, dans Delft étouffée au berceau,
Semblait dans le cercueil descendre avec Nassau ;
Et la Hollande alors près d'être assujétie,
Acceptait de Philippe une indigne amnistie ;
Mais Barnevelt paraît, et soudain sa vertu
Ranime pour vous seul tout ce peuple abattu.
Vous perdez un héros, que son fils lui succède,
Dit-il, et dans l'instant il vous montra dans Leyde
Comme un astre nouveau levé sur nos climats,
Comme l'unique espoir du peuple et des soldats,
Et dans vos jeunes mains la Hollande charmée,
Exigea sur le champ le serment de l'armée.
Pouvez-vous l'accabler, lui qui fut votre appui,
De ce même pouvoir que vous tenez de lui ?
Reconnaissance, honneur, humanité, justice,
Tout est-il donc éteint dans le cœur de Maurice ?

MAURICE.

J'aurais égard, madame, à ces droits respectés,
Si sa conduite ici ne se les fût ôtés;
Plus je tenais à lui par la reconnaissance,
Plus vous devez penser à quel point il m'offense,
Pour que je sois forcé d'oublier aujourd'hui
Les premiers sentimens que mon cœur eut pour lui.

MARIE D'UTRECHT.

Il tolère à vos yeux la secte Arminienne,
Et votre opinion est contraire à la sienne:
Est-ce là ce qu'en lui vous nommez attentats?
Met-on cette importance à de pareils débats?
Est-on votre ennemi pour souffrir un sectaire?
Est-on traître à l'État pour oser vous déplaire?
Parlez-vous de la trève? il veut la prolonger,
Et vous la rompre; eh bien, est-ce vous outrager?
Est-ce donner matière au décret qui l'opprime?
Chez des républicains, depuis quand est-ce un crime
D'avoir à soi son vœu d'après son propre cœur,
De tenir au parti que l'on croit le meilleur?
Est-ce par l'injustice et par la violence,
Qu'on réfute, seigneur, l'avis dont on s'offense?
Et Nassau pour le sien peut-il se prévaloir
De cet indigne abus qu'il fait de son pouvoir?

MAURICE.

Dispensez-moi, madame, ici de vous répondre;
Votre esprit étonné se sentirait confondre.

MARIE D'UTRECHT.

Quel est donc ce discours?

MAURICE.

Ne le demandez pas ;
Vous apprendrez trop tôt quels sont ses attentats.

(*Il veut sortir.*)

MARIE D'UTRECHT.

Ils sont tous supposés, puisqu'on en fait mystère.
Je ne vous quitte point, cruel : quel téméraire
Ose donc l'accuser, et de quel crime enfin ?

MAURICE.

Je voulais à votre âme épargner un chagrin.
Sachez donc que parmi ses soins patriotiques,
Avec l'Espagne il eut de secrètes pratiques ;
Un écrit que Philippe adresse à votre époux,
Vient d'être à l'instant même intercepté par nous.

MARIE D'UTRECHT.

Me connais-tu, Maurice ? Opprimer l'innocence,
Tu le peux, la noircir n'est pas en ta puisssance.
Tu l'oses accuser d'un crime devant moi !
Sa vie est en spectacle et répond de sa foi.
En est-il un seul jour qui ne le justifie,
Un seul qui ne l'honore aux yeux de sa patrie ?
Vois donc tous les bienfaits que tu mets en oubli,
Le crédit hollandais puissamment rétabli,
Tout ce que dans l'État ses mains médiatrices,
Surtout depuis la trève ont rendu de services.
Si la Brille et Flessingue, et Zéebourg sont à nous,
Ces trois places, Maurice, à qui les devez-vous ?
N'est-ce pas à tout l'or qui, par ses soins utiles,
Fut près du prince anglais la rançon de ces villes ?

Entendez

Entendez ces cités dont il fut protecteur,
Retentir du grand nom de leur libérateur;
Et vous soupçonneriez celui qui les délivre!
Ces services d'éclat, le crime eût pu les suivre!
Qui! lui! des trahisons! Ah! cruel, tu le hais,
Voilà sa perfidie, et voilà ses forfaits.
Va, tu peux abuser, dans ta fureur jalouse,
Le conseil, tout ce peuple, et jamais son épouse.
Mais si de son honneur quelque soin qu'il ait eu,
Tu crois qu'il a souillé soixante ans de vertu,
Si tu veux qu'avec toi moi-même je le croie,
Cruel, pour me convaincre, il te reste une voie:
Viens de ce pas détruire un obscur tribunal,
Par la brigue érigé, dès long-tems si fatal,
Odieux sous des rois, regardé comme inique,
Juge avec quelle horreur le voit la République.
A perdre Barnevelt sois plus autorisé;
Livre aux états entiers cet illustre accusé.
Songe qu'ici des lois lui-même était l'organe,
Que c'est aux yeux de tous qu'il faut qu'on le condamne;
Que la justice enfin veut qu'on rende aux humains
Ses oracles ailleurs que dans des souterrains,
Qu'elle y perd son pouvoir, son droit, son caractère,
Et que la loi n'est loi que dans son sanctuaire.

MAURICE.

Vous me pressez en vain: de quoi vous plaignez-vous,
Madame, est-ce donc moi qui juge votre époux?
C'est l'État: mais sachez qu'il est des tems, des crimes
Où de tels jugemens deviennent légitimes;
Qu'un semblable procès doit dans l'ombre être instruit,

Et ne peut, sans danger, être au grand jour produit;
Qu'en un crime d'État il est trop nécessaire,
Surtout quand l'accusé porte un grand caractère,
De dérober au peuple inquiet et troublé,
Dans quel de ses ressorts l'Etat est ébranlé.

MARIE D'UTRECHT.

Prétexte insidieux dont tu te sers, Maurice,
Pour mieux de tes desseins colorer l'injustice;
Politique de sang, fausse raison d'État,
Qu'il fallait que Maurice au duc d'Albe laissât;
C'est avec ce système et sous cette apparence,
Que l'on a si souvent opprimé l'innocence.
Je ne t'écoute plus, et je cours de ce pas,
Je cours redemander Barnevelt aux états;
Je vais, leur découvrant les vœux de ton génie,
Prémunir les esprits contre la calomnie,
Remettre en leur mémoire et son zèle et sa foi,
Ce qu'il fit pour l'État, ce qu'il a fait pour toi;
Montrer qu'à t'agrandir il a mis son étude;
Opposer ses bienfaits à ton ingratitude;
Et l'on verra qu'enfin, si tu fus notre appui,
Tu lui dois tes exploits, et ta gloire est à lui.

SCÈNE IV.

MARIE D'UTRECHT, MAURICE, ADERSENS.

ADERSENS.

Seigneur, dans le conseil on s'assemble, on demande
Que devant les états Barnevelt se défende.

MAURICE.

Qu'entends-je ?

ADERSENS.

De ses fers Barnevelt va sortir.

MAURICE.

Le tirer de prison et sans m'en avertir !
Qui l'ose délivrer ?

SCÈNE V.

MARIE D'UTRECHT, L'AMBASSADEUR, MAURICE, ADERSENS.

L'AMBASSADEUR.

Moi, seigneur.

MAURICE.

Quoi! la France
Protége jusque-là le mortel qui m'offense ?

L'AMBASSADEUR.

J'ai peine à concevoir, malgré votre courroux,
Que ce grand magistrat soit coupable envers vous ;
La France le connaît : pensez-vous qu'elle oublie
Qu'auprès des Hollandais Barnevelt l'a servie ?
Vous-même, oubliez-vous, dans ces grands intérêts,
Ce que doit la Hollande aux armes des Français ?
Barnevelt n'était point un obscur adversaire
Que vous dussiez traiter comme un homme ordinaire ;

Avant de l'arrêter dans son propre pays,
A la cour de mon maître on en devait l'avis.

MAURICE.

Je n'examine point par quelle politique
La France s'intéresse à notre République :
Je sais trop qu'entre États il est peu d'amitiés;
Mais je n'ai pu penser, quoi que vous m'opposiez,
Que pour oser punir un vieillard réfractaire,
L'aveu de votre roi me fût si nécessaire;
Que ce fût à ses yeux violer les traités,
Qu'il étendît enfin si loin ses volontés.

L'AMBASSADEUR.

Dans le sort malheureux que Barnevelt éprouve,
Ne soyez point surpris de cet appui qu'il trouve.
Soyez-le qu'on ait pu charger de fers les mains
Où l'on vit de l'État reposer les destins;
Soyez-le qu'en ce jour l'opinion publique
Ne l'ait pas garanti de ce coup despotique,
Et que dans son pays, qu'il combla de bienfaits,
Il puisse avoir besoin du secours des Français.
Craignez pourtant, seigneur, que ce peuple s'irrite :
On perd malaisément un si rare mérite;
Et quand c'est Barnevelt qu'on persécute ainsi,
Je crains d'avoir trop vu ce qu'on projette ici.
Mais si l'on prétendit, bravant un peuple libre,
Des pouvoirs de l'Europe attaquer l'équilibre;
Si contre Barnevelt ce public attentat
A pour but de changer la forme de l'État,

La France l'a fondé, la France en cet orage,
Saura mettre, seigneur, à couvert son ouvrage.
(*Il sort.*)

MAURICE.

Délivrer Barnevelt avant de le juger!

SCÈNE VI.

STAUTEMBOURG, MARIE D'UTRECHT, MAURICE, ADERSENS.

MARIE D'UTRECHT.

Dieu! je vois Stautembourg : où va-t-il s'engager?
N'en doute point, mon fils, tu reverras ton père.

STAUTEMBOURG.

Si je le reverrai! Je vous cherchais, ma mère,
Pour vous en prévenir. Si je le reverrai!
Je ferai plus, j'espère, et le délivrerai,
Fallut-il employer jusqu'à la force ouverte,
Et dussé-je moi-même y rencontrer ma perte.
Oui, ma mère, il est vrai, l'Ambassadeur zélé,
Défendait Barnevelt au conseil assemblé;
Mais de quel défenseur la sublime éloquence
Peut des discours d'un fils atteindre la puissance!
Séparé de mon père, en cet horrible état,
J'ai couru, j'ai volé vers chaque magistrat:
Ma démarche à vos yeux ne peut être imprudente;
Près d'aucun je n'ai pris une voix suppliante,
Et la colère aussi ne m'a point aveuglé.
En fils de Barnevelt, Stautembourg a parlé.

Avant qu'on s'assemblât, j'ai mis dans ma défense
Toute la fermeté, toute la véhémence
Que l'intérêt pressant de mon père arrêté,
Inspirait à mon cœur justement révolté.
Oui, Maurice, j'ai vu les âmes inquiètes
S'indigner au récit de vos trames secrètes;
Et, soit que ses malheurs qu'avec force j'ai peints,
Balancent les complots qu'avaient formés vos mains,
Soit que les cris poussés par d'aveugles milices,
Ne couvrent point encor la voix de ses services,
Et que l'aspect des fers où ce grand homme est mis,
Epouvante déjà ses plus fiers ennemis,
Les états assemblés permettent à mon père
De se justifier devant chaque adversaire.
Le ciel à qui ses jours et ce peuple sont chers,
Lui devait cet appui, vous devait ce revers.

MAURICE.

Je veux bien t'excuser en faveur de ton âge.

STAUTEMBOURG.

Maurice, la pitié m'est un nouvel outrage;
Quel que soit votre rang, pensez-vous m'étonner?
Sans l'espoir ferme et sûr qu'on vient de me donner
Que je vais voir ouvrir la prison de mon père,
J'ignore à quels excès..... Ah! déjà sans ma mère.....
Depuis que dans les fers votre haine l'a mis,
Vous attendiez, cruel.

MAURICE.

Moins d'audace en son fils.

(*à Adersens.*)

Suis-moi.

SCENE VII.

STAUTEMBOURG, MARIE D'UTRECHT.

MARIE D'UTRECHT.

Du ciel sur nous la faveur se déploie.

STAUTEMBOURG.

Je ne puis, loin de lui, goûter encor la joie.
Non, ne le laissons pas de soucis combattu,
Ignorer les secours qu'on prête à sa vertu.
Venez dans la prison où l'a traîné la haîne;
Suivez un fils jaloux de détacher sa chaîne,
Un fils impatient, dans des momens si chers,
De baiser sur ses mains l'empreinte de ses fers.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

(Le théâtre représente l'intérieur d'une prison.)

SCÈNE I.

BARNEVELT, *seul.*

Non, les fers où je suis, non, cet affreux partage
Ne peut de Barnevelt abattre le courage.
Prison que le coupable habite en frémissant,
Tu perds de ton horreur aux yeux de l'innocent.
De la part d'un tyran les affronts que j'essuie,
Me font prévoir ton sort, ô ma triste patrie!
A son ambition les chemins sont ouverts;
C'est ton joug qu'il prépare en me donnant des fers.
Je ne puis, de ce lien, veiller à ta défense;
Voilà pour quel malheur j'ai besoin de constance.
Dans le danger public mon intérêt n'est rien,
En paix comme innocent, je souffre en citoyen.
Que fait mon fils? que fait mon épouse éplorée?
Va-t-on de mon cachot leur permettre l'entrée?
J'aspire à les revoir, et crains, dans mon malheur,
L'imprudence de l'un, de l'autre la douleur.

SCENE II.

MARIE D'UTRECHT, BARNEVELT.

MARIE D'UTRECHT.

Ah ! j'obtiens de te voir ! Sais-tu ce qui se passe ?
Dois-je te rien cacher ?

BARNEVELT.

Quel surcroît de disgrâce ?

MARIE D'UTRECHT.

Ma raison m'abandonne à ce nouveau revers.
Ton fils me devançait pour détacher tes fers,
Ton fils..... Tu peux juger si ton malheur l'irrite,
Si Maurice est l'objet du courroux qui l'agite ;
Il a vu tes amis. Ses discours pénétrans
Avaient su réchauffer les plus indifferens.
Du même zèle épris, l'Ambassadeur de France
Obtenait du sénat ta prompte délivrance;
Tu pouvais exposer ta conduite aux états,
Tu te justifiais. De quelle joie, hélas !
Stautembourg avec moi, ce fils tendre et sensible,
Fût venu te tirer de ce séjour horrible !
Tout change en un moment : ton oppresseur jaloux
Met en œuvre un ressort.... J'en frémis, cher époux;
Je ne puis achever..... Cette horreur imprévue.....

BARNEVELT.

Je puis m'attendre à tout. Ton âme est trop émue ;
Parle sans te troubler.

MARIE D'UTRECHT.

Qui l'aurait cru jamais,
Que l'on dût t'imputer de semblables forfaits?
On dit qu'à l'Espagnol tu vendais tes services,
De ce prétendu crime on produit des indices;
On croit qu'indignement les Hollandais trahis
Auraient par tes complots vu livrer leur pays:
Voilà ce qu'à l'instant le sénat vient d'apprendre.

BARNEVELT.

Ah! dieu, que me dis-tu?

MARIE D'UTRECHT.

Ces bruits qu'on fait répandre,
Referment ta prison toute prête à s'ouvrir.
C'est peu que de ces bruits on ose te flétrir,
Nos murs calomnieux montrent sur leurs surfaces
Cette atroce imposture écrite dans les places;
Cette œuvre de la fourbe attirant tous les yeux,
A tes propres amis t'allait rendre odieux;
Ton fils court, indigné d'horreurs si révoltantes,
Déchirer sur les murs ces feuilles diffamantes;
Mais comment effacer dans les esprits trompés
La trace des soupçons dont ils restent frappés?

BARNEVELT.

Et personne ne voit le joug qui nous menace!
Et pour moi qui le crains, tous les cœurs sont de glace.
Hé! qui dans le conseil m'a le plus défendu?
L'Ambassadeur. Il faut, m'y serais-je attendu?
Il faut qu'un étranger chez les miens me soutienne!

MARIE D'UTRECHT.

Je ressens tes affronts, ton injure est la mienne :
Mais, Barnevelt, peut-être il faut céder au tems,
Pour sauver ton pays de maux encor plus grands.
Tu crains pour la patrie une guerre funeste,
Laisse-lui donc en toi le seul bien qui lui reste,
Et songe en quel péril nous tombons désormais,
S'il faut perdre à la fois Barnevelt et la paix.
Cesse enfin d'irriter le superbe Maurice :
Il veut la guerre ; eh bien ! fais-lui ce sacrifice,
Ote-lui ce prétexte à te persécuter,
Puisque dans son dessein tu ne peux l'arrêter.

BARNEVELT.

Où t'égare pour moi cet excès de ton zèle ;
Qui ? moi ! que je souscrive à la guerre nouvelle,
Qu'il nous peint comme utile, et qui ne l'est qu'à lui ?
Apprends des tems passés à tout craindre aujourd'hui.
As-tu donc pu d'Anvers oublier l'entreprise,
Les trames de Leicestre, et plus d'une surprise,
Tous les maux qu'ont produits, et presque de nos jours,
De nos faux protecteurs les perfides secours ?
A ses propres dépens ne saurait-on s'instruire ?
Dans des piéges nouveaux veux-tu qu'on nous attire ?
Eh ! ne t'ai-je pas dit que pour nous asservir,
Maurice nous abuse et feint de nous servir,
Cherche un chemin au trône, ou veut qu'on redemande
La dignité pour lui de comte de Hollande ?
Comte ou tyran, ces noms se confondent pour moi.
Tout m'offusque en des lieux dont Philippe était roi,
L'ombre même d'un sceptre. Etre défaits d'un maître,

Et souffrir parmi nous que Maurice ose l'être !
Perdre ainsi tout le fruit de nos premiers revers,
Venger enfin l'Espagne en prenant d'autres fers !
Voilà pourtant le sort que Nassau nous apprête,
En voulant des grandeurs atteindre jusqu'au faîte;
Car si l'armée un jour s'empresse à l'y porter,
A quels bras recourir, et comment l'arrêter ?
Je suis né chez un peuple aussi ferme que brave,
Qu'on a vu tout tenter, plutôt que d'être esclave.
Songe en un tel danger quel courage il fit voir,
Quel secours il chercha dans un beau désespoir.
L'Espagnol emportant le fort du Zuyderzée,
Fit craindre du pays une conquête aisée.
Que délibérons-nous pour être sans tyran ?
De briser nos remparts battus par l'Océan,
Et de voir sous nos mains nos villes écroulées,
S'engloutir à la fois dans les mers refoulées;
Tandis que sur les flots la fière liberté
Devait chercher au loin un ciel moins agité.
Et moi, je n'oserais dans mes propres outrages,
De mes concitoyens égaler les courages ?
Je ne suis qu'un d'entr'eux, et comme un peuple entier,
J'hésiterais moi seul à me sacrifier ?
Tu gémis ! de tes yeux je vois tomber des larmes :
Ah ! tourne sur mon fils tes soins et tes alarmes,
Sois plus mère qu'épouse, et conserve pour toi
Dans ton malheureux fils, ce qui reste de moi.
Et si je te disais que Barnevelt peut-être
A mérité le sort que lui prépare un traître !
Oui, je suis tourmenté par un remords pressant,
Maurice est moins coupable, et moi moins innocent.

Contre la liberté si mon tyran conspire,
De l'orgueil jusque-là s'il pousse le délire,
Ce n'est plus lui, c'est moi qu'on en doit accuser;
Moi qui l'ai mis au point de pouvoir tout oser:
Moi qui, ne consultant que sa seule vaillance,
Tournai trop tôt vers lui la publique espérance;
Moi qui crus à ce peuple offrir un défenseur,
Et du sang des Nassaux un digne successeur.
Punis-moi, ma patrie; oui, c'est moi qui t'opprime,
J'ai fait un mauvais choix, mon erreur est un crime.

MARIE D'UTRECHT.

Cruel! de mon trépas ta mort sera l'arrêt.
On ouvre la prison. Dieu! Maurice paraît.

SCÈNE III.

MAURICE, MARIE D'UTRECHT, BARNEVELT.

MAURICE.

Mon entrée en ces lieux, quel que soit mon outrage,
N'est pas pour votre époux d'un sinistre présage,
Madame; laissez-nous.

MARIE D'UTRECHT.

Quel mystère, dis-moi,
T'empêche de m'admettre entre un époux et toi?
Le cours de notre vie a depuis trop d'années,
Uni nos intérêts comme nos destinées;
Nos âmes n'en font qu'une, et confondent leurs vœux:
Tu ne peux condamner mon desir curieux.
Rien peut-il séparer sa fortune et la mienne?

MAURICE.

Ce moment, sans témoin, veut que je l'entretienne;
Ma demande n'a rien qui doive vous blesser.

MARIE D'UTRECHT.

Si de quelques remords tu t'es senti presser,
Si tu n'écoutes plus la voix de l'imposture,
La réparation aux affronts se mesure;
Ne sois donc point, Maurice, équitable à demi:
Mérite d'avoir eu Barnevelt pour ami.

SCÈNE IV.

MAURICE, BARNEVELT.

BARNEVELT.

Eh bien! que prétends-tu? quel intérêt t'amène?

MAURICE.

Le tien.

BARNEVELT.

Viens-tu, cruel, m'insulter dans ta chaîne?

MAURICE.

On t'accuse en ce jour de complots inouis;
On dit qu'à l'Espagnol tu vendais ton pays.

BARNEVELT.

Et c'est toi qui l'as cru! Barnevelt qu'on accable,
Depuis qu'il est aux fers, deviendrait-il coupable?

MAURICE.

Pour la trève, dit-on, tu n'avais opiné,

Que pour voir du succès ton espoir couronné,
Que pour mettre ce voile aux forfaits qu'on t'impute.
Tout accusé, sans doute, à la haine est en butte;
Il suffit qu'en un point il ait blessé les lois,
Pour que de tous les traits on l'accable à la fois.
Moi, de quelque attentat qu'ici l'on te soupçonne,
Je cherche à te servir: ce langage t'étonne;
Ton esprit contre moi dès long-tems prévenu
Me rendait peu justice, et ne m'a pas connu;
Je ne puis te cacher que par trop d'indulgence
Pour des opinions dont le culte s'offense,
Tu t'es fait au conseil de nombreux ennemis,
Dans leurs ressentimens toujours plus affermis.
Le rang seul que tu tiens peut auprès des puissances,
T'avoir facilité quelques intelligences;
Puisqu'il te rend suspect, crois-moi, coupable ou non,
Tu n'as plus qu'un moyen d'écarter tout soupçon.
Ton sort t'en fait la loi, mais la loi nécessaire;
Même de tes amis c'est l'avis salutaire:
Démets-toi de ta place, en un mot, redevien
Pour te justifier, un simple citoyen.
Tant que tu garderas quelque prépondérance,
On ne peut prendre en toi qu'une fausse assurance.
Tu t'énorgueillissais du rang de magistrat:
Mets l'orgueil à descendre, à vivre sans éclat,
C'est ton propre intérêt, je ne puis pour la suite
Être sûr autrement de toi, de ta conduite:
Résous donc, démets-toi dès ce jour aux états,
Devant les députés qui marchent sur mes pas.

BARNEVELT.

Eh bien! fais-les entrer, et tu pourras connaître
Si je suis citoyen et fais gloire de l'être.

SCÈNE V.

SIX DÉPUTÉS, MAURICE, BARNEVELT.

(*Les Députés restent au fond du théâtre.*)

MAURICE.

Les voici.

BARNEVELT.

Du conseil magistrats députés,
Citoyens, mes amis, mes égaux, écoutez.
Il vous souvient qu'au tems où ma voix combattue
Opinait pour qu'ici la trève fût conclue,
Une lettre en secret venue à mon secours,
M'avertit qu'on devait attenter à mes jours;
Ce billet à la main, vous le savez, Maurice,
Je parus aux états pour en avoir justice :
Cependant, le ciel sait si mon cœur me dément,
Craignant peu pour ma vie en un pareil moment,
Mais qu'on ne m'imputât les troubles de Hollande,
Je voulus ma retraite et j'en fis la demande :
Les tems qui sont changés me font une autre loi;
L'État, j'ose le dire, a trop besoin de moi.
Ainsi donc je demande, au lieu de ma retraite,
Qu'au contraire en mon rang le conseil me remette,
Que ce soit à l'instant.

MAURICE.

MAURICE.

Barnevelt, que dis-tu?

BARNEVELT.

Ce qu'on attend de moi si j'ai quelque vertu.
Il éclate ce vœu de ton orgueil extrême,
Ce desir effréné de la grandeur suprême:
Je vois de mon pays le péril imminent;
Si j'en avais douté, j'en suis sûr maintenant.
Moi remplir ton espoir! qu'une lâche retraite
Me délivre des fers où ta haine me jette!
Pour trahir mon pays j'ai, dit-on, conspiré;
C'est alors, mon pays, que je t'aurais livré,
Non pas aux Espagnols, mais aux mains de Maurice;
Et que j'aurais vraiment mérité mon supplice.
Non, tu peux m'immoler, Maurice, à ton dessein;
Mais tant que je vivrai, sois sûr qu'il sera vain.
Tu ne saurais régner qu'aux dépens de ma tête:
Fais dresser l'échafaud, va, que rien ne t'arrête.
Le sort que je subis n'est honteux que pour toi,
Je mourrai citoyen, tu n'es pas encor roi.

MAURICE.

Que sert de t'emporter à tant de violence?
A tous ces vains discours j'ai répondu d'avance.
Toutefois tu devais, quels que soient tes ennuis,
Un peu moins dans ton sort oublier qui je suis,
Lorsque je me souviens et quelle fut ta place,
Et quels ménagemens je dois à ta disgrace,
Lorsque je fais pour toi, tu ne le peux nier,
Ce qu'on ne fit jamais pour aucun prisonnier;
Lorsque dans cette tour tu vois entrer Maurice....

BARNEVELT.

Ah ! perfide, c'est là ton dernier artifice :
De ton ambition c'est le dernier ressort ;
Tu veux, en paraissant t'attendrir sur mon sort,
Tourner des Hollandais, par ta feinte clémence,
Sur moi tous les soupçons, sur toi la bienveillance ;
Tes plus secrets motifs ne peuvent m'échapper.
Va, tu peux bien me perdre et non pas me tromper,
Ni moi, ni nos neveux : ils diront d'âge en âge,
Ils diront, dans ma perte en voyant ton ouvrage,
Maurice se lassa d'être un grand citoyen,
Maurice, en Barnevelt, perdit l'homme de bien.
Long-tems sous nos drapeaux il fixa la victoire ;
Mais son ambition souilla trente ans de gloire :
Ils te prendront en haine, ils te sépareront
Des Nassaux dont tu sors, et de ceux qui naîtront.

MAURICE.

Irrite imprudemment jusque dans ta disgrâce,
Celui qui par son rang a droit de faire grâce ;
Mais ne présume pas que jamais l'avenir
Confirme les discours que tu m'oses tenir.
Ton forfait est prouvé, le reste ne peut l'être.
De ton sort, Barnevelt, je te laisse encor maître.
Parle, au prix que t'offrait ma facile bonté,
Veux-tu la vie encor, veux-tu la liberté ?

BARNEVELT.

Non.

MAURICE.

Tu vois cependant où ton refus t'expose.

BARNEVELT.

Jamais avec l'honneur Barnevelt ne compose.

MAURICE.

Suis donc un faux honneur qui t'abuse et te perd :
Je retire un secours que je t'avais offert.

(*Aux députés.*)

Vous, allez au conseil l'informer de l'issue
Que vient d'avoir ici ma dernière entrevue.

SCÈNE VI.

BARNEVELT, *seul.*

J'ai fait tout pour Maurice, et j'en reçois ce prix !
J'ai servi contre moi Maurice et mon pays.
J'ai perdu soixante ans : mais où vont mes murmures ?
Faut-il donc regarder mes jours par mes injures ?
Si mon zèle fut vain, si j'ai fait des ingrats,
C'est le sort des bienfaits, ne nous en plaignons pas.
Barnevelt, autrement sache estimer ta vie.
Non, tu n'as rien perdu, ta carrière est remplie.
O vertu, je t'aimai, j'ai suivi tes chemins,
Je n'ai point dû compter sur le cœur des humains,
Je n'ai point dû m'attendre à leur reconnaissance,
Ni jamais hors de moi chercher ma récompense.
Quel bruit ai-je entendu ? quel tumulte ! vient-on
Me traîner au supplice, ou briser ma prison ?

SCÈNE VII.

BARNEVELT, STAUTEMBOURG.

STAUTEMBOURG.

Venez, seigneur, venez, ma main brise vos chaînes :
Je ne vous verrai plus la victime des haines.
Ne perdez point, de grace, un précieux instant.
Venez, suivez mes pas, mon parti vous attend.

BARNEVELT.

Un parti ! non, mon fils, ton père s'y refuse.

STAUTEMBOURG.

Quoi !.... mes soins ?

BARNEVELT.

Superflus.

STAUTEMBOURG.

La vertu vous abuse.

BARNEVELT.

Et toi ton amitié..... Que j'expose avec toi
Les malheureux amis qui sont armés pour moi !
Non, laisse-moi subir.....

STAUTEMBOURG.

L'arrêt qui vous condamne,
Cet exécrable arrêt d'un tribunal profane !

BARNEVELT.

En es-tu moins coupable en formant des partis ?

STAUTEMBOURG.

Je m'arme en citoyen bien plus encor qu'en fils.

BARNEVELT.

Oui, ton zèle est d'un fils ; ton complot, d'un rebelle :
Va, crois-moi, fuis, écarte une troupe infidèle.

STAUTEMBOURG.

J'ai vu, seigneur, j'ai vu de funestes apprêts.
Dérobez-vous au sort qui n'est dû qu'aux forfaits.

BARNEVELT.

Toi-même en quels périls !.....

STAUTEMBOURG.

Je ne songe qu'aux vôtres ;
L'état où je vous vois m'en laisse-t-il voir d'autres ?

BARNEVELT.

Non, ce n'était qu'au peuple à briser ma prison ;
En lui c'était justice, en toi c'est trahison.

STAUTEMBOURG.

Que ne l'a-t-il donc fait ? Plus ingrat que Maurice,
Ce peuple attend-il donc qu'on vous traîne au supplice ?

BARNEVELT.

Ton devoir.....

STAUTEMBOURG.

La nature.

BARNEVELT.

Ecoute au moins.....

STAUTEMBOURG.

Non, rien.

Que m'importe après tout? rebelle ou citoyen,
Je suis fils, je vous perds.

BARNEVELT.

Ma carrière est finie,
Mais la tienne commence.

STAUTEMBOURG.

Oui, sous la tyrannie.

BARNEVELT.

Fuis, te dis-je, obéis.

STAUTEMBOURG.

Cédez à ma douleur.

BARNEVELT.

Tu te perds avec moi.

STAUTEMBOURG.

J'en ferais mon honneur.
Vous mourez innocent ! quel sort plus déplorable !

BARNEVELT.

Aimerais-tu donc mieux me voir mourir coupable ?

STAUTEMBOURG.

Le supplice est toujours un opprobre apparent.

BARNEVELT.

Mon trépas fait ma gloire.

STAUTEMBOURG.

En me désespérant.

Suivez-moi : serez-vous, dans ce péril extrême,
Votre tyran, le mien, plus que Maurice même ?
Par les larmes d'un fils laissez-vous attendrir.

(*Il se jette à ses pieds.*)

BARNEVELT.

Tu ne gagneras rien, mon fils, je sais mourir.

STAUTEMBOURG, *se relevant.*

Eh bien, acceptez donc un malheureux service,
Le seul en mon pouvoir.....

BARNEVELT.

Comment ?

STAUTEMBOURG.

Cruel Maurice,
Où m'auras-tu réduit !

BARNEVELT.

Quel désordre est le tien !

STAUTEMBOURG.

Dans ces extrémités il vous reste un moyen ;
La nature en frémit.

BARNEVELT.

Quelle terreur t'agite ?

STAUTEMBOURG.

L'honneur me détermine où la nature hésite.
Mon père, pardonnez.

BARNEVELT.

Quel est donc ton dessein ?

STAUTEMBOURG.

Déchirant pour un fils, révoltant, inhumain :
Prenez ce fer, seigneur, de ma main éperdue,
Ce fer que je vous offre en détournant la vue :
Libre au moins dans la mort.....

BARNEVELT.

Mon fils, que m'as-tu dit?

STAUTEMBOURG.

Caton se la donna.

BARNEVELT.

Socrate l'attendit.

(*On entend un grand bruit à la porte de la prison.*)

SCÈNE VIII.

BARNEVELT, STAUTEMBOURG, UN OFFICIER *à la tête de plusieurs soldats.*

L'OFFICIER.

(*A Stautembourg.*) (*A Barnevelt.*)
Rends les armes, rebelle. Et vous, il faut me suivre.

STAUTEMBOURG.

Mon père !

BARNEVELT.

Adieu, mon fils.

STAUTEMBOURG.

Et je puis encor vivre !

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

(Le théâtre représente le vestibule du palais du prince d'Orange.)

SCÈNE I.

MAURICE, ADERSENS.

MAURICE.

Quoi! dans la place encore il n'est pas arrivé!
S'il ne meurt dès ce jour, je le croirai sauvé.
Non que mon cœur ait soif du sang qu'on va répandre;
Mais, s'il ne perd la vie, à quoi dois-je m'attendre?
La trève est prolongée, il m'aura fait la loi,
Et je perds, Adersens, tout espoir d'être roi.
Avec plus de chaleur son parti va renaître.

ADERSENS.

Barnevelt au conseil demandait à paraître,
On vient de l'y conduire au sortir de la tour:
Prêt à mourir, il cherche à sauver Stautembourg.

MAURICE.

Lui mort, sache au conseil quels effets va produire
Ce grand évènement, et reviens m'en instruire.

SCENE II.

MAURICE, MARIE D'UTRECHT, PEUPLE.

MARIE D'UTRECHT.

La grace de mon fils ! je tombe à vos genoux.

MAURICE.

M'avez-vous demandé celle de votre époux ?

MARIE D'UTRECHT.

Mon époux est sans crime, et mon fils est coupable.

MAURICE.

Leur crime est différent, leur audace est semblable.

MARIE D'UTRECHT.

Epargnez sa jeunesse, et voyez mon tourment.

MAURICE.

Toute rébellion mérite châtiment.

MARIE D'UTRECHT.

Vous seriez inflexible !

MAURICE.

Être si téméraire !
Oser forcer la tour !

MARIE D'UTRECHT.

Qui renfermait son père.
Me serai-je, sans fruit, prosternée à vos pieds ?

MAURICE.

Pour un séditieux en vain vous me priez.

MARIE D'UTRECHT.

Je vous implore en mère.

MAURICE.

Et j'agis en stathoudre
Qui vous plaint d'un tel fils, mais qui ne peut l'absoudre.

MARIE D'UTRECHT.

Résiste-donc, barbare, au cri de la pitié :
Eh! qu'attendrais-je encor de ton inimitié?
Quand mon époux périt par ta noire injustice,
Tu ne peux à mon fils te montrer plus propice.
Eh bien! ta dureté, dans ces momens cruels,
Lui rend son innocence à mes yeux maternels :
Oui, si dans Stautembourg je voyais un rebelle,
Je n'y vois plus qu'un fils à son père fidèle,
Qui n'eût été qu'un lâche aux yeux des citoyens,
S'il n'eût pour le sauver tenté tous les moyens.
(*Au peuple.*)
Accourez, Hollandais, secondez-vous Maurice?
Laisserez-vous traîner Barnevelt au supplice?
Abandonnerez-vous Stautembourg dans les fers?
Mon époux et mon fils ne vous sont-ils plus chers?
Pourriez-vous jusque-là tous deux les méconnaître?
L'un fut votre soutien, et l'autre un jour peut l'être.
J'invoque vos secours : en les laissant périr,
D'un opprobre éternel vous allez vous couvrir.
Je suis épouse et mère, et je suis citoyenne,
Notre cause est commune ; oui, vous sentez ma peine :

Venez donc sur mes pas, venez tous renverser
Cet infâme échafaud que l'on vient de dresser.

MAURICE, *au peuple.*

Suivez-vous une femme, et sa haine jalouse?

MARIE D'UTRECHT.

Peuple, de Barnevelt cette femme est l'épouse!

MAURICE.

Songez plutôt, songez qui vous a défendus.

MARIE D'UTRECHT.

Il avait ses desseins, mais qu'ils soient confondus:
Maurice veut régner.

MAURICE.

Est-ce moi qu'on soupçonne?
Je suis sans gardes, seul, que rien ne vous étonne.
Nassau n'eut autrefois, dans Delft, qu'un assassin;
Que son fils en ait mille: osez percer mon sein,

(*Il découvre sa poitrine.*)

Ce sein que vous voyez couvert de cicatrices:
En répandant mon sang, payez tous mes services.

MARIE D'UTRECHT.

On va verser celui du meilleur citoyen,
C'est toi qui le répands, et tu parles du tien!

MAURICE.

Barnevelt est un traître, et de plus réfractaire.

MARIE D'UTRECHT.

Tu perds le citoyen et non pas le sectaire:
Il vous impose..... Ingrat! tu n'étais rien sans lui.

MAURICE.

Allez, c'est trop tarder.....

MARIE D'UTRECHT.

A lui servir d'appui.

MAURICE.

Barnevelt est coupable, et vous devez en croire
Celui qui vous mena trente ans à la victoire.

(*Le peuple se retire.*)

SCÈNE III.

MARIE D'UTRECHT, MAURICE.

MARIE D'UTRECHT.

Tu l'emportes, cruel! Barnevelt va périr,
Et mon fils va le suivre, et je ne puis mourir!
Epouse malheureuse et malheureuse mère,
Sous ces deux noms, tyran, tu combles ma misère.
Que vois-je? mon époux! on le mène à la mort;
Je me sens ranimer par l'horreur de son sort.

SCÈNE IV.

MARIE D'UTRECHT, BARNEVELT, MAURICE, GARDES *qui conduisent Barnevelt.*

MAURICE, *faisant un pas pour sortir.*

Evitons son aspect.

BARNEVELT.

Arrête ici, Maurice,
Contemple de quel front je m'avance au supplice,
Accusé, condamné, mais exempt de forfaits,
Fier de ma conscience, avec moi-même en paix,
Dédaignant l'imposture et les clameurs vénales
Qu'excitent contre moi tes indignes cabales,
Et sûr, en expirant, que malgré toi, Nassau,
Bientôt la vérité luira sur mon tombeau.
Mais toi, toi que tourmente un desir trop frivole,
Toi dont l'ambition à tes projets m'immole,
Ton orgueil échouera. J'avais, je l'avouerai,
Du salut de l'Etat trop tôt désespéré :
Non, ne crois pas qu'ici la mort que tu me donnes,
De notre liberté sape les sept colonnes,
Que la Hollande entière ait si peu de soutien,
Et perde en Barnevelt son dernier citoyen.
Non, non, j'en vois plus d'un, dans le rang dont je tombe,
Embrasser après moi la cause où je succombe,
Et plutôt que l'Etat te soit sacrifié,
S'exposer à mon sort loin d'en être effrayé.
Quiconque en citoyen comme moi perd la vie,
Féconde de son sang l'amour de la patrie :
Mille obstacles nouveaux arrèteront tes pas ;
Mourant dans cet espoir, je bénis mon trépas.

(*Il s'avance pour aller à l'échafaud.*)

SCÈNE V.

MARIE D'UTRECHT, BARNEVELT, MAURICE, ADERSENS, GARDES.

ADERSENS, *à Maurice.*

Seigneur, puis-je en secret.....

(*Il tire à part Maurice qui se perd dans un groupe de gardes.*)

MARIE D'UTRECHT.

Non, l'injuste Maurice
Nous unira plutôt dans le même supplice.
Cruels qui l'entraînez, donnez-moi donc des fers.

BARNEVELT.

Retiens tes cris, soutiens avec moi ce revers.

MARIE D'UTRECHT.

Eh ! le puis-je ?

BARNEVELT.

Où viens-tu ? Toi que j'ai tant chérie,
Songe à ce qu'un tyran retranche de ma vie :
L'arrêt qui me condamne, au terme de mes ans,
Devance de bien peu la sentence du tems.
Mais il faut te quitter, l'instant qui nous sépare
Me fait vraiment sentir les fureurs d'un barbare.
Pleure, mais sur mon fils qui pour moi s'est armé,
Et que je laisse aux fers pour m'avoir trop aimé.
Marchons.

MARIE D'UTRECHT.

Je te suivrai.

SCÈNE VI.

ADERSENS, MAURICE.

ADERSENS.

Oui, je crains pour Maurice.
On veut de Barnevelt suspendre le supplice.
Son épouse le suit : elle n'a point un cœur
Qui se laisse aisément abattre à la douleur.
Craignez qu'elle n'anime une foule attendrie,
Qui peut de la pitié passer à la furie.
Ah! seigneur, prévenez quelque nouvel assaut.

MAURICE.

Qu'on redouble la garde autour de l'échafaud;
Qu'on empêche surtout que cette audacieuse
N'y fasse retentir sa voix séditieuse.

SCÈNE VII.

MAURICE, *seul.*

Suspendre le supplice! arrêter mes desseins!
D'un peuple mutiné dépendraient mes destins!
Je viens de contenir, par ma seule présence,
Ceux que j'ai vus tout près de prendre sa défense;
Je les crois sans retour rentrés dans le devoir :
Une femme sur eux reprendrait ce pouvoir!
Eh quoi! de Barnevelt l'inflexible génie
A refusé de moi la liberté, la vie,

Et

Et ma clémence est vaine, et le peuple est ému!
Ah! si Barnevelt meurt, c'est lui qui l'a voulu.
Voici l'instant fatal : s'il n'est plus, je m'élève,
Et la guerre me rend ce que m'ôtait la trève :
Autrement plus d'espoir, ce peuple m'insultant
Ramène dans ses bras Barnevelt triomphant;
Ils lui font de ces lieux un nouveau capitole,
Sur l'autel qu'ils brisaient replacent cette idole,
Et ne pouvant jamais séparer nos deux noms,
Consacrent à la fois sa gloire et mes affronts.

SCÈNE VIII.

MAURICE, MARIE D'UTRECHT *appuyée sur une de ses femmes.*

MARIE D'UTRECHT.

Cette image, ce sang..... O crime! Hélas! j'ignore
Où je suis, où je vais, si je respire encore.
Mon époux n'est donc plus! me reste-t-il un fils?
C'est toi, tyran..... d'effroi tous mes sens sont saisis.....
Barnevelt est tombé dans les piéges du crime.
De tes affreux complots mon époux meurt victime;
Mais l'horreur de son sort, mais ton forfait, cruel,
Te prépare à toi-même un supplice éternel;
Ce n'est point le remords, tu n'en es plus capable,
C'est un rnversement de ton projet coupable.
Au milieu de la Haye, odieux, consterné,
Tu vivras solitaire, errant, abandonné;

Tu ne paraîtras plus qu'un tyran sanguinaire ;
L'assassin du vieillard qui t'a servi de père,
Et qui, sans autre tort que l'amour de la paix,
Reçut la mort de toi pour prix de ses bienfaits.
Confus d'avoir manqué ton indigne entreprise,
Et de voir quelle borne à ton orgueil est mise,
Cette seule pensée assiégeant tes esprits,
T'agitera le jour et dans l'horreur des nuits,
Empoisonnera tout, sans que de ta misère,
Sans que de ton dépit rien puisse te distraire :
Le chagrin dévorant attaché sur tes jours,
Sans expier ton crime, abrégera leurs cours,
Et la postérité qui te rendra justice,
Confondra parmi nous le duc d'Albe et Maurice.

MAURICE.

Par ces vaines fureurs croyez-vous m'alarmer ?
(*A part.*)
Des desseins du conseil qu'on tarde à m'informer !
Quel tumulte nouveau dans la place s'élève ?

MARIE D'UTRECHT.

Maurice, entends ces cris; on prolonge la trève.

SCÈNE IX.

MAURICE, L'AMBASSADEUR, MARIE D'UTRECHT.

MAURICE.

Quel coup de foudre ! ô ciel !

L'AMBASSADEUR.

Oui, seigneur, s'il périt,
Il triomphe en mourant, son esprit lui survit;
Elle s'évanouit cette ombre de justice
Dont aux yeux de ce peuple on couvrait son supplice.
Il sent tout ce qu'il perd dans ce grand magistrat;
C'est un astre obscurci qui reprend son éclat.
Voyez d'Horn et d'Egmont immolés dans Bruxelle;
Leurs noms en sont plus chers, leur gloire en est plus belle:
La Flandre qui leur rend un hommage immortel,
Sur leur échafaud même a fondé leur autel.
Que dirai-je à ma cour! C'est au nom de la France,
Qu'en vain de Barnevelt j'ai donc pris la défense!
Que de ressorts honteux la haine a fait agir!
O mort dont la Hollande à jamais doit rougir!
Le crime d'un seul homme avec lui meurt et passe,
Celui d'un peuple reste, et jamais ne s'efface.

SCÈNE X.

UN OFFICIER, MAURICE, L'AMBASSADEUR, MARIE D'UTRECHT.

L'OFFICIER.

Ah! d'un évènement qui peut être fatal,
La mort de Barnevelt vient d'être le signal.
Délivré par le peuple, et plein de sa vengeance,
Stautembourg furieux, seigneur, vers vous s'avance.

MARIE D'UTRECHT, *avec transport.*

Mon fils est libre! il vit! grand Dieu, vous m'écoutez.

SCÈNE XI.

MAURICE, L'AMBASSADEUR, STAUTEMBOURG, MARIE D'UTRECHT, L'OFFICIER, GARDES DE MAURICE.

STAUTEMBOURG, *l'épée à la main.*

(*Au peuple.*)

Suivez-moi : meurs, tyran.

MAURICE.

Téméraire!

L'AMBASSADEUR, *se saisissant du bras de Stautembourg.*

Arrêtez.

STAUTEMBOURG, *à l'Ambassadeur.*

Pouvez-vous m'arrêter ! Un fils qui venge un père !
Laissez-moi sur ce monstre..... impuissante colère !

(*A Maurice.*)

Ta garde te défend : je ne puis t'approcher;
Mais ma fureur me reste et saura te chercher.
Le ciel me doit ta mort.

MAURICE.

Redoute encor Maurice.

STAUTEMBOURG.

Vois ce fer; il est teint du sang de ton complice,
D'Adersens.

MAURICE.

D'Adersens !

STAUTEMBOURG.

Artisan des écrits
Qui montraient Barnevelt traître envers son pays :
C'est l'aveu qu'en mourant a fait sa bouche impie,
Et mon père innocent meurt dans l'ignominie!

(*Montrant de loin la place.*)

Voyez son sang fumer, ce sang dont sur mon cœur
Chaque goutte retombe avec tant de douleur.

MAURICE.

A quelle honte, ô ciel! un tel revers me livre!

L'AMBASSADEUR.

Pour signer le décret, seigneur, il faut me suivre,
Le conseil vous attend.

MAURICE.

Le conseil me trahit!

STAUTEMBOURG.

Je sens quelle est ta rage, et mon cœur en jouit.

MAURICE.

Il l'a donc emporté ce terrible adversaire,
Et même en le perdant, je n'ai pu m'en défaire!

SCÈNE XII ET DERNIÈRE.

MARIE D'UTRECHT, STAUTEMBOURG, PEUPLE.

STAUTEMBOURG, *au peuple.*

Amis de Barnevelt qui plaignez mes malheurs,
Joignez-vous à son fils pour être ses vengeurs.

(*Ils tirent leurs épées.*)

Jurez, pour derniers soins qu'à mon père il faut rendre,
Que le sang du tyran coulera sur sa cendre.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

IDOMÉNÉE, Page 1
GUILLAUME TELL, 61
ARTAXERCE, 129
LA VEUVE DU MALABAR, 197
BARNEVELT, 279

FIN DU TOME SECOND.

ERRATA.

Pages.	Vers.	
134,	4,	dans ce moment funeste, *lisez* dans ces momens funestes.
154,	14,	à vos jours consacrés, *lisez* à vos jours consacré.
188,	16,	tout ce que j'ai souffert, *lisez* que n'ai-je pas souffert.
207,	4,	la nuité ternelle, *lisez* la nuit éternelle.